

Julia Nole



L'hiver n'est
jamais froid
AU CAFÉ
DE L'AMOUR



INÉDIT



Harper
Collins
POCHE

Julia Nole

L'hiver n'est jamais froid au café de l'amour

Mission : sauver Noël (et le café de Madie !)

C'est un fait : depuis que sa grand-mère, Madie, a été placée en EHPAD, rien ne va plus dans la famille de Lili. Sa sœur ne jure que par son travail, son frère frôle le coma éthylique tous les week-ends, et voilà que son père envisage de vendre le café de Madie. Pourtant, cet endroit est tellement plus qu'un simple café ! C'est une véritable institution dans le village, un refuge où venir se réchauffer et un lieu chargé de souvenirs, qui les a tous vus grandir... Non, il ne peut pas disparaître. Alors, Lili va tout faire pour le sauver et permettre à sa grand-mère d'y passer un dernier Noël. Même si ça signifie recroiser Tom, son éternel ennemi d'enfance, celui à qui elle doit le surnom de « Liliputienne » ainsi que sa phobie des insectes. Ce garçon moqueur devenu un officier de police très séduisant... mais toujours aussi énervant !

Julia Nole vit en région lyonnaise avec son mari et ses deux enfants. Comme elle adore s'évader, elle s'est fabriqué une machine à rêver qui s'active en un claquement de doigts et permet de donner naissance à des histoires dans lesquelles l'amour se fraie toujours un chemin.



OceanofPDF.com

JULIA NOLE

L'hiver n'est jamais froid
au café de l'amour

Roman



OceanofPDF.com

SOMMAIRE

Titre

Dédicace

Prologue

1. Mettre le feu à la dinde
2. Je réalise que l'eau finit toujours par couler sous les ponts
3. Je suis à deux doigts de mourir congelée sur un bout de trottoir
4. Où je comprends qu'ils n'avaient pas complètement tort
5. Plan de sauvetage du café de Madie
6. Quand l'expression « ça ne va pas être de la tarte » prend tout son sens
7. Quand je rencontre Charlie et ses drôles de manières
8. Où je manque de me faire arrêter par un certain policier zélé
9. Un petit coup de main n'est jamais de refus
10. Le sauvetage de la damoiselle en détresse, revu par Thomas Rotagnon
11. Théorie de l'attraction incluant des insectes et des coups tordus
12. Quand je décide de mettre les points sur les i
13. Je réalise qu'un excès de vanité finit toujours par se payer
14. La jalousie n'est pas un vilain défaut, c'est juste un surplus de curiosité

15. Invitation purement amicale au marché de Noël. Hum...
16. Se retrouver sous le gui avec un ami est une très mauvaise idée
17. Quand tout se complique, je décrète qu'il est temps de dire la vérité
18. L'illumination du sapin de Noël, dans sa version moins traditionnelle
19. Entre cours d'éducation sexuelle et recherche de paternité
20. Un petit mensonge, c'est sans importance, non ?
21. Un visiteur inattendu
22. Où je comprends que la famille, c'est ce qu'il y a de mieux
23. Quand Tom décide d'abattre son jeu
24. Quand tout le monde m'aide pour les derniers préparatifs
25. Quand l'ancien gérant décide de reprendre sa place
26. Le café sert à tendre un guet-apens
27. Quand je réalise que c'est déjà Noël

Épilogue

Remerciements

Extrait

Copyright

*À ce petit bout de chou, mon filleul, que j'ai hâte de rencontrer,
Avec tout mon amour.*

OceanofPDF.com

Les souvenirs s'écrivent dans notre cœur.

OceanofPDF.com

Prologue

Madie

Le café ne désemplit pas, ces derniers jours. Chaque année, les vacances de décembre amènent quantité de familles au village, ravies de boire un chocolat chaud après une journée passée sur les pistes.

Monique, ma plus vieille amie, feuillette un journal, assise au comptoir, tandis que je vais de table en table pour contenter les nouveaux arrivants. Pour me rendre service, elle a emmené un délicieux gâteau au chocolat que j'ai pu servir en accompagnement des boissons chaudes. Dès que le flot de clients se tarit, je la rejoins pour m'accorder une pause et boire un thé à la cannelle. Mon breuvage favori quand le temps sent la neige.

— Tu sais, lui dis-je, l'air de rien, tu devrais me préparer un gâteau par jour.

Du menton, je lui montre le plateau sur lequel il ne reste que quelques miettes en souvenir de celui qu'elle a déposé ce matin. Elle secoue la tête, comme si j'avais perdu la raison.

— Je n'ai pas le temps pour ça.

— Un jour, tu diras oui !

Je n'ai pas l'occasion d'insister, car la porte du café s'ouvre en trombe. Lili entre en pleurant, suivie de près par le petit Thomas. Le fils d'un couple d'amis qui vit de l'autre côté de la place.

À vue de nez, je dirais qu'ils se sont encore chamaillés. Il faut admettre que ce petit bout d'homme ne sait pas encore comment s'y prendre avec ma Lili.

— Allons, dis-je pour les calmer. Que se passe-t-il ?

Le rouge aux joues, Lili m'explique que Thomas lui a jeté une araignée vivante au visage.

— Elle était morte, affirme le petit garçon du haut de ses sept ans.

— C'est faux. Je te déteste ! réplique ma petite-fille.

— Je crois qu'il est temps de passer à autre chose, déclaré-je tout en regardant Monique d'un air amusé.

Je montre le sapin que j'ai installé dans un coin près de la vitre. À côté, j'ai laissé la caisse contenant les décorations de Noël.

— Et si tu commençais à décorer ? proposé-je à Lili.

Elle sèche ses larmes et un immense sourire se peint sur son visage poupin. Cette petite blonde aux yeux verts va en faire tomber, des cœurs, pensé-je tandis qu'elle se rapproche du sapin. À commencer par celui de ce petit garçon. Même s'il semble l'ignorer pour l'instant.

— Quant à toi, Thomas, que penses-tu d'une tasse de chocolat chaud avec des guimauves ?

Il sourit et s'installe à sa table habituelle.

Monique arque un sourcil ironique en observant les deux bambins se jeter des regards de biais.

— Je me demande s'ils finiront par s'entendre un jour, ces deux-là...

— Je suis certaine que oui. Lili adore venir ici. Et tu verrais Thomas quand je lui annonce que ma petite-fille va passer quelques jours dans le coin !

Pendant que je prépare le chocolat chaud, Monique me tient informée des derniers événements du village. Elle m'explique que Mario, le gérant du pub, va tirer sa révérence et que ses fils, Sandro et Enzo, vont prendre la relève.

— Il a raison d'arrêter, dis-je. Il arrive un moment où tout ça, ça n'est plus de notre âge.

— Oh ! arrête de jouer la vieille retraitée aigrie avant l'heure ! me répond mon amie, toujours très sympathique. Tu n'es pas près d'abandonner le navire.

— C'est vrai, mais je pense à l'après, figure-toi. Un jour, il faudra bien que je laisse ma place.

— Claude ?

— Tu rigoles ! Mon fils déteste ce café.

Je soupire tandis que mon regard se pose sur ma Lili.

— Lili ?

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Parmi mes trois petits-enfants, je pressens que ce sera elle. C'est elle qui apprécie le plus de passer du temps ici.

— Peut-être.

Je vais poser sa tasse fumante devant le petit garçon, qui me gratifie d'un regard émerveillé.

— Merci, dit-il.

Pendant qu'il plonge les morceaux de guimauve dans son chocolat chaud, je passe une main dans ses cheveux bruns. Je l'aime bien, ce petit gars.

Quand je reviens au comptoir, Monique a refermé son magazine. Elle lit la carte de visite que cet escroc de Charlie m'a laissée ce matin.

— Toi aussi, il est passé te voir ? demande-t-elle.

Je ris au souvenir de la visite du nouvel électricien du village. Un Parisien doté d'une âme commerciale très prononcée.

— Il m'a proposé de refaire mon système électrique pour une somme modique. Même en vendant un rein, je ne pourrais pas lui payer la moitié de ce qu'il demande. Pour me convaincre, il est allé jusqu'à me mettre en garde sur l'installation actuelle, il prétend qu'elle est trop vétuste et pourrait

être dangereuse. Encore un de ces gars qui pensent se faire une clientèle en misant sur la peur. Mais mon café n'est pas près de rendre l'âme. Parole de capitaine.

Des cris interrompent notre conversation. Nous nous tournons toutes les deux vers les deux garnements, qui ont repris les hostilités.

— Je te dis que c'est moche, Lili-putienne, dit Thomas en scandant le surnom dont il affuble ma petite-fille.

Il a quitté sa table et pointe du doigt le sapin orné de quelques boules dorées. Lili perd patience et, en réponse, le menace de lui jeter une boule à la figure, en ripostant par un « espèce de Tom l'intrépide » qui se veut la pire insulte qu'elle sache proférer à son âge.

— Tu es sûre que ça va s'arranger entre eux ? me demande Monique sur ce même ton ironique qu'elle manie décidément à merveille.

— J'en suis certaine.

Une boule vole soudain à travers la grande salle. Je me demande s'il est vraiment raisonnable de croire que ces deux-là finiront par s'entendre...

1. Mettre le feu à la dinde

Vingt ans plus tard

Aurélie

C'est la pire soirée de mon existence, pensé-je en claquant la porte.

L'oreille dressée, je patiente sur le perron. Avec un peu de chance, les éclats de voix vont retomber et la soirée pourra reprendre son cours.

— Bon sang ! ruminé-je tout haut, c'est quand même Noël !

Je jette un œil à la rue, déserte à cette heure de la nuit. J'éprouve le besoin de faire quelques pas pour prendre l'air. C'est ça ou retourner dans le café surchauffé pour un deuxième round.

Le café de ma grand-mère est situé au centre du village de Saint-Martin. C'est ici que nous avons pris l'habitude de passer le réveillon, qui, jusqu'à aujourd'hui, se déroulait dans la joie et la bonne humeur.

Contrariée par la tournure de la soirée, et prête à mener mon plan d'évasion à terme, je quitte la protection de l'auvent et je fais quelques pas en direction de la place. Aussitôt, une bouffée d'air glacial me saisit. Je découvre avec horreur que l'univers s'est ligué contre moi pour rendre ma fuite aussi pénible que possible. Un épais brouillard a réduit la visibilité de manière significative, l'humidité sature l'air et une bise désagréable me cingle le visage tout en se frayant un chemin sous mes couches de vêtements. Tous mes membres grelottent et me supplient de faire demi-tour.

Mais il est hors de question que je rentre. Ils peuvent manger la dinde sans moi.

Rassemblant tout mon courage, ce qui, au vu de ma motivation, ne prend pas plus de trois secondes, j'enfonce mon bonnet sur ma tête et je fourre les mains dans mes poches. Je suis prête à affronter le froid.

Les lampadaires, auxquels sont suspendues des décorations scintillantes en forme de lune, éclairent la rue. Après quelques pas d'une marche militaire, je débouche sur la place centrale. Un jeu de boules et trois bancs en béton me font face près du grand chêne. Ça fera l'affaire.

Ravie d'avoir trouvé une terre d'asile, je traverse à la hâte et, convaincue que la position assise me permettra de glaner un peu de chaleur, je m'installe sur le premier banc venu.

Grave erreur. Mes fesses congèlent aussitôt qu'elles entrent en contact avec la pierre froide. Je suis glacée – à deux doigts de l'hypothermie – mais je ne céderai pas. Je refuse de montrer à quel point la conversation m'a bouleversée.

Après quelques secondes, le silence s'installe tout autour de moi. Je retrouve un peu de quiétude, mais ce n'est pas suffisant pour faire passer la bombe lâchée par mon père un peu plus tôt. Si au moins il pouvait neiger. Juste quelques flocons pour rendre ce réveillon moins morose. Je ne me rappelle plus le dernier Noël que nous avons passé sous un épais manteau blanc, ni même la dernière fois où j'ai pris le temps de flâner au marché de Noël, de décorer un sapin ou de boire un verre de vin chaud, avant de me rendre compte que les jours avaient filé et qu'il était déjà l'heure de penser aux bonnes résolutions de janvier.

Dans le calme de la nuit, je scrute les fenêtres des maisons alentour. Le brouillard me permet seulement de distinguer des jeux de lumières, ce qui est suffisant pour deviner des convives installés autour de la grande table dressée pour l'occasion. Des familles qui partagent toutes la joie de se retrouver autour d'un bon repas, d'un verre et d'un sourire chaleureux.

Toutes, sauf la mienne. J'imagine qu'ils sont en passe de se jeter des restes de crevettes au visage pour clore cette soirée en bonne et due forme.

Comme en réponse à ma prière silencieuse, il se met à neiger. Recroquevillée sur mon banc, je regarde la danse hypnotique des flocons de neige. Un bruit de pas me tire de mes songes. Je frissonne, convaincue de sentir une présence derrière moi. Quelqu'un ? Ici ? C'est aussi saugrenu qu'impossible. Pourtant, tout à coup, l'idée de trouver refuge sur cette place déserte à près de 22 heures me semble être une erreur tactique.

J'avale ma salive et tâche de me montrer optimiste. Au moins, maintenant que je suspecte de ne pas être seule, mes pensées ne sont plus focalisées sur le froid qui s'infiltré sous mes vêtements.

Arrête de flipper, c'est juste un animal...

Convaincue que l'un de ces adorables petits écureuils de dessin animé va faire son apparition, je tente un coup d'œil circulaire. Mais le brouillard m'empêche de distinguer ce qui pourrait se trouver dans la zone située derrière l'autre banc, loin du halo sécurisant du lampadaire.

Un autre bruit se fait entendre. Beaucoup plus près, cette fois. Exactement comme si quelqu'un approchait. Difficile de ne pas y prêter attention. Terrorisée par ce qui pourrait surgir et qui ne serait ni adorable ni petit, je décide de retourner au café de ma grand-mère. Prestement.

Au moment où je me lève – « où je bondis » serait plus proche de la réalité –, une silhouette se détache de la zone d'ombre et se matérialise à mes côtés.

— Salut !

Consciente que je vis les dernières secondes de ma vie, je me tétanise, la respiration coupée. Devant moi se tient un homme. Grand, vêtu d'un épais bomber noir.

Un dealer ? Ou pire... un exhibitionniste !

— Lili ?

L'homme agite la main devant mes yeux, comme pour me faire revenir à la réalité. Je note qu'il m'appelle par mon diminutif, celui que mes amis et les membres de ma famille emploient quand ils s'adressent à moi.

— Est-ce que ça va ? me demande-t-il.

La voix ne m'est pas inconnue. Il me faut une poignée de secondes pour reconnaître l'individu sous son bonnet et son énorme blouson. C'est Thomas, ou plutôt Tom, le fils d'amis de mes grands-parents qui vivent un peu plus haut dans le village. L'un des visages de mon enfance que je n'ai pas recroisés depuis des années.

Il me fixe en souriant, conscient qu'à cause de lui j'ai frôlé la crise cardiaque. Manifestement, ça le fait rire. Ma peur retombe aussitôt.

— Ça va, dis-je, la main sur le cœur. C'est juste que tu m'as fichu la trouille !

Son sourire, un brin espiègle, s'élargit devant mon aveu. Aussitôt, quelques souvenirs de mes plus jeunes années au village remontent. Enfants, Tom et moi avons passé pas mal de temps à jouer ensemble sur cette place. Nous étions comme chien et chat. Nous passions le plus clair de nos journées à nous disputer et finissions par nous réconcilier, la plupart du temps devant un chocolat chaud dans le café de ma grand-mère.

À l'adolescence, notre relation a changé. Notre unique point commun, c'est-à-dire d'avoir fait du vélo dans les rues du village, n'a pas suffi à nous permettre de développer d'éventuels atomes crochus. Ni lui ni moi ne nous sommes jamais donné la peine de dépasser ce problème épineux. Nous avons pris le parti de nous ignorer, voire de nous snober dès lors qu'il nous fallait nous croiser. J'ignore même ce qu'il fait aujourd'hui, hormis poursuivre les jeunes femmes le soir de Noël pour les terroriser.

— Désolé, je passais par ici et je t'ai vue sur le banc. Je voulais juste m'assurer que tout allait bien.

Est-ce que je vais bien ? Je hausse les épaules, pour ne pas avoir à rentrer dans les détails.

— Je passe Noël dans le café de ma grand-mère et j’ai eu besoin d’air frais. Merci de t’être arrêté.

Ça me fait drôle d’être sur cette place avec lui, maintenant que nous sommes devenus adultes. Pour calmer son inquiétude et surtout pour ne pas le retenir davantage, je lui adresse un maigre sourire. Ce soir, c’est Noël. Alors j’imagine qu’il a mieux à faire que de discuter avec une ancienne connaissance.

Maintenant rassurée d’avoir identifié le bruit suspect, je me rassieds sur le banc pour entamer ma deuxième séance de cryolipolyse ¹, et j’attends que Tom passe son chemin pour retrouver sa famille. Mais, au lieu de s’en aller, il lève les yeux vers moi, plus curieux que soucieux de rentrer chez lui.

— Tu n’es pas censée être assise autour d’une dinde aux marrons ? demande-t-il, sincèrement inquiet.

— J’ai décidé de faire une pause entre le foie gras et les crevettes, dis-je d’un ton détaché.

Mon trait d’humour tombe à plat. Visiblement, Tom est toujours aussi perspicace. Je suppose qu’il a compris que j’essayais d’éviter un sujet sensible. Par exemple, une dispute familiale aux allures de conflit intergalactique.

Tom s’apprête à répondre, mais nous sommes interrompus par le tintement d’une clochette. Nous levons les yeux en même temps pour distinguer d’où provient le bruit. Je comprends avec effroi qu’il s’agit du café de ma grand-mère, situé à environ cinquante mètres, dans la ruelle, là où toute la famille s’est réunie ce soir.

Pourvu que personne ne parle, pensé-je en croisant les doigts. Car à cette distance, et au milieu du calme de cette nuit d’hiver, il faudrait se boucher les oreilles pour ne rien entendre.

La voix tendue de mon père s’élève depuis la rue. Sans même le distinguer, je devine qu’il se tient sous l’auvent. Une autre voix lui répond

sur le même ton, c'est celle de ma mère. Impossible de passer à côté de l'esclandre.

— C'est... , commence Tom.

— Mes parents, le coupé-je d'une voix enjouée, comme si je n'avais absolument rien remarqué d'anormal.

Pourtant, la tonalité de leur échange indique qu'il y a bien quelque chose qui ne va pas. Et je constate, quand Tom fronce les sourcils, que je n'aurai pas à lui expliquer que le traditionnel repas en famille a tourné au fiasco.

La neige redouble d'intensité. D'épais flocons virevoltent dans le ciel et commencent à recouvrir le sol. Dans le silence gêné que nous nous efforçons de garder, des bribes de conversation nous parviennent. Les mots « hospitalisation », « décision » et « longue durée » résonnent et se fichent dans mon cœur une fois de plus. À croire que je n'avais pas eu ma dose pour ce soir.

Quand leurs voix se taisent, signe qu'ils sont rentrés, Tom se tourne vers moi, en quête d'une explication. Visiblement, il ne sait rien de l'accident de ma grand-mère.

— C'est Madeleine, dis-je, la gorge serrée. Elle est tombée au début de la semaine dernière et mon père l'a emmenée à l'hôpital. La chute elle-même n'était pas grave, mais ils ont jugé nécessaire de lui faire passer des examens.

J'essaye de parler d'une voix claire, mais je flanche avant la fin de mon explication. J'accuse le coup.

— Merde...

Comme moi, Tom sait que Madie souffre d'Alzheimer depuis plus de quatre ans et que ce genre d'incidents n'augure rien de bon quant à l'évolution de la maladie.

Tom semble désolé. Et cette image de lui si compatissant chasse momentanément celle du petit garçon qui fouillait le sol à la recherche d'un

insecte à me jeter au visage.

Je lève les yeux vers lui.

— Ils disent que la maladie a beaucoup progressé, déclaré-je d'une voix alourdie par le chagrin. Ils la gardent en observation jusqu'à la fin de la semaine et...

J'ai besoin de faire une pause, car annoncer la suite me noue l'estomac. J'inspire un bon coup avant de lâcher la bombe qui a ébranlé la famille ce soir et m'a obligée à fuir.

— Mon père s'est mis en tête de trouver un Ehpad pour l'accueillir à sa sortie de l'hôpital. Il a pris rendez-vous et rempli un dossier d'inscription. Elle entre aux Gentianes à la fin de la semaine.

« Une maison de retraite pour personnes dépendantes », je répète tout bas, encore sonnée par la nouvelle. Je n' imagine pas Madie dans l'un de ces hospices où l'on attend la mort entre une barquette de repas aseptisé et les rediffusions de téléfilms ennuyeux. Je refuse de la savoir entre ces murs, privée de sa liberté, quand bien même cet établissement serait situé à moins de dix kilomètres d'ici.

— Les autres sont d'accord ? demande Tom, abasourdi.

Je secoue la tête.

— Pas vraiment. Mon père a pris cette décision seul, et il s'est dit que le meilleur moment pour l'annoncer c'était ce soir.

Donc le soir de Noël. Tom se montre aussi surpris que moi. Il est inutile de mentionner que, depuis l'annonce de sa maladie et la mort de mon grand-père, c'est mon père qui gère tout ce qui concerne Madeleine.

Tom rompt la distance entre nous. Il s'approche et s'assoit sur le banc.

— Madie... aux Gentianes, je n'arrive pas à y croire, pense-t-il tout haut.

Moi non plus. Lui et moi sommes passés des centaines de fois devant cet immense établissement. « Là où l'on remise les vieux », me disait ma

grand-mère. Est-ce qu'elle se doutait qu'un jour son propre fils signerait les papiers pour l'y faire entrer à son tour ?

— Qui va s'occuper du café ? reprend-il.

Le café.

Je me contente de baisser les yeux, sans réponse à lui donner. Et, durant le silence qui s'ensuit, je prends conscience des changements à venir. Ce soir, je réalise ce qui va se passer de manière irrémédiable.

Madie va s'en aller petit à petit. Il n'y aura plus de repas en famille bruyants aux tables de son café. Il n'y aura plus de longues balades durant lesquelles je lui racontais les moindres détails de mon existence. Il n'y aura plus de listes de recommandations interminables quand je lui parlais d'un rendez-vous galant. Plus de biscuits à la cannelle et de séances de dégustation de vin chaud. Plus de SMS rédigés en lettres majuscules... Plus de Madie.

Désespérée, je me pince l'arête du nez. Elle est à l'hôpital depuis une semaine seulement et déjà la famille se déchire.

— Hé... , souffle Tom en se tournant vers moi.

Je voudrais me montrer plus forte, mais ce soir c'est au-dessus de mes forces.

— Madie ne peut pas nous laisser tomber, dis-je dans un sanglot. On a besoin d'elle.

Elle est le pilier des Rivolier. Chaque membre de notre famille a besoin de Madie dans sa vie.

— Tu veux marcher ? me demande Tom d'une voix douce.

Surprise par sa proposition, je me tourne vers lui. Nous discutons depuis quelques minutes déjà. N'a-t-il rien de mieux à faire ce soir ? D'ailleurs, pourquoi n'est-il pas avec les siens, en ce moment même ?

Je ne sais plus grand-chose le concernant, mais je ne l'imagine pas faire l'impasse sur le réveillon de Noël.

Une conversation animée démarre devant le café et interrompt le fil de mes pensées, avant que j’aie eu l’occasion d’interroger Tom sur son emploi du temps de la soirée. Immédiatement, je reconnais la voix de mon frère et celle, plus bourrue, de mon père. Leur échange est plutôt musclé.

— Je crois que je devrais y aller, dis-je.

Tom me regarde, l’air grave.

— Tu veux que je t’accompagne ?

Sa proposition m’arrache un sourire. On dirait qu’il veut jouer les gros bras.

— Non, ça va aller.

Et puis je préfère éviter que mes parents me voient arriver en sa compagnie. Ma mère pourrait se faire des idées qu’il me faudra des mois pour lui faire sortir du crâne. Elle a toujours été convaincue que Tom et moi finirions ensemble. Tom et moi ensemble... Ce serait ironique, étant donné que nous avons passé le plus clair de notre enfance à nous détester.

Je lui adresse un petit signe de la main pour le remercier de m’avoir tenu compagnie et de s’être montré si prévenant. Un sentiment d’inachevé m’accompagne quand je me lève. J’aurais eu tant de questions à lui poser, celles qu’on pose à une connaissance qu’on n’a pas vue depuis des années : Qu’est-ce que tu deviens ? Comment vont tes parents ?

Je n’ai pas fait trois pas que sa voix me retient.

— Lili ?

Je pivote pour lui faire face.

— Joyeux Noël, dit-il.

— Joyeux Noël à toi aussi, réponds-je en souriant.

Je traverse la route recouverte d’une fine pellicule de neige et m’enfonce dans la rue. Devant le café, je trouve l’ensemble de la famille. Ma sœur, sa fille Chloé et mon frère ont enfilé leur veste. Ils semblent sur le départ, faisant front devant mes parents, encore sur le seuil.

— Te voilà, dit mon père quand il m’aperçoit. On peut savoir où tu étais ?

Je soupire. Ma désertion semble lui avoir déplu.

— Tu sais bien que dès que ça chauffe Lili trouve le moyen de décamper, déclare ma sœur Élisabeth.

Elle est en colère et j’en fais les frais. Pourtant, je ne suis en rien responsable du conflit de ce soir.

— J’avais besoin de prendre l’air. Vous partez ? demandé-je à mon frère et ma sœur.

Élisabeth remonte la bride de son sac à main sur son épaule.

— C’est ce qu’il y a de mieux à faire. De toute façon, on n’arrivera pas à le faire changer d’avis. Et je n’ai aucune envie de faire semblant de passer une bonne soirée.

Elle fusille mon père du regard tandis que mon frère croise les bras sur son torse.

— Je n’arrive pas à croire que tu aies pris la décision sans nous en parler.

C’est la première fois que Quentin se montre si incisif. D’habitude, il se range toujours du côté de mon père, dans un élan de solidarité masculine qui a fait ses preuves par le passé. Mais le bouleversement lié à l’entrée de Madie en maison de retraite chamboule tous nos repères.

— Je fais ce qui est nécessaire, répète l’accusé pour la centième fois ce soir. Les médecins disent que son état va s’aggraver de jour en jour. Imaginez qu’elle tombe à nouveau ! Je vous rappelle qu’elle vit seule au village.

Cette fois, c’est un long silence qui accueille sa justification. Aucun de nous ne croit à ce scénario catastrophe, ou plutôt n’a envie d’y croire. Madie est une battante. Elle est de la trempe de celles qui mènent la vie dure à n’importe quel importun. Qu’il s’agisse ou non d’une maladie.

Comment imaginer qu'aujourd'hui elle ait besoin d'une surveillance constante ?

Quentin se détourne et extrait ses clés de voiture de la poche de son jean.

— Je te ramène ?

Il s'adresse à moi. Mes parents sont venus me chercher en fin d'après-midi à la gare, mais je n'ai aucune envie de passer la nuit chez eux. Je suppose que la proposition de Quentin fait office d'invitation à dormir chez lui.

— D'accord. Je vais prendre mes affaires.

Mon père nous retient.

— Il faudra qu'on reparle de tout ça, il va y avoir beaucoup à gérer.

D'un geste, il désigne l'enseigne « Chez Madie ». Je n'ignore pas qu'il projette de vendre. Ma mère l'interrompt.

— Arrête, Claude, c'est trop tôt.

Il n'ajoute rien et me laisse entrer. Mais je sais, à sa manière de froncer les sourcils, qu'il n'a pas dit son dernier mot.

Quand je ressors du café, Élisabeth et Chloé sont déjà parties. Après avoir adressé un signe de la main à ma mère, je grimpe à bord du pick-up de mon frère, stationné un peu plus bas dans la rue. Et, durant le trajet du retour vers le centre d'Albertville, je me rends compte que c'est notre premier Noël sans Madie.

Le premier Noël sans elle, et la famille est au bord de l'implosion.

Les yeux rivés aux décorations qui jalonnent la route, je ne cesse de m'interroger : comment réagira-t-elle quand elle saura qu'il est question de vendre son café ?

1. Technique utilisée en institut de beauté qui permet d'éliminer une partie des cellules graisseuses par le froid.

2. Je réalise que l'eau finit toujours par couler sous les ponts

Un an plus tard

Samedi 28 novembre

Mon train est à l'heure. À ce moment de la journée, j'ignore si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle.

En quittant la gare, je m'arrête dans une pâtisserie pour prendre une tarte au chocolat. Je suis quasiment certaine que ma mère a préparé un carrot cake – le dessert préféré de mon frère –, mais j'ai envie de lui faire plaisir : elle adore le chocolat. Ces derniers mois, l'ambiance des repas en famille a été particulièrement lourde, malgré ses efforts pour nous faire passer un moment agréable. L'année écoulée, marquée par l'absence de Madie à la table familiale, a été difficile.

Les tensions accumulées se sont transformées en différends insurmontables. Et nous avons rejoint la catégorie des familles dont les membres se détestent ou presque. Résultat : ces dernières semaines, j'ai décliné les invitations de ma mère avant de recevoir la convocation au repas d'aujourd'hui.

Le message que j'ai reçu par mail il y a quelques jours tenait en quelques mots : repas le 28 novembre, présence obligatoire. Inutile d'être

un génie pour savoir que mon père est l'instigateur de ce guet-apens. Ma mère a fait de son mieux pour nous laisser le temps de digérer la situation, mais je sais que les affaires au café de Madie vont mal et qu'il est temps d'en parler, de gré ou de force.

Ma tarte dans une main, mon sac de voyage dans l'autre, je m'approche d'un taxi.

Un quart d'heure plus tard, je suis arrivée. Immobile devant la porte de la maison familiale, j'hésite. Sonner ou entrer directement. Il y a un an, je ne me serais posé aucune question. J'aurais appuyé sur la poignée, m'annonçant vaguement et abandonnant mes bottes dans l'entrée. Puis je serais allée dans la cuisine pour me délecter des odeurs de cuisson qui ont bercé mon enfance.

Aujourd'hui, je ressens un malaise. Le froid qui s'est glissé dans nos relations, ces derniers mois, me rend maladroite.

Je soupire avant d'opter pour un compromis. Je lève la main et frappe trois coups sur la porte. Quand j'entends des pas approcher, je plaque un sourire enjoué sur mes lèvres, comme si j'avais attendu toute la journée, voire toute la semaine, le moment de partager cette réunion de guerre en famille.

Ma mère ouvre et m'offre un sourire radieux. Le sien est sincère, je n'ai aucun doute là-dessus. C'est la seule qui tente encore de ressouder les liens distendus depuis l'entrée de Madie à l'Ehpad.

— Entre, ma Lili, tu vas prendre froid.

Je lui tends la tarte tandis qu'elle me tire à l'intérieur. Dans l'entrée, je jette un œil aux paires de chaussures alignées sous le portemanteau. Je reconnais les mocassins brillants de mon père. Les escarpins hors de prix de ma sœur, les Stan Smith de ma nièce Chloé, les bottines fourrées de ma mère et, bien sûr, rien que je pourrais attribuer à Quentin.

Il n'est pas là. Si j'ai abandonné il y a moins de deux mois, Quentin, lui, ne se donne plus pour priorité de participer aux regroupements de famille depuis Noël dernier. Il préfère les soirées trop arrosées qui le plongent dans un coma éthylique jusqu'au dimanche soir. Au minimum.

— Quentin ne vient pas ? dis-je en quittant mon manteau.

— Si. Ton père lui a demandé de faire un effort. Mais tu le connais, il va se lever dans dix minutes et arriver dans une grosse demi-heure en s'excusant.

Je pourrais ajouter qu'entre-temps il va gentiment raccompagner sa conquête de la soirée d'hier. Ces derniers mois, en plus de cumuler les cuites, il étudie avec assiduité le concept des relations jetables. Chaque fois que, par téléphone, j'ai essayé de lui faire remarquer que les filles et les Kleenex n'étaient pas censés avoir de points communs, il m'a demandé de m'occuper de mes fesses. Sa remarque a eu le mérite de me couper l'envie de l'interroger à ce sujet. Et même de me couper l'envie de l'appeler, tout court.

Ma mère prend mon sac, celui que j'ai préparé quand j'ai eu la mauvaise idée d'annoncer que je passerais une nuit dans le secteur, pour m'éviter un aller-retour Lyon-Albertville dans la même journée. Hier encore, ça me paraissait être une bonne idée – au moins une idée raisonnable –, mais, maintenant que je suis là, je regrette.

J'envisage de dire à ma mère que je compte finalement prendre un billet pour ce soir, mais elle me devance :

— Je vais le monter dans ta chambre. Va les rejoindre ! Ils sont au salon.

Son sourire permanent me décourage de lui faire faux bond. En réponse, je maugrée quelques mots pour moi-même, trahissant ma joie démesurée à l'idée de m'annoncer auprès des autres Rivoir.

Ma mère disparaît dans les étages – je la soupçonne de penser que la situation va s'arranger si elle nous laisse seuls – et je me rends au salon,

aussi vite que le ferait un escargot boiteux. Avec un peu de chance, il va se passer quelque chose d'extraordinaire et je pourrai rejoindre Amélia plus tôt que prévu, dans l'appartement que nous partageons à la Croix-Rousse. Et ce, sans avoir à assumer de couper délibérément les ponts avec ma famille.

Évidemment, je finis par arriver au salon. Le sol qui s'ouvre en deux, la coupure de courant inopinée ou la tempête de neige foudroyante, ce n'est donc pas pour aujourd'hui.

— Oh ! salut, ma puce !

Mon père fait de gros efforts pour que tout paraisse normal, c'est-à-dire comme avant. Quand il n'avait pas encore entrepris sa croisade pour nous faire vendre le café.

— Bonjour, marmonné-je.

Je sais que je devrais faire des efforts, mais c'est au-dessus de mes forces. La douleur de savoir Madie dans sa petite chambre sans couleur est encore trop présente.

En face de lui, dans l'autre canapé, se trouvent ma sœur et Chloé. Ma nièce mâche un chewing-gum, la bouche ouverte et bien trop maquillée pour son âge. Élisabeth, quant à elle, lève à peine les yeux de son téléphone pour me saluer.

— Bonjour.

J'imagine qu'elle traite un mail décisif pour sa carrière déjà très florissante et que, bien sûr, elle n'en a que pour cinq – comprendre « cinquante » – minutes.

Mon père se lève et me sert un verre de vin blanc.

— Assieds-toi, ta mère ne va pas tarder.

Au moins, il semble aussi mal à l'aise que moi. Pour me donner une contenance, je prends mon verre et le vide de trois bonnes gorgées. Chloé, qui est contre l'alcool, la viande, et le bon goût en matière vestimentaire si je m'en réfère à son jean déchiré et taché de peinture, me regarde comme si elle avait la confirmation que je suis devenue alcoolique.

Attends de voir Quentin arriver, pensé-je en la fixant du regard.

Ma mère finit par nous rejoindre et constate, l'air un peu déçu, qu'elle n'interrompt pas des retrouvailles larmoyantes dignes d'une série télé.

— Alors, ma Lili, raconte-nous... Comment va le travail ?

Pour faire bonne figure, je me lance dans une explication un peu confuse sur l'économie du pays en péril et la fermeture d'entreprises. J'explique que mon portefeuille de clients, pour lesquels je gère la comptabilité à distance, s'est amoindri et que la promotion que j'espère ne va pas tomber de sitôt.

— Savoir à quel moment tu vas obtenir ta promotion, c'est la question de toute ta vie ! lance Élixa sur le ton de la plaisanterie.

Ma sœur a fini de gérer son mail beaucoup plus tôt que prévu. Je lui décoche un regard assassin. Ce qu'elle semble ignorer, c'est que tout le monde ne considère pas que passer douze heures par jour au bureau est un plan acceptable pour décrocher un avancement.

— Et toi ? lâché-je sur le même ton badin. Tu passes toujours tes soirées avec ton patron ?

La réplique a fusé. Ma mère m'adresse un regard sévère et Chloé éclate de rire. Au moins une, dans cette famille, qui ne se voile pas la face.

— Je ne vois pas pourquoi tu dis ça... , déclare ma sœur, les joues rouges d'indignation.

Elle vide la moitié de son verre, me rejoignant sur la liste des personnes à inscrire aux Alcooliques anonymes, et ajoute :

— Bientôt, je serai nommée responsable de projet. Je n'aurai plus à me demander comment payer les études de ma fille.

Les épaules de Chloé s'affaissent. À vue de nez, je dirais qu'elle préférerait avoir une maman disponible qu'une maman pleine aux as, mais j'évite de jeter de l'huile sur le feu. J'ai déjà commencé fort et, si je ne veux pas que nous soyons tous repartis chez nous avant le plat principal, mieux vaut que je fasse attention à ce qui franchit mes lèvres.

Élisa et moi n'avons pas toujours eu ce genre de relations épineuses. Plus jeunes, nous étions complices, soudées comme les deux doigts de la main. Elle me disait tout de ses projets mégalos, et en retour je lui faisais état de mes rêves romantiques secrets. Elle était ma grande sœur et ma meilleure amie.

Notre relation a changé quand elle s'est retrouvée enceinte de Chloé, suite à une aventure avec un jeune Italien de passage à Saint-Martin. Élisa ne voulait pas de relations sérieuses, du moins pas avant d'être cheffe d'une entreprise d'au minimum cinq cents salariés. Malgré tout, elle est allée au bout de sa grossesse. Elle avait déjà tout de la femme forte et inébranlable, et après cet épisode elle s'est encore endurcie.

La même année, je suis partie vivre à Lyon sur un coup de tête – plus communément appelé Matthieu – et, petit à petit, nos liens se sont distendus. Depuis que Madie est entrée aux Gentianes, c'est à peine si elle me supporte.

Comme si j'avais quelque chose à voir là-dedans ! me suis-je répété chaque fois que j'ai essayé de comprendre son ressentiment à mon égard.

Ma mère insiste sur le mérite d'Élisa à travailler dans un laboratoire pharmaceutique, un milieu quasi exclusivement composé d'hommes aux dents qui rayent le sol. Pour la calmer, elle la couvre de louanges, de sorte que, dix minutes plus tard, tout le monde semble plus tranquille.

Durant la demi-heure suivante, nous prenons soin d'éviter tous les sujets sensibles. Quand nous avons débattu de la météo, très froide pour la saison, décrété que les crêpes fourrées de ma mère étaient les meilleures du monde et que le cinéma français n'est plus ce qu'il était, nous décidons de passer à table.

C'est à ce moment que Quentin daigne nous faire l'honneur de sa présence.

— Bonjour, dit-il d'une voix fatiguée en se laissant tomber sur la chaise en face de moi.

Sa mine froissée et ses cheveux en pétard parlent pour lui. La soirée d’hier a sans aucun doute été mémorable. Quentin est le benjamin, celui à qui mes parents ont tout passé. À presque vingt-cinq ans, il dépose encore son sac de linge sale tous les samedis et le récupère, propre et repassé, tous les dimanches. Au passage, il pille la moitié du frigo et s’auto-attribue le droit de se présenter aux convocations familiales avec une heure trente de retard, sans que personne ne le lui reproche. Et, bien entendu, il ne rend aucune visite à Madie, puisque son emploi du temps de ministre de la cuisine ne le lui permet pas.

Quentin vide la moitié de son assiette avant de s’intéresser à la conversation. Après avoir complimenté maman sur ses lasagnes – stratégie grossière pour récupérer les restes –, il m’adresse un regard entendu.

— Vous en avez parlé ?

Il a murmuré. Sauf que, lorsqu’on est six à table, ce genre de manœuvre passe difficilement inaperçue. Le silence se fait et mon père se racle la gorge, conscient d’avoir une excellente perche pour lancer le sujet brûlant, en attente depuis des mois. Merci, Quentin, pour ta généreuse contribution à la paix familiale !

Mon père s’essuie la bouche, signe qu’il va se lancer. Depuis la mise sous tutelle de ma grand-mère, suite à son entrée à l’Ehpad, il tente d’aborder le problème épineux de la revente du café. Jusqu’ici, nous avons réussi à l’éviter en optant pour l’embauche d’un gérant. Sauf que j’ai appris que ce jeune homme avait démissionné il y a peu.

— J’ai à vous parler des biens de Madie.

Un silence de mort emplit la salle à manger. Les hostilités sont lancées. Seul le tintement des couverts de Quentin se fait entendre. Il s’empresse de finir son assiette pour le cas, assez probable, où la conversation ne mènerait à rien et où il faudrait partir sans terminer le repas pour éviter une énième dispute.

— On s'en doutait, répond ma sœur sur un ton de femme d'affaires assise à la table d'une négociation internationale.

Puis elle se penche vers Chloé et lui demande d'aller écouter de la musique dans la cuisine. En réponse, celle-ci secoue la tête avec énergie. Elle semble préférer suivre la conversation, qui s'annonce explosive.

— Je n'ai trouvé personne pour remplacer le gars que j'avais embauché. Le café est fermé depuis quatre mois. Je crois que cette fois il faut vendre.

Ma mère lui décoche un regard dur, le même que lorsque l'un de nous oubliait sa veste à l'école pour la troisième fois de la semaine.

— Je *suggère* que nous vendions, dit-il, se reprenant.

— On avait dit qu'on ne parlerait pas de vendre tant que Madie va bien, rappelé-je sur ton un plus sec que je ne l'aurais voulu.

Mon père balaye ma remarque.

— Les médecins ne sont pas très encourageants.

— Si on les écoutait, elle serait déjà déclarée sénile.

— Je n'ai pas l'intention de décider seul, ajoute-t-il. C'est pour cette raison que j'ai souhaité vous réunir aujourd'hui. Je voudrais qu'on vote.

Voter ? Bien. Je m'essuie la bouche avec ma serviette, ravie de voir que la démocratie s'invite dans la famille.

Mon père va se faire écraser à plate couture ! pensé-je.

Finalement, ce repas est une bonne idée. Peut-être qu'enfin la zone de turbulences va prendre fin et que nos relations vont s'améliorer. Après tout, si nous en sommes là, c'est à cause d'une succession de non-dits concernant sa manière de gérer le café.

— Je suis d'accord pour ce vote, dis-je, soulagée. Faisons-le tout de suite !

Nous sommes cinq, six avec Chloé, mais elle ne votera pas. Dans le meilleur des cas, mon père aura quatre votes contre lui, et trois dans le pire des cas. C'est cousu d'avance.

— Je tiens à préciser que je ne peux plus m’occuper seul de suivre la location de la maison de Madie et la gestion du café, ajoute mon père. Avec ma propre entreprise, c’est trop lourd.

Ma mère hoche la tête.

— Le médecin a doublé son traitement pour la tension. L’année a été difficile et stressante, il faut que votre père lève le pied.

Elle pose sa main sur la sienne, en guise de soutien. J’en déduis qu’il faut opter pour la prévision basse. Trois votes contre deux. Le vote ira quand même en notre faveur.

— Ce qu’on veut vous dire, ajoute mon père, très pédagogue, c’est que, si on garde le tout, il faudra mettre la main à la pâte.

Il termine en me fixant avec attention. Effectivement, cette précision donne matière à réflexion. Un début de plan s’esquisse dans ma tête. Depuis mon appartement de Lyon, je pourrais m’occuper d’une partie de l’administratif et de la comptabilité. Quentin irait sur place de temps en temps. Et Élisabeth prendrait en charge les contacts avec les fournisseurs. Il suffit de trouver quelqu’un pour remplacer l’ancien gérant et s’occuper des clients. Ça se tient.

— OK, tu auras un coup de main, dis-je sur le ton de l’évidence. On peut voter, maintenant ?

Je lève les yeux vers mon frère, il joue avec un morceau de tomate abandonné dans son assiette. On dirait que la proposition de mon père le met mal à l’aise. Par sûreté, je me tourne vers ma sœur. Elle est absorbée par son écran de téléphone.

Mon père se redresse, imprégné d’autorité.

— Que ceux qui souhaitent garder les biens de Madie et par conséquent sont prêts à participer à leur gestion lèvent la main !

Il nous regarde tour à tour, comme un animateur de télé survolté. Puis il cherche le regard de ma mère pour vérifier qu’il a fait comme il fallait.

J'imagine qu'il a reçu des consignes strictes pour que tout se passe au mieux.

Confiante, je lève la main bien haut pour qu'il n'y ait pas de doute sur mes intentions. Un sourire victorieux aux lèvres, je regarde autour de moi. Mon sourire s'efface aussitôt. Je suis la seule à avoir la main levée.

Convaincue que mon frère n'a pas bien compris le système de vote – ses neurones doivent encore baigner dans un litre d'alcool pur –, je lui murmure :

— Il faut lever la main.

Tout en le gratifiant d'un sourire entendu.

Le regard de Quentin se dérobe. Incrédule, je me tourne vers ma sœur. Elle recommence à jouer avec son portable, sans oser me regarder. Durant quelques secondes, je crois que c'est une blague.

J'attends qu'ils se mettent à rire, ce qu'ils faisaient quand, plus jeunes, ils se liguaient contre moi pour me faire marcher.

J'attends qu'ils lèvent la main ou même qu'ils disent quelque chose.

J'attends, mais rien ne vient. Rien, hormis un silence gêné et douloureux.

Au bout d'un moment, la main de Chloé se lève.

— Chloé ! Ne te mêle pas de ça ! dit ma sœur en adressant un regard sévère à sa fille.

— Et pourquoi ? Ça non plus, ça ne me regarde pas ?

Ma nièce se lève avec humeur et quitte la table, non sans un soupir de préadolescente excédée.

— Je vois, dis-je, encore sonnée. Je pensais que...

Je laisse ma phrase en suspens, l'estomac noué. Depuis quand est-ce qu'ils sont passés à autre chose ?

— C'est trop compliqué, déclare Quentin. On ne peut pas gérer le café. Enfin, moi, je ne peux pas.

Élisa acquiesce.

— Entre Chloé et mon travail, je n'ai plus une minute à moi. Je ne peux pas aider.

Pourquoi est-ce que j'ai la sensation désagréable d'être la dernière au courant de la proposition de mon père ?

— On peut déjà commencer par trouver quelqu'un d'autre, dis-je. Si une personne gère le café, c'est déjà un souci en moins.

— J'ai essayé, dit mon père. Mais ça n'a pas abouti. Sans compter qu'il y a d'importants travaux à faire, donc il faudra investir de l'argent et je ne crois pas que ce soit...

— ... une opération rentable ? le coupé-je durement.

— Lili, ce n'est pas ce que...

Je lève une main pour lui demander de se taire.

— On peut remettre la maison en location et investir l'argent du loyer. On peut aussi...

Élisa m'interrompt.

— Qui ça, « on » ? Maman m'a dit que tu avais prévu de rentrer demain, c'est bien ça ?

Sa remarque me coupe dans mon élan. Tâchant de recouvrer mon calme, je m'explique :

— Eh bien, je ne sais pas, je suppose qu'on peut se partager le travail.

J'admets que ces derniers mois je n'ai pas montré beaucoup d'intérêt pour le café, mais ça va changer. Déroutée par la tournure que prend la conversation, je cherche à nouveau le regard de Quentin pour y trouver du soutien. Il se dérobe. Déçue, je me tourne vers ma mère.

— On ne peut pas régler le sort du café en une poignée de secondes.

— Ma puce, dit-elle avec douceur, remettre ce café sur pied, c'est un travail à temps plein.

— Mais Madie tient à ce café, répliqué-je d'une voix plus grave. Qui va lui annoncer que ce pour quoi elle a travaillé toute sa vie va être vendu parce qu'on n'a pas le temps de s'en occuper ?

Tout le monde se penche sur son assiette, visiblement passionné par les vestiges de lasagnes. Je comprends que leur décision est prise et que Madie n'a pas besoin d'être au courant.

Prise de panique, je cherche une issue.

— On n'est pas obligé de décider tout de suite.

Mon père semble réfléchir un instant, avant de secouer la tête.

— Ça ne sert à rien d'attendre.

— Le café va s'abîmer encore plus, ajoute Élisabeth. Tu verrais dans quel état c'est !

— Dans mes souvenirs, le café est en bon état, objecté-je.

— Alors va y faire un tour, je pense que tu changeras d'avis.

Quentin et ma mère ne disent rien, mais je sens qu'ils sont avec eux. Le fossé entre nous se creuse à vue d'œil.

À court d'arguments, je finis par demander :

— Laissez-moi un peu de temps.

Mon père se tourne vers ma mère, comme s'il n'avait pas prévu que je me montre aussi entêtée. Puis il revient à moi, affichant la mine désolée d'un bourreau attendri à quelques minutes de l'exécution.

— On peut aller au café ensemble. Je crois qu'il faut que tu le voies de tes propres yeux.

— Là, tout de suite, je ne sais pas si j'en suis capable.

Acculée, je décide de sortir.

— Je m'excuse, dis-je en quittant la table. J'ai besoin de prendre l'air.

Je passe un quart d'heure dehors, à tenter de mettre en ordre mes pensées. Quand je reviens dans la salle à manger, le carrot cake de ma mère et ma tarte au chocolat trônent au centre de la table. Je m'installe en silence tandis que mon frère aide ma mère à servir. Durant le reste du repas, nous prenons soin de ne plus reparler du café.

Plus tard, alors que mon frère et ma sœur sont rentrés chez eux, ma mère me rejoint au salon. Elle pose une assiette de gâteaux à la cannelle devant moi. Ceux qu'elle me faisait chaque fois qu'elle me surprenait à pleurer dans ma chambre.

— Ma Lili, comment tu te sens ?

Je hausse les épaules. Lui répondre que j'ai l'impression d'être passée sous un train ne me semble pas être la meilleure idée. Je ne veux pas qu'elle culpabilise. Ce qui s'est passé aujourd'hui n'est pas sa faute. D'ailleurs, je ne sais même plus qui est à l'origine des tensions qui s'invitent à table dès que plus de deux Rivolier sont réunis dans une pièce. Indéniablement, j'ai ma part de responsabilité.

— Ça va, dis-je finalement.

Ma mère pose une main sur mon genou.

— Il ne faut pas leur en vouloir. Accepter de prendre en charge ce café, c'est un travail colossal. Ta sœur est déjà bien occupée et ton frère n'a pas la tête à ça.

Je sais qu'elle a raison. De plus, en vivant à Lyon, je ne peux pas prétendre mettre la main à la pâte. Du moins, pas de manière significative. La revente semble inévitable, mais l'admettre est une autre paire de manches. Me séparer de cet endroit où j'ai tant de souvenirs me fait mal au cœur. C'est trop douloureux. C'est comme arracher une autre partie de Madie à ma vie. À cette idée, les larmes montent.

— C'est trop tôt, dis-je. Je voudrais juste un peu de temps.

Ma mère me sourit tendrement.

— Va voir le café avec ton père. Le mieux est que tu te fasses ta propre idée de la situation.

Je finis par acquiescer. Mon père et moi irons « Chez Madie » demain, à la première heure.

3. Je suis à deux doigts de mourir congelée sur un bout de trottoir

Dimanche 29 novembre

Le lendemain matin, le trajet pour rejoindre le village de Saint-Martin me semble interminable.

D'habitude, je ne le trouve pas si long. Quand je fais la route pour rejoindre ma région natale, je me contente de rêvasser en fredonnant. La musique en fond, je me repasse la dernière conversation téléphonique avec mon ex, Matthieu, ou j'élabore des plans pour les week-ends à venir, pressée de retrouver Amélia, ma colocataire et amie de toujours, pour une séance de papotage à la terrasse d'un bar de la Croix-Rousse.

Ce matin, mon état d'esprit est tout à fait différent. J'ai l'impression que le trajet est une épreuve. Mes pensées sont sens dessus dessous, minées par la perspective de trouver le café dans un état déplorable. Pour ne rien arranger, mon père et moi ne nous sommes pas adressé la parole depuis que nous avons pris place dans sa voiture.

Pour briser la glace, je songe à le lancer sur son entreprise de services informatiques, mais nous passons devant Les Gentianes et tout mon courage s'en va. Mon cœur se serre quand j' imagine Madie dans sa petite chambre.

À Saint-Martin, mon père gare la voiture à quelques mètres de la devanture du café.

— Referme bien ta veste, me dit-il en ouvrant sa portière. Ces derniers jours, il a fait beaucoup plus froid ici que dans la vallée.

Ses recommandations, les mêmes que celles de sa propre mère, me font sourire. Je n'en fais rien, bien sûr, et quand je sors de la voiture je me rends compte combien son conseil est avisé. Le temps que je reboutonne mon manteau, la bise s'est infiltrée sous mon pull, me glaçant jusqu'aux os. Comment ai-je pu oublier qu'ici, à deux pas des pistes de ski, il fait aussi froid que dans un congélateur ?

À demi morte de froid, je trotte derrière mon père, le suppliant silencieusement de sortir ses clés au plus vite pour nous faire entrer. J'ai besoin de me coller à un radiateur avant d'entrer en hypothermie.

— Mince ! dit-il en examinant son trousseau. Je n'ai pas la bonne clé.

C'est la plus mauvaise nouvelle de toute ma vie, pensé-je.

— Ça veut dire qu'on doit repartir ? tenté-je d'articuler, la mâchoire gelée.

— Par précaution, j'ai laissé un trousseau au gars qui tient le pub lors de ma dernière visite. Reste là, je fais vite.

Je retire ce que j'ai dit. « Reste là » : voilà la plus mauvaise nouvelle de ma vie.

Je regarde mon père s'éloigner d'un pas militaire. Quand je réalise que j'aurais dû lui demander ses clés de voiture pour me mettre au chaud, il est déjà hors de mon champ de vision.

Bien. Je n'ai qu'à ignorer la sensation de froid. Après tout, ce n'est pas comme si le vent transperçait mon jean, ma peau et même mes os. Je rabats ma capuche et fourre mes mains congelées dans mes poches.

Recroquevillée sous l'auvent, je fouille ma mémoire pour me rappeler de l'emplacement du pub en question. Facile, il n'y en a qu'un au village, et je doute qu'un autre entrepreneur ait eu l'idée d'en ouvrir un entre-temps. La ville de Saint-Martin accueille quelques touristes en hiver, mais le reste

de l'année c'est plutôt calme. Trois cents habitants, et pour la plupart des descendants de familles installées ici depuis des générations.

Trois minutes passent et mes jambes se mettent à trembler. Pour ne pas focaliser sur mon évident problème de gestion du froid, je tente d'évaluer le temps que devrait mettre mon père pour son aller-retour. Même en allant vite, il lui faudra cinq minutes. Dix s'il se perd dans des politesses inutiles. Quarante-cinq si le gérant du pub le lance sur l'activité de son entreprise. J'en déduis que je vais mourir ici, sur le pas de la porte du café de Madie.

Sur ma tombe, on écrira : « C'était une femme de conviction, forte, courageuse, et engagée et... »

Le moteur d'une voiture interrompt mes réflexions sur mon choix d'épithète potentielle. Le véhicule s'arrête à ma hauteur, m'obligeant à me tourner dans sa direction. C'est une voiture de police. Je dois avoir l'air louche, engoncée dans mon manteau, tournée vers la porte du café.

La vitre se baisse et le policier se penche pour me parler. Beau mec, cheveux bruns, traits fins, et de grands yeux vifs.

C'est Tom. Thomas Rotagnon.

Dites-moi que je rêve !

La surprise de le voir dans une voiture de police devance celle de notre rencontre fortuite. Je m'apprête à lui demander ce qu'il fait dans ce véhicule, mais il prend la parole avant moi.

— Est-ce que tout va...

Il vient de me reconnaître malgré ma capuche et mon écharpe remontée sur le nez. Il ne termine pas sa question, visiblement surpris de me trouver là.

— Salut, dis-je, troublée.

Nous nous dévisageons un long moment. Au fond, je ne suis pas étonnée de le trouver à Saint-Martin. Il y a à peine un an, il m'a tenu compagnie sur l'un des bancs de la place. Ce qui me surprend, c'est son uniforme.

— Tu es... policier ? bredouillé-je.

Il acquiesce.

— Je couvre Saint-Martin depuis trois ans, m'explique-t-il non sans fierté.

Mes yeux glissent sur sa tenue. Il porte une sorte de bomber noir, le même qu'à Noël dernier. De nuit, je n'avais pas vu le blason sur l'épaule. J'en déduis que ce jour-là, quand il m'a trouvée, il devait être en service. Ce qui explique sa présence dans le quartier si tard dans la soirée.

Policier. Pour être honnête, vu ce dont Tom l'intrépide était capable plus jeune, je l'imaginais plutôt devenir contrebandier ou tueur à gages, ou à la tête de la mafia locale.

— Et toi ? demande-t-il. Tu es venue jeter un œil au café ?

Son regard oscille de la porte à moi. J'en déduis qu'il se demande ce que je fais sur le perron, au lieu d'entrer, étant donné qu'il fait un froid polaire, mordant, capable de causer la mort des jeunes femmes qui attendent leur père sur un bout de trottoir. À part moi, je suppose que personne au village ne doit traîner dehors.

— J'attends mon père, il est allé au pub pour récupérer la bonne clé.

Tom hoche la tête. Son regard descend vers mes mains comprimées dans les poches de ma veste puis mes jambes sur le point de faire un numéro de claquettes.

— Monte.

Surprise par sa proposition, j'ouvre de grands yeux. Tom relève mon hésitation et sourit.

— Tu vas geler sur place si tu restes plus longtemps ici, ce qui ferait désordre sur mon secteur.

Sa taquinerie me rassure. J'étais à deux doigts de me demander si je n'avais pas imaginé le Tom intrépide et moqueur de mon enfance.

— C'est prévoyant de ta part, dis-je pour entrer dans son jeu. Je note que tu prends ta carrière très au sérieux.

Un léger sourire en coin se dessine sur ses lèvres.

— On peut dire ça. Bon, tu montes ?

Avant de répondre, je jette un œil plus haut, en direction de la place. Aucune trace de mon père. Il s'est sans doute lancé dans l'une de ses discussions passionnées sur la nécessité de revaloriser les techniciens de l'informatique, sans quoi le monde ne tournerait pas rond aujourd'hui. Par le passé, ce sujet de conversation m'a déjà valu d'être oubliée à l'école au moins à deux reprises.

La bise redouble d'intensité, comme pour me pousser à accepter la proposition de Tom.

— D'accord, finis-je par dire.

En trotinant, je fais le tour de sa voiture. J'ouvre la portière et m'installe sur le siège passager. Dès que j'ai refermé, Tom s'avance jusqu'à la place et gare son véhicule sur l'un des emplacements vides.

Toujours transie de froid, j'avance mes doigts gelés au-dessus du chauffage et me délecte de la sensation de brûlure sur ma peau. Grâce à Tom, je viens d'éviter l'amputation d'au moins deux phalanges.

— Ça va ? demande-t-il, soucieux. Tu es toute blanche.

J'acquiesce pour le rassurer. En réalité, mon teint est sans rapport avec le laps de temps que j'ai passé au froid. Cette nuit, j'ai peu dormi, trop chamboulée par la discussion d'hier.

— Je vais reprendre des couleurs si tu montes le chauffage, dis-je dans un sourire.

Tom prend cet air que je ne connais que trop bien. Il soupçonne quelque chose. Mais, à mon grand soulagement, il se contente d'ajuster le thermostat de la voiture. Durant les secondes qui suivent, plusieurs souvenirs me reviennent en tête. Tom qui prenait un malin plaisir à m'effrayer en me jetant des insectes au visage et moi qui lui courais après avec un seau d'eau froide pour me venger. J'ai l'impression que c'était il y a un siècle.

— Alors tu es vraiment policier ? dis-je, encore un peu sonnée.

Du regard, je parcours le tableau de bord. L'immense écran tactile au centre, les boutons dont j'ignore la fonction et le haut-parleur aussi gros qu'un pamplemousse. Je réalise que c'est la première fois que je monte dans une voiture de police et que c'est celle de Tom. La vie est dotée d'une imagination redoutable.

— C'est venu il y a quelques années seulement.

Je lève les yeux vers lui.

— La vocation, précise-t-il. Elle est venue il y a environ cinq ans.

— D'accord. Je suppose qu'entre ça et développer un élevage d'insectes pour les jeter sur les filles du village, il n'y avait pas photo.

— Tu m'en veux toujours ? demande-t-il dans un sourire.

— Peut-être un peu, avoué-je.

Il semble se remémorer quelques souvenirs et ses yeux s'éclairent. Ce qui lui semble être de joyeux moments tirés d'une époque révolue est moins agréable pour moi. Je lui expliquerais bien que je lui dois la phobie de tout ce qui rampe, grouille, ou possède plus de quatre pattes, mais je doute qu'il se rappelle encore le petit garçon terrible qu'il était. Après tout, c'était il y a si longtemps.

— Et toi ? J'ai entendu dire que tu travaillais pour un cabinet de comptabilité à Lyon.

— Je travaille de chez moi, précisé-je. Je m'occupe de mettre à jour les comptes des entreprises qu'on m'a affectées. C'est assez routinier, mais ça me permet de travailler depuis n'importe quel endroit et à mon rythme.

Tom se montre sincèrement intéressé.

— Ça veut dire que tu vas rester dans le coin ?

— Je rentre ce soir, dis-je. Je suis juste de passage pour le café. Mon père voudrait que nous prenions une décision.

La mine de Tom s'assombrit.

— Vous allez vendre ?

Je baisse les yeux sur mes mains. J'imagine qu'en quatre mois de fermeture les rumeurs sont allées bon train au village.

— J'espère que non. Ce café, c'était toute la vie de Madie. Disons que nous sommes passés jeter un œil pour être sûrs de notre décision.

Je ne juge pas utile de mentionner le conflit qui déchire ma famille.

À l'autre bout de la place, je vois mon père approcher.

— Le voilà !

À regret, je retire les mains de la buse du chauffage et les frotte l'une contre l'autre pour m'assurer d'emmagasiner le plus de chaleur possible.

— Merci de m'avoir évité une mort atroce par congélation.

Tom prend un air très sérieux.

— De rien, Liliputienne.

Je lui décoche un regard assassin. Ressusciter ce surnom stupide est un coup bas. Je n'ai pas le temps de riposter, car il ajoute :

— Et puis... je n'avais pas vraiment le choix. J'espère obtenir une promotion d'ici quelques semaines. Un cadavre gelé sur un trottoir dans mon village, ce n'est pas du plus bel effet.

Je souris, pour lui montrer que j'apprécie sa repartie. Et je riposte aussitôt :

— Je vois. Tom l'intrépide est donc ce genre de policier.

Pour appuyer ma provocation, je lui adresse une moue à mi-chemin entre le dégoût et la sidération.

Le sourire de Tom s'efface et je savoure ma petite victoire.

— Quel genre de policier ? demande-t-il, les yeux légèrement plissés.

— Ce genre-là.

J'agite la main entre nous, pour désigner son uniforme parfaitement mis et l'intérieur de sa voiture impeccable. Puis j'ajoute :

— Ceux qui font du zèle pour prouver qu'ils sont compétents. Merci pour cette intervention très risquée, agent Tom.

Sans attendre sa réaction, je me tourne vers ma portière pour prendre congé. Il est temps que je libère Super-Tom pour qu'il se consacre à d'autres damoiselles en détresse, qui lui vaudront de maximiser ses points pour sa potentielle promotion.

Je l'entends rire dans mon dos.

— Hé ! dit-il quand j'ouvre la portière.

Je me retourne et nos regards se croisent. Cette fois, il n'y a plus aucune trace de sarcasme dans son regard.

— C'est sympa de te revoir par ici.

Je cligne des yeux, incrédule. Mais je n'ai pas le temps de m'interroger sur cette marque de sympathie inattendue, car mon père se matérialise sur le trottoir à côté de nous.

— Bonjour, Thomas.

Il ajoute à mon attention :

— Désolé, ça m'a pris un peu plus de temps que prévu. Le gérant du pub voulait absolument me dire ce qu'il pense de notre gestion du café. La conversation a été houleuse et je n'ai pas pu me défiler.

— Pas de problème, j'ai pu t'attendre au chaud.

Je quitte la voiture sans un mot pour mon ancien camarade de jeu. Troublée par cette rencontre avec celui à qui je n'aurais jamais prédit une carrière dans la police, je suis mon père, qui avance vers l'entrée de « Chez Madie ».

Il déverrouille la porte, la pousse et me fait entrer. Là, je comprends qu'ils avaient raison. Ce n'est plus un café, c'est une catastrophe.

4. Où je comprends qu'ils n'avaient pas complètement tort

Du regard, je balaye l'intérieur du café.

C'est une catastrophe, me répété-je.

L'ampoule suspendue par un fil, au milieu de la grande salle, grésille par intermittence. Stupéfaite, j'envisage tous les scénarios possibles, même les plus improbables. Peut-être que nous nous sommes trompés d'adresse ? Ou peut-être que mon père va m'annoncer qu'un ouragan de force 4 a frappé la ville de Saint-Martin, sans que j'aie vu passer l'information à la télévision ? Il y a forcément une explication au cataclysme que j'ai sous les yeux.

Je reste quelques secondes dans l'entrée à m'interroger sur ce qu'il y a de plus désastreux. Les tables recouvertes de vaisselle sale, la tapisserie à moitié arrachée, les toiles d'araignée immondes qui encerclent les lustres, l'odeur de moisi ou les fils qui pendent des prises ou sortent des murs.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? murmuré-je.

Il y a un an, à Noël, cette pièce dégageait plus de chaleur qu'une centrale nucléaire. Là, on dirait un décor de la série *The Walking Dead*.

— Il y a eu des problèmes, annonce mon père en faisant quelques pas dans la grande salle.

— Des problèmes ? Tu veux dire... un tsunami.

Il m'adresse un sourire triste. Pour la première fois, je vois de l'émotion dans son regard. D'habitude, quand il est question des biens de Madie, il se

montre méthodique, froid et rationnel. Enfin, c'est ce que j'imaginais jusqu'à aujourd'hui.

— Le gars à qui j'avais confié la gérance a été débordé. Ensuite, il y a eu une fuite d'eau à l'étage. On ne l'a pas vu tout de suite. Et...

Il s'interrompt, saisi par l'émotion. De la main, il me montre l'ancien appartement de Madie et de mon grand-père, qui a ensuite servi de remise quand ils ont acheté la maison à la sortie du village.

— On dirait que tout a été saccagé, dis-je tout bas.

Mon père s'approche des radiateurs.

— Quand j'ai fait passer un plombier pour un devis pour réparer la fuite d'eau, il m'a surtout alerté sur l'installation électrique. Tout est d'un autre âge, ici. Si on voulait relancer le café, il faudrait tout refaire.

Sidérée par ce que je découvre, je parcours la salle. Il faudrait aérer et nettoyer. Arracher la tapisserie et repeindre. Mon père a raison, il y a du travail. C'est même un véritable chantier.

— Je peux monter ?

Il acquiesce et, la mine grave, il commence à ramasser la vaisselle laissée à l'abandon pour la ramener en cuisine.

Le cœur battant, je gravis les marches de l'escalier. Là-haut, les dégâts sont tout aussi considérables. Le parquet est gonflé, suite à la fuite d'eau dont mon père vient de me parler, une fenêtre est fissurée et la moisissure semble avoir élu domicile sur les murs. Sans compter que des cartons à l'odeur nauséabonde sont entreposés çà et là, devant une grande armoire.

D'autres souvenirs remontent. Je me rappelle mes après-midi d'été, passés ici, à pianoter furieusement sur mon téléphone, tandis que Madie me croyait en train d'étudier. Ces heures à lire allongée sur la banquette qu'elle avait installée dans cette pièce me reviennent. Ma gorge se serre alors que je n'arrive plus à superposer ces images avec la réalité.

Quand je descends, je suis au bord des larmes.

— Et la maison ? demandé-je à mon père, encore occupé à remettre de l'ordre.

— La maison, ça va. Comme je te l'ai dit, les derniers locataires sont partis il y a un mois. Des gens très corrects. Le mari a trouvé un job à Grenoble.

Donc ils ont rejoint la ville. Ce n'est pas moi qui pourrais les blâmer. J'ai saisi la première opportunité, à savoir des études qui ne me plaisaient même pas, et un pseudo-amour qui s'est avéré unilatéral, pour rejoindre la ville, alias la civilisation. J'étais le genre d'ado qui trouvait absurde de s'émerveiller devant un paysage aussi sauvage que monotone quand on pouvait s'extasier devant les vitrines des Galeries Lafayette.

— Il y a des demandes pour louer la maison ?

Ma voix n'est plus aussi assurée qu'hier, quand je soutenais que tout était possible.

— Rien. Comme je te le disais, si on attend trop, on prend le risque d'autres dégradations. Bientôt, on ne pourra même plus vendre en l'état.

Mon père passe cinq bonnes minutes à m'expliquer les dommages possibles si le café et la maison restent vides durant l'hiver. Je note qu'il fait des efforts pour me faire comprendre l'aspect irréversible des dégâts sans travaux de réhabilitation et je note aussi que c'est la première fois depuis un an que nous discutons aussi longtemps sans nous disputer.

Quand il a fini, je décide que c'est assez. Je veux partir d'ici. L'état du café me bouleverse, et je n'ai plus les idées claires.

— Tu veux rentrer ? propose mon père, très lucide sur ce que je ressens.

— S'il te plaît.

Après un dernier tour, il éteint la lumière et nous sortons. Puis il verrouille la porte et nous regagnons sa voiture en silence.

À peine avons-nous quitté le village qu'il me demande :

— On s'arrête aux Gentianes ?

J'acquiesce. Je voudrais lui dire merci de se montrer plus humain qu'il ne l'a fait ces derniers mois, mais je renonce, trop à fleur de peau pour me lancer dans ce type de discussions. Et peut-être encore un peu trop échaudée par ces mois de tensions entre nous pour faire table rase aussi vite.

Quand il entre sur le parking de l'Ehpad, je tire de mon sac à main la pochette rouge que Madie m'a offerte il y a quelques années et qui me suit partout. À l'intérieur se trouve tout ce dont j'ai besoin quand je vais lui rendre visite.

Mon père coupe le moteur et se tourne vers moi.

— Tu es prête ?

— Vas-y le premier, s'il te plaît, je te rejoins. J'ai besoin d'une minute ou deux.

Il me laisse ses clés sans poser aucune question. J'observe sa silhouette franchir le seuil de l'Ehpad et, quand je suis certaine d'être seule, je dépose le contenu de ma pochette sur son siège : mon foulard en soie bleue, mon flacon de parfum et ma pince à cheveux.

Le miroir de courtoisie orienté sur moi, je fais ces gestes habituels. Je rassemble mes boucles blondes, noue le foulard autour de mon cou et vaporise généreusement le parfum que je porte depuis presque cinq ans. C'est devenu un rituel. Toujours le même. Toujours dans l'espoir que je franchisse le seuil de la chambre de Madie et qu'elle n'hésite pas en me regardant.

Quand je suis prête, je quitte la voiture et marche d'un pas pressé vers l'entrée de l'établissement. À l'intérieur, je traverse le hall déjà décoré aux couleurs de Noël. J'imagine que, dans ce genre d'endroits, on doit saisir la moindre opportunité d'apporter de la gaieté.

Durant quelques secondes, je regarde le grand sapin habillé de guirlandes vertes et rouges. D'habitude, je sens la période des fêtes arriver. Il y a ce quelque chose de léger dans l'air. Ce petit grain de folie et

d'insouciance qui relègue tous les problèmes au second plan. Visiblement, là, ce n'est pas le cas. Les difficultés de l'année écoulée empêchent mon cœur de se mettre à la fête.

À regret, j'abandonne le sapin et je prends l'escalier. Je me poste devant la chambre 104, celle de ma grand-mère depuis presque un an. Je frappe trois coups à la porte et entrouvre le battant.

— Madie ? Papa ?

Ma grand-mère est seule, assise à la table près de la fenêtre. Elle me fixe avec attention. Troublée, je reste un instant sur le seuil. Puis, le souffle court, le cœur suspendu au-dessus du vide, j'entre dans sa chambre.

Fais comme si tout allait bien, me répété-je en approchant.

— Bonjour, Madie, dis-je sur un ton enjoué.

— Bonjour, ma Lili.

Lili. J'expire fort. Tout va bien.

Soulagée, j'embrasse ma grand-mère. J'ai conscience de la serrer un peu fort, mais j'ai du mal à contenir ma joie.

— Comment ça va ? m'empressé-je de demander pour chasser mes craintes.

À plusieurs reprises, le médecin du service m'a prévenue. Je dois m'attendre à la trouver plus confuse à chacune de mes visites, et un jour elle ne me reconnaîtra plus. Je le sais. Ça arrivera. Mais ma grand-mère est une battante et, quand je vois son œil vif et sa robe en velours pourpre impeccable, je nourris l'espoir irrationnel que ce jour n'arrive jamais.

— Ça ne va pas trop mal, répond-elle. Deux visites le même jour, est-ce que quelqu'un est mort ?

Je souris, tout en levant les yeux au ciel. Madie a un humour très particulier.

— Non, voyons. Tout le monde va bien.

— Ma Lili, je ne suis pas tombée de la dernière pluie.

Ce qui manque le plus à Madie, ce sont les potins. J’imagine que, pour elle qui travaillait dans un café, ça devait faire partie du métier. Du coup, chaque fois que je lui rends visite, je passe le plus clair de mon temps à lui parler de mes potentielles réconciliations avec Matthieu, qu’elle trouve ennuyeuses à mourir, et de mes virées avec Amélia, qu’elle trouve nettement plus intéressantes.

— C’est juste que papa et moi sommes allés voir le café ensemble. D’ailleurs, il n’est pas là ?

Je m’empresse de rebondir pour ne pas avoir à m’étendre sur le sujet.

— Il est passé en coup de vent. Comme d’habitude, le contenu de mon plateau-repas ne lui a pas plu et il est ressorti pour aller se plaindre.

Un léger sourire s’esquisse sur mes lèvres. C’est la première fois que mon père et moi sommes ici en même temps et je découvre que lui aussi semble avoir son propre rituel.

— Quoi de neuf, ma chérie ? finit-elle par me demander, impatiente que l’on aborde les turpitudes de ma vie sentimentale.

Cette fois, je souris pour de bon, amusée par sa soif insatiable de commérages et parce que je ne pensais pas que ce serait Madie qui parviendrait à me remonter le moral aujourd’hui.

Durant les minutes qui suivent, je me lance dans un compte rendu méticuleux de mes dernières aventures. Je lui parle de la baisse de régime dans mon travail et du temps libre que je mets à profit pour chercher un appartement – parce que je suis consciente de ne pas pouvoir envisager la colocation avec Amélia jusqu’à mes vieux jours.

Puis je lui raconte les mouvements de la vie professionnelle de mon ex-petit ami : ses perspectives de mutation à Paris, ses heures passées au bureau dans le centre de Lyon. Je parle de Matthieu comme si je faisais encore partie de sa vie, alors qu’il a rompu il y a un an.

Matthieu et moi nous sommes rencontrés à Albertville. Il passait ses vacances d’hiver chez sa tante. Nous avions dix-huit ans et étions

insouciant. Et c'est en partie pour le suivre que j'ai décidé de m'installer à Lyon.

Aujourd'hui, Matthieu est directeur financier, et un maestro de l'organisation. Il ne jure que par son agenda numérique synchronisé sur son téléphone, son ordinateur et sa tablette. Chacune de ses décisions est le fruit d'une analyse méticuleuse ou résulte d'une étude scientifique publiée dans le courant des deux dernières années.

Sa décision de rompre n'a pas échappé à cette logique implacable. Selon lui – comprendre « selon les statistiques » –, je n'étais pas suffisamment ambitieuse au niveau professionnel, suffisamment impliquée dans notre relation, suffisamment indépendante, et suffisamment mature pour que lui, la trentaine dépassée, puisse envisager l'avenir avec moi. Son analyse m'a profondément blessée.

Madie n'a jamais aimé Matthieu. Son verdict est tombé après leur seule et unique rencontre. Pour elle, il ne sera jamais rien d'autre qu'un fils à sa maman, frigide, égocentrique et rasoir, si je me rappelle bien ses conclusions.

— Bon, lance-t-elle en faisant mine de bâiller. Est-ce qu'il n'y a rien d'autre que des projets de reconquête démoralisants avec ton maniaque de l'organisation ?

Je ne me formalise pas, Madie a toujours été très franche. Pour lui donner satisfaction, je réfléchis aux derniers détails de mon existence. Ma dernière sortie avec Amélia remonte à environ trois semaines et je lui ai déjà tout dit à ce sujet.

— Rien d'autre. Je suis arrivée hier pour la « convocation » de papa, dis-je en levant les yeux au ciel, et je repars ce soir. Tu sais tout.

Elle me sonde du regard, tandis que je me maudis d'avoir laissé échapper une bourde pareille. La seule chose sur laquelle chaque membre des Rivolier est tombé d'accord durant les douze derniers mois, c'est de ne

jamais laisser entendre à Madie que la famille s'est lancée dans un remake de la guerre froide.

— Enfin, j'exagère. C'était un repas... comme un autre.

Mes rêves d'Oscar de la meilleure actrice se volatilisent. Même un enfant de quatre ans remarquerait que je tente de cacher quelque chose.

Je lève les yeux vers ma grand-mère, convaincue qu'elle va rebondir et m'assaillir de questions pour en savoir plus, mais je remarque son air absent. Au bout d'un moment, je finis par m'inquiéter.

— Madie ?

Elle revient à moi, comme arrachée à ses songes.

— Je dois ouvrir le café, murmure-t-elle.

Quand ses yeux croisent les miens, j'entrevois l'urgence de sa requête. De plus en plus souvent, la chronologie s'emmêle et Madie pense qu'elle dirige encore son café. Ces sauts dans le passé arrivent sans crier gare et me rappellent que la maladie gagne du terrain plus vite que je ne le voudrais.

Je ferme les yeux une demi-seconde, accusant le coup. Même si ce n'est pas la première fois qu'elle se montre confuse, suivre ses bonds dans le temps est éprouvant.

— Ce n'est pas la peine, dis-je pour entrer dans son jeu et ne pas la brusquer. Il est déjà ouvert. Je viens d'y aller, je te l'ai dit.

Elle acquiesce, l'air rassuré.

— Tu sais comme j'aime mon café, ajoute-t-elle.

— Je sais.

Elle soupire d'aise, tandis que je me ratatine sur ma chaise. L'entendre parler du café, alors que cet endroit si cher à son cœur n'est plus que l'ombre de l'échoppe qu'elle a montée à la sueur de son front, me broie le cœur.

Nos regards restent rivés l'un à l'autre. Je pourrais tenter de lui dire la vérité. Dire qu'en réalité elle n'ouvrira plus jamais son café. Dire que maintenant c'est presque une ruine. Que le fruit du labeur d'une vie entière

a été réduit à néant en quelques mois. Et que nous allons probablement le vendre.

Je pourrais. Mais je ne le fais pas.

— Il y a toujours cette bonne odeur de café chaud quand on rentre.

Ses yeux s'éclairent. Je mens. Je le sais. Mais c'est la seule chose que je puisse faire pour lui donner encore un peu de joie. Portée par mes mots, Madie ferme les yeux comme pour savourer ce que je lui rapporte, et pour la deuxième fois aujourd'hui j'ai envie de pleurer.

La porte s'ouvre sur mon père. Il entre et se poste devant nous avec l'air furax des mauvais jours, celui qu'il prendrait si le gouvernement annonçait le report de la 5G au siècle prochain.

— Ils m'ont envoyé balader, dit-il comme si nous savions de quoi il parle. La seule chose qu'on me propose est d'envoyer un autre mail au fournisseur.

Je finis par me rappeler que mon père est allé se plaindre des plateaux-repas.

Madie lève les yeux vers son fils.

— Claude, tu tombes bien. Je suis en retard, je dois passer au café aujourd'hui.

Le regard de mon père s'assombrit. Un voile de tristesse recouvre ses yeux.

— Ne t'inquiète pas pour le café, dit-il d'une voix chargée d'émotion. Je m'en suis occupé.

Madie opine mais continue de nous interroger. À quel moment va-t-on l'y emmener ? Peut-on prévenir Monique de son retard ? Je me fais la remarque que je ne connais pas cette Monique. Quant à mon père, il répond patiemment, tout en faisant les cent pas devant le lit. Sa nervosité est palpable, tout comme son chagrin. Malgré le soin qu'il apporte à ses réponses, je sens à quel point l'état de confusion de Madie le rend triste.

Le voir si mal me fait regretter de l’avoir jugé si indifférent au sort de ma grand-mère. Et je décide d’abréger ses souffrances.

— On devrait rentrer.

Mon père acquiesce.

— Je reviens bientôt, dis-je à ma grand-mère.

Je l’étreins longuement, sachant que quinze jours au moins se cachent derrière le « bientôt » que j’ai lancé avec nonchalance. Ni plus ni moins que le rythme habituel de mes précédentes visites. Vivre à Lyon ne me permet pas de venir aussi souvent que je le voudrais.

Je quitte la chambre la première pour permettre à mon père de dire au revoir à sa mère en toute intimité. Pendant que je consulte mon téléphone – découvrant ainsi que je n’ai aucun message de Matthieu, malgré mes trois appels de cette semaine –, une infirmière, blonde, une queue-de-cheval serrée mettant en valeur un visage de poupée, vient à ma rencontre.

— Vous êtes bien la petite-fille de Madeleine ?

Je hoche la tête. Elle me tend un album photo de format poche.

— C’est à elle. Elle l’a laissé dans la salle télé ce matin et je sais qu’elle y tient beaucoup.

Intriguée, je le feuillette à la va-vite. L’album contient des photos toutes prises le soir du réveillon de Noël. La série commence à la naissance de ma sœur aînée et s’arrête à l’année dernière. Ce soir-là, Madie n’était pas avec nous, pour la première fois. Pourtant, il y a bien une photo. J’en déduis que c’est mon père qui l’a glissée dans l’album.

J’étudie ce dernier cliché avec attention. C’était avant que mon père ne parle de l’Ehpad. Mon frère et ma sœur sourient. Mes parents portent leur traditionnel pull de Noël, une flûte de champagne à la main. Chloé fait cette moue typique d’un selfie d’adolescente. Elle semble épanouie et bien dans sa peau. Et moi j’ai l’air franchement insouciante.

Que nous est-il arrivé ?

Un raclement de gorge me ramène à l’infirmière.

— Merci, dis-je. Je vais le lui rendre.

Elle me retient par le bras.

— Vous savez, quand elle est bien, Madeleine parle beaucoup de ces réveillons de Noël que votre famille passe dans son café. Je sais bien que ça ne me regarde pas, mais je crois que vous devriez l’y amener aussi cette année. La journée du 25, par exemple. Vous comprenez, ce sera peut-être la dernière...

Elle ne termine pas sa phrase. À ses yeux embués de larmes, je devine qu’elle s’est prise d’affection pour ma grand-mère, ce qui ne me surprend pas. Mon père sort de la chambre à cet instant. Il regarde l’album que je tiens entre les mains et me propose de le ranger dans le tiroir de la table de nuit de Madie.

— Elle s’est endormie, m’explique-t-il.

Je le laisse faire. Il retourne dans la chambre et, quand il revient, nous partons.

Durant le trajet du retour, je ne dis rien. Je me contente de me repasser les mots de l’infirmière.

« La journée du 25, par exemple. Vous comprenez, ce sera peut-être la dernière... fois... »

Elle a raison. Elle a mille fois raison. Sauf qu’on ne peut pas laisser Madie voir le café dans cet état.

Mon cerveau bouillonne.

Je crois que j’ai un plan.

5. Plan de sauvetage du café de Madie

Je suis nerveuse. À ma demande, en fin d'après-midi, toute la famille s'est réunie au salon. Deux fois en deux jours, ce n'est plus une performance, c'est un miracle.

Ma mère sert le café, tandis que tout le monde patiente, aussi poliment que possible. Mon frère, penché sur son téléphone, envoie des rafales de messages, l'air aussi concerné par ce qui se passe dans la pièce qu'un mauvais élève devant un exercice de maths. Ma sœur soupire en regardant l'horloge toutes les trois secondes, et ma nièce mâche son chewing-gum, la bouche toujours ouverte et toujours aussi maquillée.

Bon. En même temps, il ne fallait pas s'attendre à un changement radical en une journée. Seuls mes parents semblent ravis de nous avoir ici. De toute évidence, quand on endosse cette responsabilité, on devient aveugle et sourd, ce qui est sûrement la meilleure définition de l'amour filial inconditionnel.

— J'ai à vous parler, commencé-je. Je suis allée au café ce matin. J'ai vu les dégâts. J'ai compris qu'il y avait beaucoup à faire, mais...

— C'est pour ça que tu nous as fait venir ? me coupe Élisabeth d'une voix dure. Sérieusement ?

Elle soupire encore, regarde l'horloge pour la énième fois et ajoute :

— Je suis ravie que ta petite balade de ce matin t'ait permis d'ouvrir les yeux, mais si tu n'as rien de plus à ajouter, s'il te plaît, va droit au but. Tu es d'accord pour la revente, c'est bien ça ?

Elle se montre véhémence. Je sais qu'elle cherche à se débarrasser du problème pour rentrer au plus vite chez elle, mais je ne vais pas la laisser faire. Je veux qu'ils m'écoutent tous, et jusqu'au bout.

— Tu te trompes. Je refuse toujours de vendre. Enfin... pour l'instant.

Quentin lève les yeux de son téléphone et Chloé sourit, comme si me voir défier le reste de la famille était le meilleur programme de la journée.

— De toute façon, on a voté hier et la majorité a déjà tranché, bougonne ma sœur sur le ton d'une première de la classe.

— Laisse-la parler, lance mon père. On n'a peut-être pas étudié toutes les options.

Élisa lui décoche un regard assassin, pour lui signifier qu'elle ne passera pas sur cette haute trahison. Puis, d'un geste vague de la main, elle indique que c'est bon, elle a compris, et qu'elle va se taire pour me laisser en placer une. Bien.

Ma mère en profite pour resservir le café et mettre en évidence les gâteaux de Noël qu'elle a confectionnés pour l'occasion. Je la soupçonne d'imaginer que nous allons nous jeter dessus après de longues embrassades. Elle a toujours soutenu que l'émotion, ça donnait faim.

— Je disais donc qu'effectivement il y a beaucoup à faire là-bas. Ça représente des heures de travail, ça implique d'y passer nos week-ends et quelques soirées. Mais je crois que c'est possible.

Le silence qui accueille ma proposition devrait m'inquiéter. Ou au moins m'interroger quant à l'adhésion – ou plutôt la non-adhésion – de mon auditoire à ce plan super génial. Mais je décide de poursuivre l'exposé de mon idée, parce que c'est la seule chose que je puisse faire pour Madie.

— Si on s'y met tous, on pourrait faire en sorte de fêter Noël au café. On pourrait passer la journée du 25 en compagnie de Madie. Une infirmière est venue me voir, elle pourra sortir quelques heures et les passer avec nous là-bas, sans que ça pose problème.

Comme personne ne réagit, j'ajoute :

— Voilà. J’ai tout dit.

Mon père hoche la tête, pensif. Il évalue ma proposition. Mon frère écarquille les yeux, l’air un peu sonné par ma demande, et ma sœur m’adresse un regard furibond. Elle soupire une troisième fois, ne cherchant même plus à masquer son exaspération.

— Je te remercie de t’assurer qu’on ait de quoi s’occuper les prochains week-ends. Donc, si je résume, ton idée de génie, c’est de remettre le café plus ou moins en état, pour qu’on puisse y passer Noël. T’es au courant que c’est dans un mois ?

Je n’aime pas sa manière de résumer mon plan, mais je hoche la tête. Dans le fond, c’est exactement ça.

— Eh bien, moi, ce que je propose, enchaîne-t-elle, c’est de nous épargner le calvaire d’avoir à récurer le café en un temps record. On vend tout de suite et on passe les fêtes ici.

Je me tourne vers mon frère, plus facile à convaincre. J’ai prévu de le rallier à ma cause le premier.

— Qu’est-ce que t’en penses ? Toi, tu t’y connais au niveau du chauffage. Tu pourrais déjà assurer cette partie-là.

Il hausse les épaules. Il nous regarde successivement, ma sœur et moi, l’air de ne plus savoir quoi penser. L’attitude négative d’Élisa et celle de mon frère, aussi instable qu’une girouette, me mettent en colère.

— Ce n’est pas un caprice, Élisa. Je crois que ça ferait plaisir à Madie de passer Noël dans un endroit qu’elle aime. Et je tiens à rappeler qu’on était tous d’accord pour n’envisager la revente que dans le cas où...

Ma voix se meurt, je suis incapable d’aller plus loin. Un silence épais envahit le salon.

Ma sœur me toise un long moment, avant de se dérober.

— Bien sûr, dit-elle d’une voix bien trop calme. Et, si je refuse de suivre ton plan, c’est moi qui passe pour la méchante.

Elle s'interrompt et ferme les yeux une demi-seconde. Elle semble si profondément peinée que je me demande si je suis vraiment à l'origine de son mal-être.

— Éliisa... , dit ma mère avec douceur.

— Non, maman, laisse-moi finir. OK, Lili refuse d'entendre parler de la revente. Elle voudrait qu'on fasse les travaux nécessaires. Sauf que tout le monde ici sait comment ça va finir. Quand on vit à deux heures de route, on ne se lance pas dans ce genre de projets. Lili est incapable de s'occuper de remettre ce café en état toute seule, et c'est nous qui allons récupérer le bébé. Moi, je préfère décliner tout de suite. J'ai d'autres problèmes à gérer.

D'autres problèmes dont j'ignore tout. Elle regarde sa fille, sans rien dire de plus. Aujourd'hui, Éliisa se montre négative et méchante. C'est nouveau et ça fait mal. Très mal.

— Je n'ai pas l'intention de me défiler.

— Vraiment, Lili ?

Je cherche les regards. Ma mère a l'air terriblement déçue de voir qu'une fois encore le rassemblement ne tient pas ses promesses. Mon frère observe ses chaussures avec une concentration grotesque.

Ne reste que mon père.

— Dis quelque chose, murmuré-je.

Je sais qu'il souffre. Malgré ce qu'il fait croire ici. Malgré son attitude rationnelle et pragmatique de chef d'entreprise. Je l'ai vu à l'Ehpad ce matin. Et je sais.

— Je ne sais pas quoi dire, lâche-t-il.

Il refuse de trancher. Bien. Je réévalue la situation. Après tout, ce n'est pas comme si j'étais tenue de me présenter au bureau demain à la première heure. Je peux travailler d'ici, le temps de planifier les tâches, étudier les comptes, chercher de la trésorerie. Bref, je peux repousser mon retour à Lyon et avancer seule.

À cette perspective, mes mains deviennent moites. Je ne suis pas sûre de ce que je fais. Mais je me raccroche à ce visage doux et strié de rides qui patiente dans cette chambre minuscule. Je pense à l'album photo trouvé par l'infirmière et je visualise le prochain cliché que Madie pourrait ajouter à sa collection.

Et surtout je pense à ma promesse de ne pas vendre ses biens de son vivant.

Madie ne m'a jamais laissée tomber. Aujourd'hui, c'est à moi d'assurer et de lui renvoyer l'ascenseur.

— Je viens de revoir mon plan. Je peux faire sans vous.

Je prends une longue inspiration et j'ajoute :

— Tout ce que je vous demande, c'est de m'accorder un peu de temps. Un mois, pour être précise.

Tout le monde m'observe soudain avec attention.

— Laissez-moi jusqu'à Noël pour remettre le café en état et permettre à Madie de passer la journée là-bas. En prime, je chercherai quelqu'un pour prendre la gérance. Si j'échoue, vous ferez comme vous voudrez. Vous pourrez revendre, je ne m'y opposerai pas.

Les regards vont et viennent.

— D'accord, dit mon père le premier. Tu as un mois. On reparle de tout ça à Noël.

Ma mère lâche un hoquet d'indignation à l'idée de voir ce sujet de conversation à nouveau sur la table le soir du réveillon, et mon père se reprend.

— On en parle juste après le 25 décembre.

Personne ne s'oppose à lui.

J'ai un mois pour redonner au café son aspect d'origine et permettre à Madie d'y passer ce qui pourrait être son dernier Noël.

6. Quand l'expression « ça ne va pas être de la tarte » prend tout son sens

Le lendemain

À 8 heures précises, je m'installe dans un fauteuil à l'accueil de l'agence de location. En attendant qu'on me conduise à mon véhicule, je croise et décroise les jambes. Je suis préoccupée.

Cette nuit, le doute s'est immiscé dans mon esprit et les certitudes d'hier se sont volatilisées. Les paroles de ma sœur tournent en boucle dans ma tête. Élisabeth n'a pas tort, je me suis souvent défilée par le passé. Je ne compte plus les projets que je n'ai pas su mener à terme : prendre mon propre appartement, chercher un travail plus rémunérateur, ou exiger un entretien avec ma responsable pour obtenir la promotion que j'attends depuis des années. Pourquoi cette fois-ci serait-elle différente ?

Hier soir, j'ai cherché du soutien auprès d'Amélia. Je voulais son avis sur la mission suicide dans laquelle je me suis lancée. Elle n'a pas répondu à mes appels mais j'ai imaginé sa réaction : elle m'aurait trouvée bizarre. Deux jours plus tôt, je lui ai juré préférer me jeter dans le Rhône, les mains ligotées à un boulet en fonte, plutôt que de rendre visite à mes parents. Et maintenant j'envisage de rester plusieurs semaines ici !

— Mademoiselle Rivolier ?

Un jeune homme, le gilet de l'agence de location sur le dos, me fait signe d'approcher. Après m'avoir fait remplir un contrat d'une durée d'une semaine, il me conduit à mon véhicule. Une camionnette qui semble tout droit sortie du siècle dernier. Disons que ce n'est pas tout à fait le genre d'engins que je conduis au quotidien.

Sans doute habitué à ce que des clients novices se présentent pour louer un véhicule de gros gabarit, Fabio – si je me fie au badge épinglé sur son torse – me fait un exposé de l'intégralité des possibilités offertes par mon nouveau carrosse. Il insiste sur le kit de premiers secours et le jeu de chaînes laissé dans le coffre. Puis il m'indique les numéros d'urgence utiles en cas de panne, d'incendie du moteur ou d'éclatement inopiné des pneus arrière, qui ne sont pas de première jeunesse. J'essaie de ne lire aucun signe de mauvais augure dans ses explications et me contente de regarder le tarif défiant toute concurrence qu'il me propose.

Fabio termine sur l'option rachat du véhicule dans le cas où je me rendrais compte qu'il m'est devenu indispensable. Je me demande encore pourquoi j'hésite !

Au moment de partir, je le remercie pour toutes ces précisions et m'installe au volant de ma camionnette. Le moteur toussote dès le démarrage et le tableau de bord tremble de toute part. J'ai la sensation de m'embarquer dans une aventure surréaliste, peut-être un chouïa trop ambitieuse pour moi, qui suis surtout du genre à entreprendre des choses derrière un ordinateur, avec un mug de café chaud.

Il me faut presque une heure et quart pour rejoindre Saint-Martin et me garer près du café. Cette fois, j'ai toutes les clés. Mon père a jugé préférable que je les garde, étant donné que j'allais passer pas mal de temps dans le coin. J'ai hérité du trousseau de Madie, celui avec le porte-clés en bois sur lequel on peut lire un « *home sweet home* » un peu effacé par le temps. Je ne fais aucun commentaire, mais cela ne me laisse pas indifférente...

En entrant dans la grande salle, gonflée à bloc ou presque, je me mets immédiatement au travail. Je sors le nécessaire de ménage que j'ai emprunté à mes parents et je commence par le rez-de-chaussée. Malgré le froid, toujours aussi mordant – on ne change pas une équipe qui gagne –, j'ouvre les fenêtres et la porte. J'espère me débarrasser au plus vite de l'odeur de moisi résiduelle.

Au bout de quatre heures, j'ai traqué la poussière, rassemblé la vaisselle dans la cuisine, trié les verres bons à garder et ceux ébréchés dont il faut se débarrasser, empilé des caisses de détritrus, hurlé quatre fois à la mort devant une armée d'araignées prêtes à défendre leur territoire et rassemblé les chaises pour mieux circuler. Le résultat n'est pas génial, mais au moins l'odeur de rance semble s'être atténuée.

Aux alentours de 14 heures, je m'oblige à faire une pause. J'installe mon ordinateur portable sur le comptoir reluisant et commence à lire mes derniers mails. J'aurais aimé accompagner ma lecture d'une boisson chaude, mais un regard à l'antique machine à café, sur laquelle a coulé une sorte de fluide jaunâtre, m'a dissuadée de la remettre en marche. Au moins, cela me rappelle que je dois aussi consulter les comptes pour trouver un peu de trésorerie. Quelques euros à partager entre les travaux et l'achat d'électroménager me seront nécessaires, si je veux donner une chance à ce café de rouvrir un jour.

Emmitouflée dans mon manteau, je consulte mes mails. Agathe, ma responsable, s'inquiète du non-rendu de mes deux dernières mises à jour.

Mince !

Trop absorbée par mes tâches ménagères, j'ai oublié de les envoyer ce matin à la première heure, en la mettant en copie. Je répare mon erreur sur-le-champ tout en me confondant en excuses. Ensuite, je mets à jour la comptabilité de l'entreprise Thévenot, pour laquelle je travaille depuis deux ans, avec les différents reçus joints au dossier. Je précise pour la centième

fois à mon client : « Non, je ne peux pas intégrer les notes de salon de coiffure de votre femme, car ce n'est pas une dépense conforme à votre entreprise de plomberie. » Puis je passe aux comptes de Madie, grâce aux codes d'accès que mon père a pris soin de me transmettre.

Si ma grand-mère tenait ses comptes à jour jusqu'à quelques mois avant son entrée à l'Ehpad, les deux derniers semestres sont désastreux. Entre les virements non identifiés, les retards de paiement de la TVA, les intérêts débiteurs astronomiques, il me faut près de trois heures pour me faire une idée claire de l'état financier du café. Et pour conclure qu'une fois la situation remise sur pied il ne restera qu'une petite enveloppe que je pourrai utiliser pour les travaux, que de toute évidence je ne peux pas mener à bien moi-même.

Une petite enveloppe, c'est mieux que rien. Je souris devant l'écran. Mon enthousiasme remonte en flèche. Ça va marcher !

En fin d'après-midi, quand la luminosité décline et que la batterie de mon ordinateur est vide, je fais le bilan. J'ai nettoyé le café, réalisé un premier tri de la vaisselle, épluché les comptes et même créé une fiche de poste pour la gérance du café que j'ai envoyée à différentes plates-formes.

Avant de clore cette première journée de dur labeur, je décide tout de même de charger la camionnette pour un passage express à la déchetterie d'Albertville. Et je décide même de m'accorder le plaisir d'une pause boisson chaude que j'espère revigorante. Pour cela, je sais exactement où aller : au pub du village.

Une chaleur douillette m'enveloppe quand j'en franchis le seuil. Après une journée passée au milieu d'un chantier, c'est un délice de pénétrer dans ce genre d'endroits à la décoration moderne. Un sourire béat aux lèvres, sans un coup d'œil pour la salle à moitié remplie de clients, je m'approche de l'authentique bar en bois pour commander un thé, si possible brûlant.

Celui que je devine être le gérant, occupé à essuyer des verres derrière le comptoir, s'approche de moi. La quarantaine passée, brun, la peau mate, sans doute d'origine italienne, il me gratifie d'un sourire accueillant.

— La journée a été rouge ?

Un charmant accent, que j'associe à un coucher de soleil en Toscane, rythme son élocution. Son regard passe de ma veste que je découvre recouverte de poussière à mon visage qui ne doit pas dénoter. Je ressemble probablement à une rescapée du *Titanic*, parmi celles qui n'ont pas eu la chance de croiser Jack sur le bateau.

— Plutôt, oui. Je voudrais un thé et l'un de ces gâteaux, s'il vous plaît, dis-je en désignant le brownie au chocolat sous une cloche en verre.

— Va pour oun formoule de la marmotte !

Je m'amuse de son tempérament joyeux et ne relève pas le nom absurde qu'il donne à sa formule. Bien que, dans sa bouche, absurde soit très proche d'adorable.

Quand il dépose le gâteau devant moi, mon ventre émet un grincement sinistre, me rappelant à quel point je suis affamée. Mon estomac semble me supplier d'enfourner la part au plus vite, sans me soucier d'aucune forme de politesse qui impliquerait d'utiliser une cuillère, et de mastiquer lentement, la bouche fermée.

Mon thé arrive dans la foulée, et c'est dignement – du moins, je l'espère – que je commence ma dégustation. Le brownie est divin. Il fond sur ma langue, provoquant une explosion de saveurs sucrées, me forçant à lâcher un ou deux gémissements, tout droit issus d'un film interdit aux moins de seize ans.

— Oun dirait que ça vous plaît !

Le barman s'arrête devant moi, un sourire amusé aux lèvres.

— Ce gâteau est vraiment extra, c'est vous qui les faites ?

— Non, j'ai oun fournisseur. Oun génie des fourneaux qui avait à cœur de faire perdourer la tradition de la formoule de la marmotte.

Ce nom que je trouvais grotesque il y a quelques minutes ne me semble plus niais du tout, maintenant que je l'associe à un orgasme culinaire.

— Vous pourrez lui dire que c'est le meilleur gâteau que j'aie mangé ces derniers mois.

Le barman s'attarde un peu.

— Moa, c'est Sandro, vous êtes de passage ici ?

J'acquiesce, la bouche pleine.

— Je vais passer quelques jours dans le coin. Je voudrais faire quelques travaux dans le café de ma grand-mère.

Je juge inutile de mentionner que c'est celui qui se trouve de l'autre côté de la place, puisque hier c'est lui qui a remis un trousseau de clés à mon père. Je m'apprête à lui parler de la mission impossible que je me suis attribuée alors que même Tom Cruise aurait refusé, mais son visage se ferme.

— Je voa, dit-il froidement.

Le coucher de soleil vient de céder sa place à la nuit polaire. Sandro n'ajoute rien. Il se contente de me tourner le dos comme si un client venait de l'appeler et s'en va.

Durant quelques secondes, je reste immobile, ma tasse de thé à mi-chemin de ma bouche, me demandant si je ne rêve pas. Quand je comprends que Sandro a l'intention de fuir la partie du comptoir où je suis installée comme la peste, je me repasse notre conversation à la recherche d'une parole désobligeante que j'aurais prononcée par mégarde.

J'ai simplement dit que je comptais faire des travaux dans le café de ma grand-mère...

Ne voyant rien d'anormal, je marmonne quelques propos pour moi-même, attestant que les hommes sont beaucoup plus lunatiques qu'on le prétend et que, non, les sautes d'humeur ne sont pas l'apanage des femmes. Théorie que je m'apprête à défendre auprès de ce barman capricieux dès qu'il repassera devant moi, avant de réaliser qu'un esclandre me privera de

toute chance de déguster une deuxième part de gâteau avant de rentrer. Peut-être que sur mon épitaphe il faudra remplacer « femme de conviction » par « bien trop gourmande ».

Du regard, je lorgne les parts restantes pour en commander une autre – si Sandro daigne regarder de mon côté –, avant de me rendre compte qu’un peu plus loin, assis à une table près de la fenêtre, se trouve le policier un peu trop zélé de ce village. Thomas Rotagnon, en tenue de ville et accompagné.

De peur qu’il m’ait aperçue depuis l’autre côté de la salle, je détourne le regard et enfourne mon dernier morceau de gâteau. Quand j’ai fini, je reviens à lui, la curiosité aiguisée. En jean et pull polaire noir, il paraît moins sérieux que vêtu de son uniforme strict. Assise en face de lui, une jeune femme brune, coupe au carré, entretient une conversation animée. Elle fait de grands gestes avec les mains et rit toutes les trois secondes, probablement de ses propres plaisanteries, étant donné que Tom ne prend pas la parole durant le laps de temps où je les observe.

Intriguée – c’est la première fois que je vois l’ex-tortionnaire de mes jeunes années en bonne compagnie –, je cherche des signes pour définir le lien qui les unit.

Sa petite amie ? Pourtant, il ne semble pas transi d’amour. Sa cousine de passage dans le coin ? Peu probable, vu sa manière de dévorer Tom des yeux.

Tom finit par tourner le regard dans ma direction. Prise en flagrant délit d’espionnage, je me détourne précipitamment et renverse mon thé.

— Mince !

L’eau se répand sur le comptoir en bois, ce qui oblige Sandro à venir à ma rescousse.

— Désolée, dis-je tandis qu’il passe le chiffon devant moi non sans m’adresser un regard noir.

Pour son pourboire, il repassera, pensé-je, maintenant vexée qu'il s'entête à me considérer comme une pestiférée.

Je soupire, décidée à rentrer chez mes parents pour mettre un terme à cette dure journée, quand Tom se matérialise devant moi.

— Lili ! Déjà de retour dans le coin ?

Tom sourit, et cela me rassure : tous les hommes du secteur n'ont donc pas développé une allergie subite à mon contact.

Je le salue à mon tour et j'explique :

— Finalement, j'ai décidé de passer quelques jours chez mes parents. Je voudrais rafraîchir le café de Madie.

Le regard de Tom glisse sur mon pull crasseux, mon manteau abandonné sur la chaise, et remonte jusqu'à mes cheveux, ce qui me rappelle que j'ai l'air d'avoir mis les doigts dans une prise, voire dans un disjoncteur tout entier. Mon ego s'égratigne à l'idée que je ne suis pas à mon avantage alors que lui est au meilleur de sa forme.

— J'ai commencé le nettoyage aujourd'hui et il y avait pas mal de poussière, dis-je pour me justifier. Je suis passée directement ici sans me changer.

Tom hoche la tête et je perçois une étincelle d'amusement dans ses yeux. Je jurerais qu'il se moque de moi, discipline dans laquelle il a toujours excellé.

— Tu fais ça toute seule ?

— Ce n'est pas si compliqué.

Je m'exprime sur un ton détaché qui signifie : « J'ai déjà géré ce genre de situations des dizaines de fois », alors que bien sûr il n'en est rien. J'ajoute, pour enfoncer le clou :

— Il suffit de mettre la main à la pâte. J'ai fait une estimation de ce qu'il reste à faire, et dans quelques jours le café reprend du service !

Ce genre de bluff aurait pu marcher avec n'importe qui. Du moins, avec une personne qui ne m'a jamais vue tenir une pelle, que ce soit pour jouer

dans un bac à sable ou pour creuser un trou – le genre de trou dont j’aurais bien besoin, là, tout de suite, pour enterrer mon orgueil démesuré. Mais Tom *sait* que je ne suis ni manuelle ni entreprenante.

Il hoche la tête comme s’il mesurait les changements entre la petite fille trouillarde et réservée que j’étais, celle qui fuyait à la moindre difficulté, et la femme capable de remonter un café en moins d’une semaine que je prétends être.

Un sourire s’épanouit sur ses lèvres et il émet un sifflement admiratif.

— C’est drôle, je t’imaginais moins... aventureuse.

Le sarcasme n’est même pas dissimulé. Il ajoute, les yeux plantés dans les miens :

— Tu es sûre que c’est une bonne idée de te lancer là-dedans toute seule ?

Il insiste tellement sur les deux derniers mots que c’en est ridicule.

— Je dois vraiment répondre à cette question ?

— Je me préoccupe juste de ce qui se passe ici, à Saint-Martin. C’est mon secteur. C’est mon travail.

Il continue de se moquer de moi. Quel culot !

— Ton travail ? répété-je. Pourtant, tu ne portes pas ton costume de policier intrépide en quête d’une promotion. Je suppose donc qu’aujourd’hui tu n’es pas habilité à mener des interrogatoires pour te faire bien voir de ta hiérarchie, si ?

Les yeux de Tom s’étrécissent légèrement. Je ne suis pas peu fière d’avoir pu caser le mot « costume » dans ma phrase, pour lui signifier que je ne suis plus la petite fille timide et impressionnable d’autrefois. Et que, s’il veut se lancer dans une joute verbale, il faudra qu’il accepte de perdre.

— Ce n’est pas un costume, c’est...

— Un déguisement ? le coupé-je en prenant soin d’arborer un air naïf.

— Un uniforme. On appelle ça un uniforme.

— Ah oui, bien sûr, concédé-je.

Tom secoue la tête, un peu vexé que je ridiculise sa tenue professionnelle.

1 partout, balle au centre.

— Alors tu comptes remettre le café en état ? me demande-t-il, plus enclin à la conversation.

Le barman s'approche, l'air intéressé lui aussi par ce que j'ai à dire. J'en déduis que sa phase « épidermique » est terminée et qu'il est à nouveau prompt aux relations sociales avec ses clientes.

— C'est le but, dis-je, un peu moins sur la défensive. En fait, je voudrais...

La jeune femme qui était assise à la table de Tom apparaît à côté de nous et me coupe dans mon élan. Elle pose la main sur l'avant-bras de Tom, en un geste possessif, et lui demande de revenir à la table. Tout de suite.

— Tu sais, ajoute-t-elle sur un ton mielleux destiné à adoucir son injonction, on n'a pas beaucoup de temps puisque tu dois partir dans un petit quart d'heure.

Tom se décompose. Mais je n'arrive pas à savoir si c'est parce qu'il aurait voulu passer plus de temps avec elle ou si c'est l'inverse.

Il se tourne de mon côté et m'adresse ce regard qu'il avait quand il se rendait compte qu'il n'aurait jamais assez d'insectes pour les jeter sur les touristes fraîchement débarqués. En clair, il est au bout du rouleau.

— Justement, on avait terminé, dis-je pour rassurer sa petite amie potentielle.

Je joue la carte de la solidarité féminine. En réponse, elle m'offre un sourire radieux et arrache la main de Tom, qui s'est inconsciemment agrippé au comptoir. Elle le ramène d'autorité à leur table et, du coin de l'œil, je la vois reprendre son monologue animé.

Je me mords la lèvre pour ne pas rire. On dirait que l'agent Tom est en difficulté face à une jeune damoiselle entreprenante. J'aurais pu l'aider, mais ça n'aurait pas été aussi drôle.

Quand j'ai fini mon thé, je demande l'addition. Sandro procède à l'encaissement, usant à nouveau de ce regard désapprobateur, celui qu'il m'a adressé quand j'ai parlé du café de Madie. Je décide de laisser un pourboire, me promettant de découvrir ce que cache son attitude intrigante, et je reprends la route pour Albertville. Finalement, ce village m'a manqué.

OceanofPDF.com

7. Quand je rencontre Charlie et ses drôles de manières

Mardi 1^{er} décembre

7 h 30. Le réveil est difficile.

Quand ma mère m'a proposé un café, dans une jolie tasse en porcelaine, j'ai eu un moment d'hésitation. J'ai songé à boire directement à la cafetière – technique destinée à maintenir mes paupières ouvertes durant plus de trois secondes consécutives, et qui a déjà fait ses preuves par le passé.

Un bol de trois litres, en lieu et place de la minuscule tasse posée devant moi, aurait été plus adapté à mon évident penchant narcoleptique de ce matin. J'ai cependant renoncé à en faire la demande en voyant le sourire de ma mère, trop heureuse d'avoir pu sortir la vaisselle des grands jours.

Plus tard, au volant de ma camionnette, empruntant la route sinueuse menant à Saint-Martin, je réalise que j'aurais au moins dû accepter sa proposition de me préparer une thermos. Renoncer à mes grasses matinées plus de deux jours d'affilée est une tâche complexe. Sans compter les courbatures, dues à ma séance de ménage d'hier, qui rendent le moindre mouvement douloureux.

À mi-chemin, mon téléphone sonne. C'est Matthieu. Grisée par son appel, je me gare sur le bas-côté et décroche juste avant qu'il ne bascule sur la messagerie.

— Bonjour, Lili, j’ai vu que tu m’avais appelé.

Quatre fois depuis la semaine dernière. Mais, toute à ma joie, je renonce à le lui faire remarquer.

— Tu ne devineras jamais... , dis-je.

— Lili... Il n’est même pas 8 heures.

Matthieu soupire et râle, manifestement peu enclin à jouer aux devinettes.

— Je suis au volant d’une camionnette, dis-je, une pointe de fierté dans la voix.

Comme il ne répond pas, sans doute bouche bée d’apprendre que je sais conduire autre chose que l’authentique Mini Cooper des années 1990 qu’Amélia me prête régulièrement, je me lance dans un long monologue.

Durant deux bonnes minutes, je lui parle du café de Madie, et de mon grand projet.

— Comment tu fais pour ta compta ? demande-t-il quand j’ai terminé.

— Je travaille depuis le café. Tu sais, ce n’est pas si compliqué, dis-je en passant sous silence le mail catastrophé d’Agathe et mon petit oubli d’hier. Et toi ? Tu t’en sors, sans moi ? minaudé-je en quête de quelques mots doux.

Un silence s’empare de la ligne. J’en suis même à me demander si Matthieu n’a pas raccroché quand il reprend la parole.

— Lili... Arrête avec ça.

Je ferme les yeux un instant pour encaisser. Nous sommes séparés, c’est vrai. Mais il arrive qu’il m’appelle après une soirée trop arrosée. Il arrive aussi que je le laisse occuper mon lit, dans l’espoir que ça le fasse changer d’avis. Et qu’enfin il accepte de nous donner une deuxième chance.

— Je sais...

Je me laisse aller contre le siège et passe une main sur mon visage.

— Je suis désolée.

Un autre silence. Puis Matthieu reprend la parole.

— Je suis sorti avec une fille, dit-il, gêné. C'était le week-end dernier. On est allés boire un verre.

Mon cœur manque un battement.

— Je la connais ?

— Non, c'est une stagiaire. On a fait connaissance au travail.

Mes yeux me brûlent. Mais je décide de ne rien laisser paraître. Après tout, ce n'est pas la première fois que Matthieu me parle d'une fille fraîchement rencontrée.

— C'est bien, de nouer des liens « amicaux » avec les collègues, dis-je comme si je n'avais pas compris ce qu'il voulait dire.

— Oui, enfin... Bon, je dois y aller. Je suis devant la bouche de métro. À moins que tu n'aies autre chose à me dire ?

Oui. J'ai autre chose à dire. Je voudrais lui suggérer de prendre le métro suivant pour passer un peu plus de temps avec moi au téléphone. Je voudrais lui dire que je ne suis plus la jeune femme qu'il a jugée insuffisamment indépendante. Insuffisamment mature. Et insuffisamment impliquée.

Mais je renonce. Amélia a raison, je me fais du mal, à m'entêter à croire en une histoire déjà terminée.

— Je crois que je t'ai tout dit ! dis-je en ravalant ma peine.

— OK. On se parle bientôt.

— C'est ça... Bientôt.

Matthieu raccroche, me laissant seule à me débattre avec ma fatigue et les remous occasionnés par notre conversation.

En arrivant au café, et pour évacuer toute pensée négative, je me mets directement au travail. Après le tri et le rangement d'hier, je décide de m'atteler au nettoyage de la cuisine.

Une éponge imbibée de produit à récurer industriel à la main, je frotte avec énergie le plan de travail, l'évier, l'intérieur des placards et tout ce qui

se trouve à portée de main. Frotter me permet d'évacuer les idées négatives et de faire taire les envies de meurtre sur la personne de Matthieu que je fomente depuis ce matin. Une stagiaire... , me répété-je en boucle, il est sorti avec une stagiaire.

Quand j'ai terminé, je contemple le résultat. La cuisine a repris de l'allure. Bien entendu, on est loin du compte. Il faudrait changer le frigo et revoir l'électricité. Repeindre et faire le point sur le mobilier. L'ampleur de la tâche devrait me décourager, pourtant, l'énergie que j'ai déployée à tout nettoyer et l'odeur de propre m'assurent que je suis sur la bonne voie.

Vers 10 h 30, je m'installe derrière mon ordinateur et contacte plusieurs entreprises pour les travaux. Par téléphone, un électricien m'indique qu'il est dans le coin et qu'il peut passer dans une heure.

C'est parfait !

Enfin, le vent semble tourner en ma faveur. En consultant ma boîte mail, j'ai même la bonne surprise de découvrir qu'une personne a répondu à l'annonce que j'ai publiée hier.

Suis intéressé, me contacter pour entretien SVP.
Sébastien Chaumin

Dans son descriptif, j'ai les informations suivantes : homme, trente-cinq ans, expérience en restauration, permis B. Sa réponse n'est pas soignée ni engageante, mais je crains de ne pas pouvoir faire la difficile. Mes délais sont très serrés. J'ai annoncé que le café serait en état avant Noël et, si je veux éviter la revente, je dois trouver quelqu'un pour le gérer au quotidien. Si je réussis, aucun membre de ma famille ne pourra s'opposer à ce que nous gardions le café.

Bonjour Sébastien,
Je suis partante pour un entretien. Vous pouvez passer aujourd'hui au café,
« Chez Madie », près de la place à Saint-Martin. J'y serai toute la journée.
Cordialement,
Aurélie Rivolier

J'envoie ma réponse, et je passe l'heure suivante à comparer les machines à café vendues sur Internet, dans l'espoir un peu fou de trouver la perle rare : une machine de qualité, livrable dans les jours à venir, à un prix défiant toute concurrence.

Une voix bourrue me tire de mes recherches.

— C'est vous qui m'avez appelé ?

Un homme petit et trapu, la cinquantaine, en tenue de chantier, se tient sur le seuil. Sans attendre ma réponse, il entre dans le café et jette un regard circulaire. Déjà, il s'approche des fils pendus aux murs et marmonne des propos inintelligibles. J'en déduis qu'il s'agit de l'électricien qui a répondu à ma demande et qu'il n'a pas l'intention de perdre du temps en politesses.

— C'est bien moi. L'installation électrique est sans doute à revoir complètement. Je voudrais que vous me fassiez un devis et surtout que vous me disiez quand vous pourrez commencer.

J'espère lui faire passer un message : c'est urgent.

Sans faire de commentaires, l'électricien fait le tour de la grande salle et entre dans la cuisine. Quand il a fini, il émet un sifflement alarmé.

— Il faut tout refaire ici.

Il semble mécontent.

— C'est pour ça que je vous ai fait venir et que je voudrais un devis au plus vite.

Il pose les yeux sur moi, pour la première fois depuis son arrivée.

— C'est pas un petit chantier, là ! L'installation est dans un sale état, c'est limite dangereux. À votre place, je n'utiliserais pas les prises, ou vous allez tout faire sauter.

Évidemment, il me fait le coup de l'exagération pour gonfler son devis. Un classique. Mais je ne vais pas me laisser piéger si facilement.

— Oui, enfin, c'est pas Tchernobyl non plus, dis-je en riant. Il y a deux pièces en bas, plus la réserve, trois en haut. Et surtout je suis pressée. Je ne peux pas rouvrir comme ça.

Il regarde à nouveau la pièce pour s'assurer d'avoir bien vu. Puis il revient à moi, en fronçant les sourcils.

— Je voudrais pas casser l'ambiance, mais l'électricité c'est pas le seul problème, si vous voulez ouvrir, hein ?

Merci, Einstein ! J'avais bien compris que j'avais du pain sur la planche.

— Il faut bien que je commence quelque part.

— Ouais, grommelle-t-il. Je vais faire quelques photos et je vous ferai un devis ce soir.

Je le suis tandis que, son téléphone à la main, il prend une dizaine de clichés, rouspétant sur l'absence totale de travaux de rénovation et le travail phénoménal qu'il lui faudra entreprendre pour rattraper ce laisser-aller flagrant, à la limite de l'inconscience.

Quand il a fini son numéro dramatique et que je suis à deux doigts de l'inscrire à la Comédie-Française, je demande :

— À vue de nez, ça va coûter combien ?

— Dix mille, lâche-t-il sans ciller.

Je manque de m'étouffer.

Dix mille.

— C'est une blague ?

— Y a du boulot et vous êtes pressée.

— C'est vrai. Mais je ne suis pas stupide !

Ce qu'il me demande, c'est l'intégralité de la somme dont je dispose pour l'ensemble des travaux, y compris l'achat du mobilier. Ce gars est une sangsue. S'il croit qu'il a flairé le bon filon, il se goure.

— Écoutez, dis-je, les joues rouges d'indignation, je crois qu'on ne va pas faire...

Mon téléphone sonne, me coupant dans mon élan.

— Attendez une seconde, dis-je avec humeur.

C'est Amélia. Elle m'a téléphoné hier, au moment où je déchargeais le contenu de la camionnette à la déchetterie, et je n'ai pas pris le temps de la recontacter. Ces derniers jours, nous n'arrivons pas à nous joindre.

— Salut, ma belle ! dis-je en décrochant. Je ne suis pas seule, est-ce que je peux te rappeler ?

— Dis-moi que tu es avec un bel étalon sauvage, que son prénom ne commence pas par un M, et je raccroche sur-le-champ !

Amélia et ma grand-mère ont décidé de monter un club dont l'unique objectif est de saper mes vellétés de renouer avec Matthieu.

Je me tourne vers l'électricien, ledit étalon sauvage. Il est à nouveau près du compteur et prend d'autres photos.

— Ce n'est pas du tout ce que tu crois.

Amélia tente de me soutirer des informations malgré tout. Elle s'inquiète de mon silence de ces derniers jours. Si bien qu'en quelques mots je tente de lui faire une synthèse des dernières discussions de famille.

— J'essaye de remettre sur pied le café de ma grand-mère pour empêcher la revente, dis-je pour conclure.

Amélia soupire. Nous avons déjà parlé du café à maintes reprises. Chaque fois, elle a tenté de m'expliquer que, si je m'accrochais aux biens de Madie, c'était parce que je ne parvenais pas à accepter l'évolution de sa maladie. Comme les autres, elle a raison. Mais comment leur expliquer que j'ai seulement besoin de plus de temps ? Je ne suis pas prête à accepter la disparition de tout ce que possédait ma grand-mère. C'est trop tôt. Trop tôt.

— Comment va-t-elle ? demande-t-elle.

Amélia prend toujours des nouvelles de Madie. Dès qu'elles se sont rencontrées, le courant est immédiatement passé entre elles.

— Pas trop mal. Enfin... je suppose que ça pourrait être pire. Passer ses journées aux Gentianes n'est pas ce qu'il y a de plus excitant. Je sais que son café lui manque.

Je m'éloigne de l'électricien, toujours occupé par le compteur, avant d'ajouter :

— Je voudrais lui permettre de passer Noël ici. Je voudrais faire ça pour elle.

Tout en lui parlant de l'état désastreux du local et des travaux à entreprendre, je tente de superposer à cet endroit abîmé une version neuve et rénovée avec goût. Une version que ma grand-mère trouvera à la hauteur du café qu'elle a connu.

— Bref, dis-je. Il y a du travail, sans compter que toute seule j'avance lentement.

À demi-mot, j'évoque les tensions familiales. Nos divergences de points de vue qui ont creusé un fossé entre les membres de ma famille et moi.

Amélia tente de me consoler.

— C'est temporaire. Vous avez toujours été une famille unie. Même si le plus raisonnable aurait été de vendre, ils acceptent de te laisser du temps. C'est une manière de faire un pas dans ta direction.

Elle a raison. Et je me dois de mettre ce temps à profit pour avancer le plus vite possible.

L'électricien s'approche et tape sur le cadran de sa montre pour me signifier de raccrocher. Visiblement, il en a terminé avec le compteur.

— Je dois te laisser, dis-je à mon amie. On s'appelle plus tard.

Je raccroche et me prépare à une séance de négociations ardues avec l'arnaqueur du siècle, qui s'avère être aussi le seul contact dont je dispose. Le laisser filer, c'est prendre le risque de ne trouver personne pour le chantier. Avec les fêtes qui se profilent, les artisans du coin seront sans doute peu disponibles.

— Je voudrais qu'on reparle du prix.

Il ne me regarde plus. Ses yeux se posent sur le seau, ma serpillère, mon ordinateur encore allumé sur le comptoir, et sur mon manteau qui a rendu

l'âme dans le courant de ma séance de nettoyage du matin après trois ans de bons et loyaux services.

— C'est vrai, cette histoire avec votre grand-mère ? lâche-t-il sur un ton méfiant.

Je lève les yeux au ciel.

— Non, pas du tout. J'ai mis au point cette technique pour amadouer les artisans sans scrupules.

Ceux qui, en échange de leur travail, pourraient vous obliger à vendre un poumon, un rein, et les deux yeux...

Comme il ne réagit pas, je précise :

— Tout est vrai !

— Je la connais, dit-il après une pause. C'est quelqu'un, votre grand-mère. Bon, je vais voir ce que je peux faire. En tirant vers le bas, je devrais faire baisser la note de moitié.

De moitié, quel truand ! pensé-je.

Il s'approche de moi et me tend la main.

— Moi, c'est Charlie.

J'ouvre la bouche, mais il me prend de court.

— Si vous dites : comme dans *Charlie et ses drôles de dames*, je retire mon offre.

Je lui serre la main et la joue profil bas. Sans parvenir à réprimer un léger sourire, je note mes coordonnées sur le carnet qu'il me tend et prends sa carte.

Charlie grommelle en regardant une dernière fois la grande salle et s'approche de la porte du café. J'en déduis que c'est sa manière de dire au revoir.

Cinq mille euros, me répété-je quand il a disparu dans la rue. Son tarif semble raisonnable pour reprendre tout le circuit électrique, mais il reste au-dessus des moyens du café. Désespérée, je m'installe derrière mon ordinateur pour recompter les maigres ressources disponibles. Tous mes

calculs me mènent à la même conclusion. La somme présente sur le compte du café est insuffisante. Je dois trouver une solution pour renflouer ce compte, sans quoi je ne pourrai pas remettre le café en état. L'idée de demander à mes parents d'investir me traverse l'esprit. Mais la perspective d'avoir cette conversation me décourage.

Reste Quentin, mais il est constamment fauché. Quant à ma sœur, dès qu'elle saura que j'ai besoin d'un soutien financier, elle va me tomber dessus, en s'écriant « Je savais qu'elle n'y arriverait pas toute seule, je vous l'avais bien dit », comme face à la réalisation d'une prophétie diabolique.

Non. Pour une fois, je dois me débrouiller sans aide.

En quelques clics, je vais consulter mon compte. Je lorgne mon livret, consciencieusement rempli avec les économies destinées au séjour aux Maldives dont Matthieu et moi n'avons eu de cesse de parler durant notre relation. Un séjour sur l'île paradisiaque que j'espérais bien voir se réaliser, pour sceller notre réconciliation, le jour où il accepterait de me donner cette autre chance que je quémande depuis un an.

Penchée sur l'écran, je fixe les chiffres. Je pourrais utiliser cette somme et renflouer mon livret d'ici quelques semaines. Ou quelques mois. Ou... quelques années.

Consciente d'avoir peu de chances de parvenir à remettre autant d'argent de côté de sitôt, je lâche un soupir. Mon salaire suffit à peine à couvrir mes dépenses mensuelles.

Le doigt au-dessus du clavier, j'hésite à faire le virement. Pour m'encourager, je quitte l'écran des yeux et balaye la grande salle. Les souvenirs affluent aussitôt. Madie agenouillée près de moi tandis que je décore l'immense sapin qu'elle dressait près des baies vitrées. Le brouhaha rassurant des habitués installés à leur table. L'odeur du pain d'épice, celui que mon frère goûtait avant même qu'il n'ait eu le temps de refroidir. Ces instants me reviennent avec une netteté désarmante.

Troublée, je reviens à mon ordinateur et, sans autre forme de procès, je fais un virement de six mille euros vers le compte du café. Soit les trois quarts de mes économies.

Un bip m'avertit quand la transaction est terminée. Maintenant, je suis officiellement sur la paille. Mais j'ai de quoi envisager la quasi-totalité des travaux nécessaires.

L'esprit plus tranquille, j'ouvre mes mails et commence à mettre à jour la comptabilité de mes clients. Vers 16 h 30, l'icône de ma batterie clignote. Pile au moment où je m'apprête à envoyer les mises à jour et le compte rendu de mes dernières activités demandés par Agathe.

Mince, mince, mince !

Vu l'incident d'hier – les dossiers que j'ai oublié d'envoyer à la première heure –, je ne peux pas me permettre de faire mon envoi après la fermeture de l'agence. Ce n'est pas le moment de prendre le risque de perdre mon emploi.

Du regard, j'avise une prise sous le comptoir. Sauvée ! Machinalement, je sors mon chargeur, ravie d'avoir su gérer mon travail tout en faisant avancer les travaux de rafraîchissement du café. Dès que j'enfonce la prise, un grésillement qui n'augure rien de bon se fait entendre. Une odeur de brûlé émane de mon ordinateur et la lumière s'éteint dans un claquement sonore.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? m'écrié-je comme si je m'adressais à quelqu'un.

Prise de panique, j'enfile mon manteau et me précipite dehors. Au milieu de la ruelle, je me rends compte que toute la rue est plongée dans l'obscurité. Et je me demande si, par le plus grand des hasards, je n'aurais pas quelque chose à voir là-dedans.

8. Où je manque de me faire arrêter par un certain policier zélé

Tout est noir dans la ruelle. Je ne perçois même plus les lumières des décorations de Noël en forme de lune suspendues aux lampadaires.

Ce n'est peut-être pas aussi grave que ça en a l'air...

Plantée au milieu de la rue, je regarde les maisons voisines et je prie pour qu'une lumière à l'intérieur de l'une d'entre elles s'allume.

Allez...

Rien. D'accord, c'est un désastre. Charlie n'était pas alarmiste. Il avait raison en me déconseillant d'utiliser les prises. J'ai probablement fait sauter les plombs des maisons situées aux alentours du café.

Pour me rassurer, je remonte le col de mon manteau et rejoins la place, dans l'espoir de voir briller une ampoule ou même un écran de télévision, je ne ferai pas la difficile.

Là-bas aussi, tout est plongé dans la pénombre d'une fin de journée hivernale. Les chances pour que l'absence de lumière soit une coïncidence sans lien avec le système électrique vétuste du café sont assez minces. D'autant que je n'ai jamais entendu parler d'une coutume locale qui impliquerait que les habitants de Saint-Martin éteignent toutes les lumières – lampadaires compris – le 1^{er} décembre à presque 17 heures. Moment où j'ai branché ce fichu chargeur.

Les feux d'une voiture me surprennent. Un véhicule s'approche et se gare sur la place. Un homme, la trentaine passée, emmitouflé dans une longue parka, ouvre sa portière et regarde un peu partout autour de lui, l'air surpris par l'obscurité qui a soudain enveloppé Saint-Martin.

Tu m'étonnes !

On dirait qu'un fléau vient de s'abattre sur le village.

Je le rejoins, pour le cas où, doté de super pouvoirs, il pourrait m'apporter son aide.

— Je crois qu'il y a un problème d'électricité, dis-je, une fois dans le halo de lumière émanant du plafonnier de sa voiture restée ouverte.

— Je vois ça, répond-il.

Il porte son attention sur l'une des maisons situées à l'angle de la place. Une fenêtre vient de s'ouvrir au premier étage et une voix tonne quelque chose à propos d'un « putain de réseau électrique ». Puis une femme apparaît à l'angle opposé et, même à presque cent mètres de distance, je devine son air furibond.

Un vent de panique me fait monter une bouffée de chaleur. Les joues brûlantes de honte à l'idée d'être à l'origine de ce remue-ménage, je reviens à l'homme qui est à côté de moi et décide qu'il sera mon allié.

— À tout hasard, est-ce que vous sauriez ce qu'on peut faire ?

Mon coéquipier malgré lui me fixe, surpris par le ton paniqué de ma question. Pour lui, c'est une simple coupure. Pour moi, c'est l'heure de mon exécution en place publique pour avoir grillé le système électrique du quartier. À moins d'un miracle – une illumination mystique ferait très bien l'affaire –, je doute d'échapper au sale quart d'heure qui va suivre.

— Je ne sais pas, dit-il tranquillement. Je dirais qu'il faut contacter la mairie.

Deux autres personnes déboulent sur la place, munies d'une lampe torche. L'une d'elles demande si quelqu'un sait ce qui se passe et qui est

responsable de ce merdier – pour reprendre ses mots. Quand je me rappelle avoir laissé mon téléphone sur le comptoir du café, je perds mon sang-froid.

— Appelez-les tout de suite ! Je crois que c'est grave.

Mon allié me regarde à nouveau, l'air de se demander s'il ne vient pas de rencontrer la folle du village, celle qui erre toute la journée dans les rues et annonce le chaos à qui veut bien l'écouter.

Néanmoins, sans faire de commentaires, il s'écarte et sort son téléphone. Après quelques secondes de conversation, il revient vers moi.

— C'est bon, ils envoient quelqu'un.

— Merci, dis-je, soulagée.

Maintenant que la situation semble sous contrôle, je décrète que c'est le moment idéal pour disparaître et ne pas reparaître de sitôt. Sans perdre de temps, je prends la direction du café et remarque que l'homme m'emboîte le pas.

Ce n'est que lorsque nous nous arrêtons tous les deux face à la devanture que je comprends qu'il est le candidat pour le poste de gérant, puisque nous avions convenu qu'il passe aujourd'hui même. C'est ça, ou bien j'ai un autre problème.

— Sébastien Chaumin ?

Il acquiesce. Son regard passe de l'enseigne « Chez Madie » à moi.

— C'est vous, Aurélie Rivolier ?

Son air surpris me confirme que ma crédibilité a rendu l'âme quelque part entre la place et la rue du café.

— Moi-même. Et voici le café, je vous fais visiter ?

Mon téléphone en mode lampe torche en main, je tente de lui faire faire le tour du propriétaire. Mais, dans le halo de lumière blanche, le café reprend ses airs de décor de film d'épouvante que deux jours de travail intensifs avaient fini par gommer.

Déçue, je n'ose pas le faire monter à l'étage.

— Le poste, demande-t-il, c'est pour quand ?

— Je pensais à la fin décembre ou quelque chose comme ça.

Dans une poignée de jours. Le dire tout haut me semble absurde. Si je n'étais pas épuisée, je pourrais rire de ma naïveté. Seule, je vais avancer trop lentement, et même un miracle ne pourrait pas me permettre de rouvrir dans un délai si court.

Mon candidat hoche la tête, tout en regardant la salle d'un œil inquiet. Prise de court par la tournure de l'entretien d'embauche, je tente de le rassurer.

— Un électricien va passer faire les réparations, et je vais commander le matériel dès ce soir. Ou demain, ajouté-je en pensant à l'odeur de brûlé qui émane de mon ordinateur. Ensuite, ça ira vite et j'aurai besoin de vous. Enfin... de quelqu'un comme vous.

L'unique candidat à avoir montré un intérêt pour l'annonce glisse ses mains dans ses poches et s'avance vers la porte. Le message est clair, je viens de lui faire perdre son temps.

— On n'a qu'à dire que vous me contactez quand ce sera prêt.

Il n'y a pas d'agacement dans sa voix. Juste une volonté de se montrer franc. Je n'insiste pas, afin de ne pas paraître ridicule.

— D'accord, déclaré-je à regret.

Il regarde l'escalier un long moment, avant de revenir à moi.

— Vous vous êtes installée ici ?

Sa question me surprend. En suivant son regard, je tombe sur le sac contenant un nécessaire de toilette et des vêtements de rechange que j'ai amenés.

— Non, pas du tout ! Pour l'instant, je me contente d'y passer mes journées. Mais peut-être que je devrais envisager de rester ici la nuit aussi, dis-je dans un rire gêné. Il y a tellement à faire.

Sébastien hoche la tête. J'ai du mal à savoir ce qu'il pense derrière son masque d'impassibilité. Est-il intéressé par la perspective de prendre la gérance, ou non ?

— Bon, alors je vous recontacte dès que les travaux sont finis, c'est bien ça ?

— D'accord, répond-il sur ce même ton neutre.

Il saisit la poignée de la porte et je décide de le raccompagner, pour le cas très peu probable où cela me permettrait de gagner des points. Après quelques pas, nous sommes à nouveau sur la place. Cette fois, elle grouille de monde. Des habitants mécontents tentent de trouver des explications. Ils font de grands gestes, en colère, rassemblés sous le chêne pour éviter d'être mouillés par les premiers flocons de neige. Parmi eux, je reconnais Tom en tenue de policier.

Mon cœur manque un battement. Je sens les ennuis se profiler.

— Quand vous avez dit « ils envoient quelqu'un », je demande à Sébastien d'une voix blanche, est-ce que vous vouliez parler d'un policier ?

— Non, répond-il, surpris. On m'a parlé d'un électricien.

Une fourgonnette arrive en trombe et freine juste devant la Clio de Sébastien pour prendre la place de stationnement disponible. Le conducteur manœuvre de manière approximative, et à plusieurs reprises il manque d'emboutir la voiture de mon futur gérant du café. Si avec tout ça il décide de revenir, je l'embauche sur-le-champ !

La chance n'est clairement pas de mon côté aujourd'hui. Quand le chauffard descend de son véhicule, je reconnais la silhouette trapue et cette manière de maugréer à voix haute. C'est Charlie, alias l'arnaqueur du siècle, mais aussi celui qui m'a recommandé de ne pas utiliser les prises situées près du comptoir.

Il passe devant nous et m'adresse un signe de tête pas tout à fait chaleureux avant de rejoindre Tom. Je crois qu'il me soupçonne d'avoir joué un rôle dans cette sombre histoire. Et, comme je n'ai pas l'intention d'assumer d'être en tête d'affiche de la tragédie qui va l'occuper une bonne partie de sa soirée, je décide qu'il est temps de m'éclipser.

Je salue Sébastien, resté en retrait près de sa voiture, lui promettant de le recontacter au plus vite, et je me dirige vers le café à grandes enjambées.

— Lili ?

Je reconnais la voix de Tom. Son timbre est plus grave que d'habitude, presque inquiétant. Si j'étais paranoïaque, je dirais qu'il va procéder à une arrestation. La mienne, par exemple.

— Lili !

Sous le choc, je m'immobilise. Deux options s'offrent à moi. Soit je décide de coopérer, attitude mature et réfléchie qui débouchera sur une conversation au poste de police. En qualité de policier pédagogue, Tom me passera un long savon pour mon manque de vigilance.

Soit... je me mets à courir pour éviter ce moment de honte et je deviens la fugitive la plus recherchée du village. Ma foulée s'allonge, comme si mes jambes avaient décidé de valider l'option B.

— Lili !

La voix de Tom est plus proche, il est déjà derrière moi. Je vais en prendre pour mon grade !

— Oh ! bonsoir, Tom ! dis-je en me tournant dans sa direction, comme si je n'avais pas du tout entendu ses sommations.

Du coin de l'œil, je note que Sébastien, une cigarette à la main, n'a pas perdu une miette du spectacle. Il finit par monter dans sa voiture et s'en va.

En plus d'être ridicule, je crains de n'avoir plus aucune chance de lui faire prendre la gérance du café à l'issue des travaux. Comment se fait-il que, chaque fois que je mets un orteil dans ce village, les choses ne tournent jamais à mon avantage ?

— Je viens d'avoir une conversation avec Charlie, dit Tom sur un ton suspicieux. L'électricien qui est passé te voir aujourd'hui.

— Je sais qui est Charlie.

Un arnaqueur de première catégorie.

— Il dit que le problème peut venir du café.

Le traître.

— Vraiment ?

Je résiste. Je connais mes droits – enfin, ceux des séries télé américaines. C’est sa parole contre la mienne.

Tom croise les bras sur son torse et m’adresse un regard sévère. Dans son uniforme, il semble plus grand et plus impressionnant que dans mes souvenirs.

— Tu es sûre que tu n’as rien à voir là-dedans ?

D’accord. Je me rends. J’opte pour la voie de la sagesse.

— Peut-être que la coupure s’est produite quand j’ai branché le chargeur de mon ordinateur. Et peut-être que l’installation électrique du café est vétuste.

Tom expire bruyamment. Il se tourne vers la place et adresse un signe à Charlie, le sommant de nous rejoindre.

— On va aller y jeter un œil ensemble, dit Tom sur un ton qui ne souffre aucune négociation.

Nous prenons la ruelle et entrons dans le café. Charlie fait des allers-retours de la cuisine à la grande salle tandis que Tom tient une lampe torche pour faciliter son travail.

Quand je propose mon aide, les deux hommes répondent à l’unanimité :

— Hors de question !

— Tu en as déjà assez fait, ajoute Tom d’une voix dure.

Ils ont raison. Et, pendant qu’ils s’échinent à réparer mes erreurs, je regarde ce lieu qu’aime tant Madie. Je fixe les ombres qui dansent sur les murs abîmés, tout en refermant ma veste pour lutter contre le froid. Assise sur une chaise bancale, je frissonne. L’adrénaline qui m’a portée durant deux jours retombe doucement.

Ce soir, après m’être attiré des ennuis, je me sens stupide d’avoir ignoré l’avis des autres membres de ma famille. Depuis toujours, Élisabeth me taxe de rêveuse. Elle me reproche de me laisser guider par ce que dicte mon cœur,

sans jamais me soucier des conséquences. Peut-être qu'elle a raison et que vouloir tenir la promesse qu'on a faite à une dame âgée est l'objectif d'idéalistes déconnectés de la réalité. Peut-être que je dois grandir et laisser partir le café, même si ma gorge se serre atrocement à cette idée.

Charlie me tire de mes songes quand il me passe devant pour quitter le café. Depuis la rue, il passe un coup de fil. Je devine qu'il appelle l'un de ses collègues. Quelques secondes après, un claquement retentit et la lumière revient.

Une ola enthousiaste nous parvient depuis la place du village. La coupure n'est plus qu'un mauvais souvenir. En temps normal, j'aurais souri devant cette manifestation de joie. Mais la fatigue et la présence électrique de Tom dans mon dos me ramènent à la réalité. Je vais devoir lui fournir quelques explications.

Je me tourne pour lui faire face et murmure un merci du bout des lèvres.

Tom ne me regarde pas. Il observe le café, maintenant éclairé par l'ampoule suspendue par son fil au milieu de la pièce. Il observe chaque détail, comme s'il découvrait la grande salle pour la première fois.

— Bon sang, qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Sa question me surprend. Je croyais être la dernière à découvrir l'état du café.

— C'est une longue histoire, me contenté-je de dire.

— OK. Je vais m'assurer que tout va bien sur la place et je reviens.

Tom s'en va. Durant les minutes qui suivent, je range tout ce qui me tombe sous la main. Je suis nerveuse à l'idée de le voir franchir à nouveau le seuil du café. À l'idée de me trouver seule avec lui, une fois de plus.

Dix minutes après, je me dis que, trop absorbé par l'attroupement sur la place, il a oublié de repasser par ici. Au bout d'une demi-heure, je souffle un bon coup. Il est probablement rentré chez lui. Alors que je tente d'évaluer les dégâts sur mon ordinateur ou ce qu'il en reste, la porte s'ouvre avec son tintement habituel.

Tom est là.

Il me fixe de ses grands yeux bruns. C'est la première fois que je le vois si... sérieux. Et je me demande si je ne préférerais pas le Tom intrépide et insupportable de mon enfance.

— Tout le monde est rentré, dit-il en guise d'introduction. Je n'ai pas jugé utile de mentionner ton rôle dans la coupure d'électricité.

— C'était un accident, dis-je, sur la défensive. Je n'ai pas pensé que ça pourrait générer un vent de panique.

Il se contente de hocher la tête.

— Il y a eu pas mal de problèmes d'électricité au village l'été dernier. Des coupures volontaires qui ont beaucoup inquiété la population. Ces derniers mois ont été plus calmes, jusqu'à ce soir.

— Des coupures volontaires ? répété-je.

— Une bande de voyous s'est amusée à saboter le système de certaines maisons. Ce qui, tu l'imagines, a causé beaucoup de tort par ici.

Je baisse les yeux, mal à l'aise. Évidemment, je ne pensais pas raviver autant de mauvais souvenirs en branchant le chargeur de mon ordinateur.

— L'installation du café est à revoir, dis-je. J'aurais dû me méfier avant d'utiliser les prises. Je te promets que ça ne se reproduira pas. D'ailleurs, ce matin, j'ai demandé à Charlie de me faire un devis, et j'espère qu'il pourra commencer le plus tôt possible.

Tom reste muet. Il observe le café comme s'il avait du mal à réaliser l'importance des travaux à mener pour lui rendre son aspect d'origine.

— Et donc qu'est-ce qui s'est passé ici ?

En guise de réponse, je lui répète ce que je sais.

— Le café est resté inoccupé quelques mois. Et je suppose que le gars que mon père avait embauché n'était pas très porté sur le rangement.

Tom semble inquiet. Comme s'il hésitait à s'exprimer. Puis il finit par le faire :

— La plupart des gens du village pensent que vous allez vendre. Enfin, c'est ce qui se dit au pub.

Au ton qu'il emploie, je comprends que cette option ne ravit pas les habitants, sans doute aussi attachés que moi à ce café. La contrariété du gérant du pub me revient en tête. S'est-il imaginé que je venais mettre de l'ordre avant de confier le bien à une agence immobilière ?

Je veux bien croire que vendre ne leur paraisse pas être une bonne idée. Pourtant, ce soir, après deux jours passés à tenter de remettre le café en état et une coupure de courant qui a failli me valoir un passage à tabac, je me demande si ce n'est pas ce qu'il faut faire.

— C'est vrai, dis-je, la gorge serrée. Ils ont raison. On pense à vendre. Mais, si je suis là, c'est pour permettre à Madie de passer un dernier Noël ici. Et peut-être pour trouver le moyen d'empêcher ça.

Conscient de mon malaise, Tom s'approche de moi. Il est suffisamment près pour que son parfum me chatouille les narines. Comme désarçonnée par sa soudaine proximité, j'ai le cœur qui accélère.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demande-t-il en me dévisageant.

— Les autres ont déjà pris leur décision, réponds-je en avalant ma salive. Si je ne réussis pas à remettre le café en état dans un délai d'un mois, et si je ne trouve pas quelqu'un pour y travailler, c'est exactement ce qui va se passer.

— Un mois, répète-t-il en regardant autour de lui. Ça représente beaucoup de travail.

— Je sais.

Ses yeux plongent dans les miens. J'ignore ce qu'il pense vraiment. Est-ce qu'il me trouve courageuse ou inconsciente ? Je finis par me dérober pour revenir à l'essentiel.

— Est-ce que je vais avoir des problèmes pour la coupure d'électricité ?

— Non, dit-il en secouant la tête. Tu l'as dit toi-même : c'était un accident.

Sa voix, plus douce, me pousse à lever les yeux pour trouver à nouveau son regard.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ? dis-je tout bas.

— Rien. Pour éviter que ça se reproduise, je vais m'assurer que Charlie travaille ici en priorité.

Surprise, je me contente de hocher la tête. Ce soir, après avoir causé tant de désagréments, je m'attendais à tout sauf à une intervention de sa part pour plaider ma cause.

Nous restons quelques secondes à nous sonder en silence. La dernière fois que Tom et moi avons passé du temps dans ce café remonte à il y a si longtemps. Jamais je n'aurais pensé le croiser à nouveau sur ma route. Et encore moins dans ce lieu où nous avons tant de souvenirs.

— Est-ce que tu as besoin de mon aide ? demande-t-il.

— Non, dis-je sans prendre le temps de la réflexion. Je devrais pouvoir me débrouiller toute seule.

C'est faux, bien sûr. Je donnerais cher pour avoir de l'aide. Mais je ne nous imagine pas passer ne serait-ce qu'une heure seuls tous les deux. Sa présence rend l'atmosphère bien trop électrique pour que ce soit supportable.

Il me fixe de ses grands yeux bruns sans plus faire aucun commentaire. Et, après un vague signe de tête, il finit par quitter le café.

À présent que je suis seule, je suis soulagée. Mais j'ignore si c'est parce que l'incident est clos ou parce que la compagnie de Tom m'a rendue beaucoup trop nerveuse.

9. Un petit coup de main n'est jamais de refus

Trois jours plus tard

Vendredi 4 décembre

Tom a tenu parole.

Charlie m'a contactée le lendemain matin pour commencer le chantier. Bien sûr, mon électricien officiellement attitré n'a pas manqué de me faire remarquer qu'on lui avait forcé la main pour entamer les travaux et que, si la sécurité des habitants n'avait pas été en jeu, il aurait refusé net. Ce qui, au passage, justifiait une majoration de son tarif de trente pour cent.

En réponse, je l'ai menacé de me servir des prises tous les soirs entre minuit et une heure du matin, ce qui l'obligerait à sortir de son lit pour procéder à la réparation, puisque j'ai découvert qu'en qualité d'unique électricien du secteur il était mandaté par la mairie pour les travaux d'urgence. Sans surprise, nous avons donc fini par nous mettre d'accord sur le prix.

Quand il entre dans le café, le matin de son troisième jour de travail, Charlie porte un bonnet sur ses cheveux clairsemés. Rouge et blanc, constellé de strass, dans un tissu matelassé, il ressemble à celui d'un Père Noël de supermarché tout droit sorti des années 1960. Il me faut toute ma

concentration et me pincer la cuisse derrière le comptoir pour ne pas éclater de rire. Les deux derniers jours passés aux côtés de mon électricien m'ont appris que ce dernier était travailleur, un brin perfectionniste, mais très susceptible. Il n'apprécierait pas que je me moque de son bonnet. Et, puisque c'est grâce à lui que je peux brancher ma cafetière et ingurgiter les deux litres de café chaud nécessaires pour me tenir éveillée – sans parler de réchauffer mes doigts engourdis par le froid sur le chauffage d'appoint –, je juge qu'il est préférable de ne pas le contrarier. Du moins, pas volontairement.

— C'est mon dernier jour de travail ici, dit-il en ouvrant le compteur flambant neuf qu'il a installé dans la cuisine.

— Est-ce de la joie que j'entends dans votre voix ?

Il marmonne quelque chose d'inintelligible dans sa barbe et revient à moi.

— Exactement. C'est pas le chantier le plus agréable que j'aie eu à gérer.

Je prends un air faussement vexé. Durant ces travaux, j'ai aussi découvert que mon électricien était un gros ours au cœur tendre. Et, même s'il n'a eu de cesse de dire que la mairie, sous couvert de l'agent Thomas Rotagnon, l'avait contraint de gérer mon chantier en priorité, le conduisant à rappeler tous ses clients pour décaler son intervention, je sais qu'au fond il a apprécié ces quelques jours passés ici.

— Je vous sers un café ? demandé-je dans l'espoir de lui arracher un sourire.

Il m'adresse un vague signe de la tête en guise de validation et je remplis sa tasse. Quand il s'approche pour prendre sa boisson chaude, mon regard se pose une fois de plus sur son bonnet. Je me retiens in extremis de lui demander pour quelle raison il s'est affublé de ce déguisement de Père Noël.

— Ne faites pas semblant de ne pas avoir remarqué le bonnet, dit-il de sa voix bourrue. C'est ma femme qui m'y oblige.

Je me mords la lèvre pour ne pas éclater de rire.

— Ici, précise-t-il, on prend les traditions de Noël très au sérieux. Bientôt, le village sera rempli de touristes. Ils apprécient que l'ambiance soit aux fêtes et que tout le monde joue le jeu.

Je saisis la perche qu'il me tend pour l'interroger et raviver les meilleurs moments de mon enfance. Ceux qui s'invitent par intermittence depuis que j'ai mis un pied au village.

— Il y a encore le marché de Noël ?

— Bien sûr. Sans parler de la veillée pour l'illumination du sapin et la dégustation de vin chaud.

Les souvenirs se bousculent. Lorsque j'étais petite fille, Madie me faisait participer à chacune de ces manifestations. J'ai arrêté de venir quand, à l'adolescence, mes parents ont fait l'erreur de me laisser décider de mon emploi du temps. Aujourd'hui, je le regrette, car ces moments sont sans doute les plus heureux de mes jeunes années.

— Je me rappelle, dis-je tout haut. Madie vendait des gâteaux et des boissons chaudes.

Charlie se met à rire, lui aussi embarqué par une vague nostalgique.

— Sa légendaire « formule de la marmotte » !

La formule de la marmotte. C'est ce que m'a proposé Sandro au pub, en début de semaine...

— C'est ma grand-mère qui a trouvé ce nom ?

— Exactement.

À regret, je prends conscience de ne m'être jamais intéressée à ce qu'elle proposait à la carte, ces dernières années. Je me suis contentée de lui rendre visite dans sa maison à la sortie du village, pour profiter de sa compagnie sans qu'aucun de ses clients ne nous dérange. Je n'appréciais

plus de venir au café et d'entendre le tintement de la porte nous interrompre systématiquement.

— Croyez-moi sur parole, ajoute-t-il, les touristes se bousculaient pour déguster ses gâteaux au chocolat après une journée sur les pistes.

Mon sourire s'efface. On dirait bien que quelqu'un d'autre a su reprendre le flambeau, et ce n'est pas un membre de ma famille. Tom a raison d'affirmer que les habitants n'approuvent pas la revente. Ce café a toujours fait partie de la vie de Saint-Martin, et le voir fermé ces derniers mois a certainement été une épreuve pour eux. Un commerce de plus qui s'éteint, ôtant un peu de vie au village. Jusqu'ici, je n'avais pas mesuré cet aspect du problème.

L'idée de passer voir Sandro au pub pour clarifier mes intentions me traverse l'esprit.

— Cette année, en tout cas, continue Charlie sans rien remarquer de mon air absent, les fêtes sont les bienvenues. On aura bien besoin de distractions.

Il finit son café et repose sa tasse, prêt à se mettre au travail. Intriguée par ce qu'il sous-entend, je le retiens.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Il hausse les épaules.

— Il y a eu plusieurs cambriolages cet été. L'agent Rotagnon et ses collègues ont enquêté, mais ils n'ont pas réussi à trouver les coupables. Savoir qu'une bande de malfrats traînait dans le coin a cassé l'ambiance.

— Des cambrioleurs ? répété-je, surprise.

D'aussi loin que je me souviens, Saint-Martin a toujours été un village calme. Le genre d'endroit où l'on peut laisser ses clés sur le contact de sa voiture sans s'inquiéter de la voir disparaître dans l'heure qui suit.

— Ils ont pillé une dizaine de maisons du centre et dans les lotissements, sans laisser de traces. Pour réussir leur coup, ils sabotaient le

système électrique. Comme ça, si quelqu'un les repérait, ils avaient le temps de se faire la malle avant qu'on leur tombe dessus.

C'est astucieux, pensé-je avant de me rappeler la panne de courant d'il y a quelques jours. La bande de voyous dont me parlait Tom, ce sont ces cambrioleurs.

— Est-ce qu'il y a eu des cambriolages dans la rue ?

— Plusieurs.

Devant mon air stupéfait, Charlie s'explique :

— Le compteur, à l'extérieur, a été bricolé. C'est pour ça que, lorsque les plombs ont sauté ici, toute la rue s'est retrouvée dans le noir.

Je déduis que c'est aussi pour cette raison qu'un attroupement s'est fait sur la place. La coupure a eu de quoi inquiéter les habitants. Savoir qu'une bande de voyous pourrait être à nouveau dans les parages m'arrache un frisson.

— Vous pensez qu'ils sont encore dans le coin ?

Charlie secoue la tête.

— Il n'y a pas eu un seul cambriolage depuis cet été. Je suppose qu'ils avaient trafiqué le compteur en prévision d'un larcin mais sont finalement passés à un autre village. Concernant l'incident de cette semaine, c'est parce que vous vous êtes servie des prises, malgré mon avertissement, que les plombs ont sauté ! Bon, je ferais mieux de me mettre au travail, si je ne veux pas jouer les prolongations.

Charlie rejoint le compteur tandis que je réfléchis. L'image des fils dépassant des prises me revient en tête. L'installation avait beau être vétuste, cela n'explique pas un tel état de dégradation... La coïncidence est étrange. Troublée, je termine mon café et j'allume mon nouvel ordinateur – livré en urgence après que le mien a rendu l'âme – pour traiter mes mails.

Vers 11 h 30, Charlie lâche un hurra enthousiaste.

— C'est terminé !

Il me fait faire le tour de l'installation et, pour me montrer que tout fonctionne, il enclenche chaque interrupteur de l'étage, visiblement fier d'avoir relevé le défi.

— Merci, dis-je quand nous rejoignons le rez-de-chaussée. Vous m'enverrez votre facture ?

— Dès ce soir. D'ailleurs, j'ai l'intention de l'augmenter de vingt pour cent pour avoir été obligé de supporter vos commérages et votre café infâme pendant trois jours.

Je souris, parce que, dans le langage de Charlie, c'est ce qui se rapproche le plus d'une marque d'affection.

— Vraiment ? Ça tombe mal, j'avais justement l'intention de vous payer vingt pour cent *de moins* puisque j'ai fourni le café et l'ambiance.

Cette fois, c'est lui qui sourit. Ça me fait drôle de le voir partir. Malgré son mauvais caractère, son manque de tact et son horrible bonnet – je garderai ces commentaires pour moi –, je me suis habituée à sa présence ici.

— Je passerai voir dans quelques jours, dit-il. Avec un peu de chance, vous aurez réussi à remettre cet endroit en état sans détruire le reste du village.

— Ou peut-être pas !

Il ouvre la porte et le courant d'air glacial me fait frissonner. Je n'ai pas encore touché aux radiateurs, car cela implique de rallumer la vieille chaudière de Madie. Étape que je me refuse à franchir avant qu'elle ait été vue par un professionnel.

— Charlie ? dis-je quand il est sur le seuil. J'espère qu'un jour vous aurez l'occasion de venir boire un café ici avec votre femme.

Lui et moi avons eu l'occasion de parler de mon projet à maintes reprises. Il enfonce son bonnet de Noël sur sa tête et m'adresse un vrai sourire.

— Moi aussi. Bonne chance, Aurélie.

Me voilà à nouveau seule. Avoir la compagnie d'un habitant du village m'a été précieuse. Nos discussions m'ont permis d'ouvrir les yeux sur le quotidien des habitants de Saint-Martin et de mesurer l'importance du café. Depuis des années, la population diminue. Le village a besoin de ses commerces pour assurer son équilibre. Fermer le café de Madie serait une catastrophe. Les quelques touristes qui passent par ici en hiver finiraient par se détourner au profit des autres villes alentour, plus importantes, et à terme Saint-Martin finirait par devenir un simple hameau ou par disparaître pour de bon.

Deux minutes après le départ de mon électricien, la porte s'ouvre à nouveau. Je souris, m'apprêtant à voir Charlie accuser sa mémoire de vieux corsaire de lui faire oublier la moitié de ses outils sur ses chantiers, mais ce n'est pas lui.

Un jeune homme, blond, les cheveux en pagaille et le regard embarrassé, m'adresse un sourire. Ma respiration se coupe, tant je suis surprise de le voir.

— Quentin ?

Mon frère s'avance. Il fait quelques pas et jette un regard circulaire à la grande salle.

— Salut, Lili, y a du changement, ici !

Il continue d'observer l'intérieur du café avec attention. Je le laisse faire, aussi émue qu'amusée. Je ne m'attendais pas à sa visite aujourd'hui. Ni dans les prochains jours, d'ailleurs.

Quand il a terminé, il s'accoude au comptoir, et d'un geste du menton il me montre la cafetière.

— Tu me sers un café ? J'ai fini un peu plus tôt aujourd'hui et je me suis dit que tu aurais besoin d'aide.

Je reste immobile un long moment, sans savoir quoi dire. Qu'il ait pensé à venir m'aider me va droit au cœur.

— OK, dis-je. Va pour le café et le coup de main.

— C'est à toi, la camionnette, un peu plus bas dans la rue ? me demande-t-il alors que je sors le paquet de filtres du placard.

— C'est un véhicule de location, précisé-je tout en me disant que mes parents ont dû le mettre au courant.

— Tes feux sont allumés. Tu devrais aller les éteindre avant de vider la batterie.

Je soupire. Même après presque une semaine, je ne maîtrise pas cet engin de malheur.

— Je vais m'en occuper.

Pendant que je fais le café, Quentin m'interroge sur le déroulement de ma semaine ici. En quelques mots, je lui parle du choc des premiers jours, de la coupure de courant qui m'a permis de faire réparer l'installation électrique plus vite que prévu et de l'unique candidat, qui, à l'heure qu'il est, doit raconter à qui veut l'entendre qu'on a essayé de l'embaucher pour travailler dans un café abandonné. Et peut-être hanté.

Mon frère rit à l'écoute de mes péripéties. Et je me rends compte que je ne l'avais pas entendu rire depuis presque un an.

— C'est bien, ce que tu fais ici, dit-il quand je le sers. Cette idée de passer Noël au café avec Madie, c'est vraiment chouette.

Sa confession me touche. J'aimerais reparler avec lui de cette conversation lors du repas de famille du week-end dernier. Mais je sais que Quentin se refermerait aussitôt et je refuse de prendre le risque de briser ce lien fragile qui semble vouloir se recréer entre nous. Il a toujours été ce petit frère aussi tête en l'air que sensible, et cette année il m'a énormément manqué.

— Je ne sais pas si les habitants du coin sont de ton avis, dis-je sur le ton de la plaisanterie. Si tu avais vu la tête de Thomas quand il s'est rendu compte que j'étais responsable de la coupure de courant ! J'ai bien cru que j'allais passer la nuit au poste.

Quentin rit de plus belle. Il sait que, parmi les surprises que m'a réservées le village, la palme revient à la nomination de Tom en tant que policier de Saint-Martin.

— Tom est très investi dans son travail, m'explique mon frère. Il en a bavé pour décrocher cette place.

Je l'ignorais. Et j'ignorais que Quentin en savait autant sur le compte de Tom l'intrépide. Sont-ils restés en contact ces dernières années ?

— Tu veux dire que ce sont les autres qui en bavent ? lancé-je pour en apprendre plus, l'air de rien.

— Ça, c'est bien possible. Il n'est pas du genre à fermer les yeux sur ce qui se passe au village. Mais je parle de la préparation du concours. Le sport, ce n'était pas trop son truc. Il travaillait dans un bar à Albertville. Le BZ. Chaque fois que j'y allais, il m'offrait une tournée. C'était le bon vieux temps. Le nouveau barman n'est pas aussi généreux.

— Cette description correspond davantage à l'idée du Tom adulte que je me faisais, dis-je sur un ton ironique.

La mine de Quentin s'assombrit.

— Un soir, à la fermeture, deux gars sont entrés pour piquer le contenu de la caisse. Ils étaient armés et Tom a dû leur faire face.

— Ils ont braqué le bar ? dis-je en ouvrant de grands yeux.

Entre les cambriolages de l'été dernier dont Charlie m'a parlé et ce braquage, j'en déduis que le coin n'est plus aussi tranquille que dans mes souvenirs.

— Je suppose que c'est plus facile que de tenter sa chance dans une banque, dit mon frère, espérant rendre sa légèreté à notre conversation. Bref, Tom leur a tout donné, mais après ça il a changé. Il a pris un virage à cent quatre-vingt degrés.

J'en reste bouche bée. Je ne m'attendais pas à cette genèse de la vocation de Tom, mais je le comprends. Ce genre d'incident entraîne forcément une série de questions existentielles.

— Pourquoi personne ne m’a rien dit ?

Mon frère m’adresse un sourire moqueur, presque ironique.

— Tu n’avais pas l’air de vraiment apprécier, quand son prénom s’invitait dans la conversation.

— Évidemment, dis-je, sentant le rouge me monter aux joues. Il n’a pas toujours été très sympa avec moi.

Au bas mot, une bonne dizaine d’exemples de coups bas ou de tentatives visant à m’effrayer me viennent en tête. Dès que mes parents me laissaient chez ma grand-mère, Tom fomentait ses plans diaboliques dans l’espoir de me traumatiser.

— Tu n’as pas non plus été un ange, me fait-il remarquer.

— C’est faux. C’est lui qui...

Je m’interromps. Mon frère arbore cet air goguenard qui me donne l’envie de lui filer des claques. Embarrassée par ce qu’il sous-entend, je décide de clore le sujet.

— Ne me dis pas que tu as fait toute cette route pour ressusciter de vieux souvenirs ?

Du menton, il montre la salle.

— C’est le café qui veut ça. Bon, on s’y met ? Qu’est-ce que je peux faire ?

Il a raison. Il y a tant de souvenirs qui planent dans l’air que résister à les évoquer est difficile. Il me faut quelques secondes pour abandonner l’histoire de Tom et me concentrer sur ma liste de tâches. Quand j’ai recouvré mes esprits, je me dirige vers les tables que j’ai poussées dans un coin de la salle.

— Je voudrais emmener tout ça à la déchetterie. Et j’aimerais que tu m’aides à rallumer la chaudière. C’est dans tes cordes, ça, non ?

— OK pour la chaudière, je vais y jeter un œil.

Du menton, il montre le mobilier.

— Tu veux vraiment te débarrasser des tables ? demande-t-il, surpris.

— Elles sont trop abîmées, et même brûlées à certains endroits.

Je lui montre les énormes taches de suie qui zèbrent le plateau de chacune d'entre elles. Comme moi, je sais qu'il se demande comment elles ont pu finir dans un état pareil, en si peu de temps. Cette dégradation, de même que l'état du système électrique, me trouble. J'ai l'impression qu'il s'est tramé quelque chose que j'ignore.

— Je vais commencer par la chaudière, dit mon frère. Ensuite, j'irai chercher mon pick-up. On le charge au maximum et je fais un saut à la déchetterie avant qu'elle ferme. Je passerai chercher ce qui reste la semaine prochaine.

La semaine prochaine. Quentin prévoit donc de revenir m'aider. Je lui adresse un sourire si enthousiaste que je suis à deux doigts de me décrocher la mâchoire. Avec lui à mes côtés, je me sens à nouveau prête à déplacer des montagnes.

Quentin me rassure sur l'utilisation du chauffage. Il m'aide à purger le système d'eau, et rallume la chaudière dans l'heure qui suit. Puis il va chercher son véhicule et nous le remplissons à la vitesse de l'éclair. Quand c'est terminé, il s'installe directement derrière le volant.

— Tu pars tout de suite ? demandé-je devant sa portière encore ouverte.

J'ai du mal à cacher ma déception. Je pensais qu'il accepterait de repousser le passage à la déchetterie à demain et qu'il passerait la soirée avec moi. Nous venons tout juste de nous retrouver, après une année de froid.

— Il va bientôt faire nuit. Tu devrais en faire autant et ne pas traîner avant de prendre la route.

Je le fixe du regard, me demandant à qui il veut faire croire que c'est la raison pour laquelle il se sauve à la va-vite.

— Depuis quand la conduite de nuit te fait peur ?

— C'est vendredi et j'ai une soirée, admet-il dans un soupir. Je dois rentrer, me changer, prendre une douche et passer prendre du whisky pour

l'après-soirée. Je reviendrai la semaine prochaine, c'est promis.

Il m'adresse un clin d'œil, mais ça ne prend pas. Je sais qu'être sa grande sœur n'implique pas que je puisse lui dire ce qu'il a à faire. Sans compter que ce genre de conversations nous a valu de nombreux différends cette année. Mais je sais aussi que chaque week-end, depuis l'hospitalisation de Madie, il boit beaucoup trop. Souvent, il rentre avec une fille dont il est incapable de se rappeler le prénom, et le lendemain il passe la journée à décuver, ce qui lui donne une bonne raison pour ne pas aller à l'Ehpad.

Je souris pour faire bonne figure et dissimuler mon inquiétude.

— L'après-soirée ? Parce que tu as une première et une deuxième soirée ?

— Oui, et... ? répond-il en levant les yeux au ciel.

— Je trouve juste que ça fait beaucoup, dis-je sur un ton prudent. Tu as les yeux cernés, et je me disais que tu avais peut-être plutôt besoin de te reposer.

— Ce dont j'ai besoin, réplique-t-il avec humeur, c'est me changer les idées.

Durant le silence qui s'ensuit, nos regards se croisent. Et pour la première fois je discerne clairement le voile de tristesse qui recouvre ses yeux. Quentin ne va pas bien. La raison de son mal-être plane entre nous. Madie.

— Rentrer ivre mort pour te changer les idées, répété-je. Tu crois vraiment que c'est une bonne option ?

— On fait tous ça, dit-il sur la défensive. Je ne suis pas le seul.

Non, pas tous. Seulement ceux qui refusent d'admettre que noyer sa peine dans l'alcool ne vaut pas mieux qu'avouer qu'on va mal.

— Au lieu de me dicter ce que j'ai à faire, dit-il, agacé, tu ferais mieux d'aller éteindre les feux de ta camionnette.

Il referme sa portière pour me signifier que la conversation est terminée. Puis il démarre son pick-up et, à travers la vitre, il m'adresse un signe de la main avant de disparaître à l'angle de la place.

Déçue par notre échange et à moitié transie de froid, je retourne à l'intérieur. En quête d'un peu de réconfort, je monte le thermostat. Le radiateur situé près du comptoir se réchauffe sous mes doigts et ils reprennent des couleurs. Immobile, perdue dans mes songes, je cherche à comprendre mon frère et surtout à faire taire l'inquiétude que je nourris à son égard.

Quand j'ai suffisamment chaud, je décide de faire le tour des pièces pour vérifier la température. Grâce à Quentin, il fait bon dans le café. De retour au rez-de-chaussée, je me fais un thé. Je passe l'heure qui suit assise sur l'un des tabourets derrière le comptoir, un calepin à la main, à réfléchir à ce qu'il me reste à faire. En vain. Le regard triste de Quentin ne cesse de me hanter. Jusqu'à aujourd'hui, j'ignorais qu'il souffrait autant. Tout comme mon père. Et tout comme moi. Égoïstement, je croyais être la seule à être éprouvée par l'absence de Madie. Ou plutôt j'étais persuadée d'être celle qui avait le plus gros chagrin. Mais je me suis trompée. Et je comprends seulement aujourd'hui que ne pas aller voir notre grand-mère est la seule manière que Quentin a trouvée pour supporter la situation.

La sonnerie de mon téléphone retentit. Trop absorbée par mes pensées, j'ignore le premier appel. Puis je me dis que Matthieu cherche peut-être à me joindre.

Matthieu.

Avec effarement, je constate que je n'ai pas songé à lui ces derniers jours. Il y a une semaine encore, la sonnerie de mon téléphone m'aurait fait bondir de ma chaise dans l'espoir de voir son prénom s'afficher sur l'écran.

Quand j'entends sonner pour la deuxième fois, je comprends que quelque chose ne va pas. Je repose mon stylo sur le comptoir et rejoins la cuisine, où j'ai laissé mon portable.

Deux appels manqués de mon père... Étonnée, je m'apprête à rappeler, mais mon téléphone sonne pour la troisième fois. C'est encore lui. Un mauvais pressentiment me noue l'estomac.

Le cœur suspendu au-dessus du vide, je décroche :

— Papa ?

— Ma puce, dit-il d'une voix blanche, c'est ta grand-mère.

Ma respiration se coupe, comme si je venais de recevoir un coup de poing dans le ventre.

— Madie ?

— Elle est tombée. C'est grave. L'ambulance l'emmène à l'hôpital d'Albertville. Je raccroche, je dois prévenir les autres. On se rejoint là-bas.

Sans perdre une seconde, je prends mes clés de voiture.

10. Le sauvetage de la damoiselle en détresse, revu par Thomas Rotagnon

Les mains tremblantes, je verrouille la porte du café et cours en direction de la camionnette. Je m'arrête face aux feux du véhicule, éclairant la rue d'une lueur pâle.

Merde !

L'avertissement de Quentin me revient. Il m'a conseillé à plusieurs reprises d'aller éteindre les feux. Croisant les doigts pour qu'il reste un peu de batterie, je rejoins le véhicule à grandes enjambées et tente de le mettre en marche.

— Allez ! dis-je en faisant tourner la clé dans le contact.

Le moteur tousse, me donnant un mince espoir, mais finit par se noyer dans la foulée. Paniquée, je sors mon téléphone de la poche de mon manteau et rappelle mon père. Dès que je passe sur la messagerie, je raccroche et tente ma chance auprès de ma mère. Idem.

En dernier recours, je compose le numéro de mon frère. Rien non plus.

— Pourquoi est-ce qu'ils ne répondent pas ? murmuré-je pour moi-même.

Dans l'espoir de trouver quelqu'un qui pourrait me venir en aide, j'abandonne la camionnette et me dirige vers la place. Il n'y a personne. À quelques pas des bancs, je prends une longue inspiration pour clarifier mes pensées. Ce dont j'ai besoin, c'est un moyen de transport pour aller en ville.

Un taxi. Mes mains tremblent encore quand je lance mon application Uber. Avec stupeur, je découvre qu'aucun véhicule ne pourra passer avant une heure. C'est trop long. C'est beaucoup trop long.

Respire, Lili, ce n'est pas le moment de perdre ton sang-froid.

Un peu perdue, je décide de rejoindre le pub de Sandro. Là-bas, quelqu'un pourra m'aider. Dès que j'entre dans le bar, je cherche un visage familier. Je repère Tom, installé à une table. Il est en compagnie de la jeune femme brune, la même qu'en début de semaine. L'espace d'un instant, j'hésite à l'approcher. Puis je repense à Madie et mon indécision s'envole.

Je rejoins sa table et commence sans préambule :

— J'ai besoin d'aide, c'est Madie.

Tom écarquille les yeux devant mon air affolé, et se redresse aussitôt.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Elle est tombée. Elle est en route pour l'hôpital d'Albertville.

Ma voix flanche. Je tente d'expliquer que je ne peux pas prendre la route, à cause des feux de la camionnette, mais plus aucun mot ne sort de ma bouche. J'ai peur. J'ai horriblement peur de ce qui va se passer.

« Elle est tombée. C'est grave. »

— Je t'emmène, me dit Tom sans l'ombre d'une hésitation.

La jeune femme se lève, comme si elle voulait nous accompagner, mais Tom ne lui en laisse pas la possibilité.

— Je dois partir, dit-il. De toute façon, j'allais rentrer.

— Tu m'appelles ? demande-t-elle d'une voix où perce l'espoir.

Tom ne l'écoute plus. Déçue, elle se rassoit tandis que nous quittons le pub. Je m'en veux d'écourter sa soirée, mais Madie est ma seule priorité.

Dans la nuit, je cherche la voiture de Tom.

— Ici, dit-il en m'attrapant par le bras.

Je ne relève pas son geste, trop préoccupée par ce qui m'attend. Dès que nous sommes installés, Tom démarre en trombe. Il pose un gyrophare sur le tableau de bord et se concentre sur la route.

Durant le trajet, je ne dis pas un mot. Perdue dans mes pensées, je tente de refouler les hypothèses les plus sombres, et toutes les trente secondes j'éclaire mon téléphone pour vérifier mes appels, pour le cas où un membre de ma famille chercherait à me joindre.

— Ils sont sûrement avec l'équipe médicale, me dit Tom pour me rassurer.

— Tu as raison...

Je lui adresse un sourire reconnaissant avant de revenir au silence. Effectivement, quelques minutes plus tard, mon père me rappelle. En quelques mots, il m'explique que Madie est bien arrivée et que les médecins la prennent en charge.

Je respire.

Dès que nous arrivons, Tom s'arrête près des portes des urgences.

— Vas-y. Je vais garer la voiture sur le parking.

J'ai un moment d'hésitation. Tom buvait un verre avec une amie, et il a écourté sa soirée à cause de moi. Je ne vais certainement pas l'abandonner maintenant, comme si je le considérais comme un simple taxi...

— Vas-y, répète-t-il plus fermement. Je te rejoins tout de suite.

Le ton autoritaire qu'il emploie me donne le coup de fouet dont j'ai besoin. Je bondis hors de la voiture et me précipite vers les portes vitrées. Une fois à l'intérieur, je jette un œil dans la salle d'attente et trouve mon père assis près de ma mère.

Je m'approche et demande, le cœur battant à tout rompre :

— Comment va Madie ?

Mon père a le teint cireux et ma mère affiche sa mine des très mauvais jours.

— On n'en sait rien, dit-elle. Elle a fait un scanner. Ensuite, elle est partie directement pour le bloc opératoire.

— Une opération ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Mon père cherche ses mots. Il tente de m'expliquer ce qu'il sait, mais renonce, les yeux embués de larmes. Le voir si bouleversé me serre la gorge. Mon cœur cogne dans ma poitrine quand je me tourne vers ma mère.

— Ils pensent à un traumatisme crânien, m'explique-t-elle. Elle a pris l'escalier seule, elle disait vouloir se rendre au café. Ce n'est pas la première fois qu'elle tente ce genre d'escapade. Le médecin a dit qu'il viendrait nous voir dès qu'il en saurait plus, mais pas avant une heure. D'ici là, on ne peut rien faire d'autre qu'attendre.

Attendre. Là, j'ai tout sauf envie d'attendre...

Ma mère me montre la chaise à côté d'elle, mais je préfère rester debout. Je leur annonce l'arrivée de Tom.

— C'est lui qui m'a emmenée. Où sont Quentin et Élisabeth ?

Ma mère prend ma main.

— Ta sœur cherche quelqu'un pour s'occuper de Chloé. Et je n'ai pas réussi à joindre ton frère.

Elle semble désolée. Moi aussi. J'ai de la peine pour Quentin car je sais que, lorsqu'il va découvrir les messages de mon père, il va s'en vouloir terriblement. Réaliser qu'il a passé sa soirée à boire au lieu de nous rejoindre à l'hôpital risque de le faire sombrer davantage.

Impossible de rester sans rien faire. Debout devant la rangée de chaises, je réfléchis à l'endroit où il pourrait se trouver. À cette heure, il est probablement arrivé à sa fameuse soirée. Peut-être qu'il est au BZ, ce bar dont il m'a parlé. S'il est dans ce lieu que j'imagine bondé, il n'aura pas entendu son téléphone. Je dois tenter ma chance.

— Je crois que je sais où est Quentin, dis-je.

Mes parents m'adressent un regard surpris.

— Il m'a parlé d'un bar en ville. Je vais le chercher.

Sans autres explications, je quitte la salle d'attente et franchis les portes vitrées. Tom est là, à deux pas de l'entrée. Il s'arrête, étonné de me voir sortir de l'hôpital.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Madie est partie pour le bloc opératoire. On n'aura pas de nouvelles avant une heure. Élisabeth devrait arriver, mais Quentin n'est pas joignable. Je sais qu'il a prévu de passer le début de soirée dans un bar et je pense que c'est au BZ.

Le regard de Tom s'éclaire. Il a compris mon plan.

— OK, on y va.

Au pas de course, nous rebroussons chemin et grimpons dans sa voiture, garée derrière l'hôpital. Tom prend la direction du centre-ville. Les sourcils froncés, il se concentre sur sa conduite.

Presque quinze minutes après, il met son clignotant et nous entrons sur un terrain vague qui fait office de parking. Un immense néon bleu indiquant Le BZ nous fait face. Une bonne dizaine de motos sont alignées sous la devanture et une bande de gars en veste en cuir discutent sous l'auvent, cigarette et bière à la main.

Un long frisson me parcourt quand je me rappelle que c'est ici que Tom travaillait. Le spectre du braquage plane dans l'air et me pousse à considérer cet endroit comme un lieu dangereux.

— Ne me dis pas que mon frère est là-dedans !

— Théoriquement, c'est toi qui penses qu'il est là-dedans... On va aller jeter un œil.

Au secours, je veux rentrer chez moi !

— Je propose qu'on leur téléphone, dis-je dans un élan de survie.

Tom me regarde comme si je venais de disjoncter.

— J'y vais, tu n'as qu'à rester dans la voiture.

— Non, tu ne peux pas, dis-je en posant la main sur son avant-bras. Pas après...

Je m'interromps. Nos regards se croisent.

— Pas après quoi ?

Je m'adosse à mon siège. Ce n'est ni le lieu ni le moment d'aborder ce sujet, mais le regard de Tom m'indique clairement que je ne vais pas y couper.

Gênée, je passe une main sur mon front avant d'avouer :

— Quentin m'a parlé de ce qui s'est passé au BZ, avant que tu deviennes policier. Alors je suppose que tu n'as vraiment pas envie de retourner dans ce bar.

Tom me fixe de ses grands yeux, l'air surpris que je sois au courant. Je me rends compte que j'ai été indiscrete. Quand il m'a parlé de sa vocation, il n'a pas mentionné cette partie de l'histoire. Il n'avait sans doute pas envie de revenir sur cet épisode traumatisant.

— Tu parles du braquage ?

— Je suis désolée, je n'aurais pas dû poser de questions.

Tom secoue la tête, comme si cet incident n'avait plus d'importance.

— C'est du passé. La seule chose qui me tracasse encore, c'est de ne pas avoir pu mettre la main sur les gars qui sont entrés par surprise.

Il semble sûr de lui. Ce petit surplus d'assurance lui va comme un gant.

— Mais toi, Lili, ne me dis pas que tu as vraiment peur de m'accompagner ?

Un sourire amusé soulève le coin de sa bouche. Je le soupçonne de se moquer de moi. Lili la trouillarde, terrorisée à l'idée d'entrer dans un bar de motards.

— Pas du tout, dis-je, les bras croisés sur ma poitrine. C'est juste un bar.

— Si tu le dis.

Du coin de l'œil, je vois son sourire s'élargir.

— On peut savoir pourquoi tu souris bêtement ? ajouté-je.

— Parce que, si tu voulais apprendre des choses me concernant, tu pouvais me poser la question directement.

— C'est noté, dis-je en rougissant furieusement. Allons-y, je ne voudrais pas manquer le bilan du médecin.

Nous quittons la voiture et traversons le parking sans perdre de temps. Devant le bar, Tom me tient la porte et nous entrons. À l'intérieur, je repère immédiatement mon frère. Il est assis sur un tabouret, en compagnie de deux jeunes femmes et d'un gars de son âge qui porte une casquette à l'envers.

— Tu les connais ? demandé-je à Tom.

Il hoche la tête.

— Des habitués, eux aussi.

Nous traversons la salle, dont l'ambiance est typique des bars branchés minimalistes. Musique assourdissante, sol en béton, néons et fûts de bière en guise de décoration.

Parvenue à sa hauteur, je pose la main sur l'épaule de Quentin pour attirer son attention. Il se tourne dans ma direction et ouvre de grands yeux.

— Lili !

Il doit se demander si je suis vraiment sa sœur. Ou son sosie version fêtarde.

— T'es venue boire un verre ? demande-t-il, enthousiaste, comme si nous n'avions pas eu de conversation houleuse quelques heures plus tôt.

Je secoue la tête. Le regard de mon frère change. La lueur de joie s'éteint. La surprise cède sa place au doute, puis à la suspicion.

— C'est Madie, elle est à l'hôpital. Il faut que tu viennes.

Mon frère cligne des yeux, comme s'il voulait s'assurer d'avoir bien compris.

— Madie...

Sa voix se meurt. Sans rien ajouter, il prend son blouson et se lève. Ses amis lui adressent un mot gentil, visiblement, ils savent très bien que je parle de notre grand-mère, et nous sortons.

Durant le trajet pour revenir à l'hôpital, Quentin m'interroge. Qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce que je l'ai vue ? Qu'ont dit les médecins ? Qui est à son chevet ? Est-ce qu'on a prévenu Élisabeth ? Comment j'ai su pour le bar ?

Je réponds du mieux que je peux. Quant au bar, je me contente de lui rappeler notre conversation de cet après-midi, sans faire aucun commentaire sur sa voix un peu pâteuse à tout juste 21 heures.

Tom nous dépose devant les urgences et insiste, une fois de plus, pour aller garer sa voiture seul sur le parking derrière le bâtiment. Ni Quentin ni moi ne lui opposons la moindre résistance, trop pressés d'avoir des nouvelles de notre grand-mère. Nous sommes partis depuis près de trois quarts d'heure, il y a des chances que la situation ait évolué.

Nous retrouvons la salle d'attente en quelques foulées. Mes parents et Élisabeth sont debout.

— Nous voilà, dis-je dans un souffle. Alors ?

Je sonde les yeux de mon père. La peur s'en est allée.

— Elle va bien.

Mes épaules s'allègent d'un poids.

— Au scanner, poursuit mon père, les médecins ont vu un hématome sous-dural. Ils ont réussi à le drainer sans problème. Elle a besoin de repos, mais elle devrait récupérer assez vite.

Ça, c'est la vraie meilleure nouvelle de la journée. Sans plus réfléchir, je m'approche de mon père et lui tombe dans les bras. Il se crispe, surpris, puis ses bras s'enroulent sur mes épaules et il me rend mon étreinte.

— Ma puce... , dit-il d'une voix émue.

Ma mère s'approche, les yeux déjà embués de larmes. Quentin fait quelques pas aussi dans ma direction, les yeux brillants de reconnaissance.

— Quand est-ce qu'on pourra la voir ?

Ma mère le prend par le bras, touchée de l'entendre enfin parler d'une visite.

— Pas avant demain, répond mon père en me relâchant.

Demain.

Demain, Madie aura la bonne surprise de nous avoir dans sa chambre, tous en même temps. Enfin, seulement si l'équipe médicale autorise ma

famille un peu cinglée à envahir l'espace d'une patiente au repos.

À quelques pas de nous, Élisabeth se racle la gorge. Gênée, elle est restée à distance, ne souhaitant sans doute pas se mêler à nos effusions de joie.

— Je vais retrouver Chloé, dit-elle. Je passerai demain.

Elle sourit poliment et quitte la salle d'attente sans autre forme de salutation. Ma sœur est une dure à cuire, mais en pareilles circonstances la froideur de son attitude me laisse perplexe. Je décide de la suivre pour avoir une explication.

— Élisabeth ! dis-je alors que nous sommes dehors.

Elle se tourne et m'adresse un regard dur.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Son ton me désarçonne. Finalement, je ne suis plus sûre d'avoir envie d'une discussion avec elle.

Un peu plus loin, j'aperçois Tom, de retour du parking. Il s'arrête à quelques mètres, conscient qu'approcher pourrait nous interrompre.

— Écoute, Lili, reprend-elle sur un ton impatient, j'ai laissé Chloé chez une voisine, une dame âgée qu'elle déteste, et j'ai promis de revenir au plus vite.

Sa mauvaise volonté anéantit mes dernières résistances.

— OK, laisse tomber.

Elle m'observe un instant. Je crois qu'elle va enfin s'expliquer, mais elle se détourne et rejoint sa voiture, garée devant l'entrée des urgences.

Quelque chose ne va pas. Je connais bien ma sœur, et son comportement de ces derniers jours montre qu'il se passe quelque chose dont j'ignore tout.

Chagrinée par l'attitude d'Élisabeth, je rejoins Tom.

— Tout va bien ? me demande-t-il quand j'arrive à sa hauteur.

— Madie va bien.

Je lui répète le compte rendu de mon père.

— Et ta sœur ?

— Élisabeth, je ne sais pas. Elle est très distante depuis quelque temps.

Tom se montre concerné. Il m'écoute lui relater les derniers événements sans chercher à m'interrompre. Y compris quand je lui parle de l'attitude de ma nièce, qui a beaucoup changé cette année. Ces derniers jours, j'ai constaté à quel point il sait se mettre à la place des autres. Le petit garçon moqueur et agaçant semble avoir disparu pour de bon.

— Tu veux que je te ramène ?

Machinalement, je me tourne vers l'entrée des urgences, prête à voir le reste de la famille en sortir.

— C'est gentil, mais je vais rentrer avec mes parents.

Il hoche la tête.

— Tu devrais y aller, ajouté-je tout bas, et rappeler la fille avec qui tu passais la soirée. Il n'est pas si tard.

Je baisse les yeux, confuse, dans l'attente de sa réponse. J'ignore pourquoi j'ai eu besoin de parler d'elle.

— Si ça ne t'ennuie pas, je préfère rester.

Je lève les yeux et trouve les siens. Nous restons un instant à nous regarder l'un l'autre, dans le silence de la nuit. Notre relation est en train de changer. Je ne sais pas précisément si c'est dû à la nostalgie du passé, ou à une complicité naissante, mais ce dont je suis sûre, c'est qu'il est temps de raviver quelques souvenirs de notre enfance. Ceux qui nous ont tenus à l'écart si longtemps.

— Tom, je crois qu'il faut qu'on parle.

11. Théorie de l'attraction incluant des insectes et des coups tordus

Nous marchons jusqu'au parc de l'hôpital, situé de l'autre côté du bâtiment principal, près du parking.

Quelques flocons de neige adoucissent la nuit noire et froide de ce début du mois de décembre. En regardant les fenêtres de l'immense bâtiment, je remarque à travers les vitres le scintillement de guirlandes de Noël. Quelques adeptes ont déjà sorti les décorations. Qui pourrait les blâmer de chercher un peu de chaleur et de mettre de la lumière dans cet endroit où la mort se tapit dans les recoins sombres ?

Je chasse ces pensées moroses et me raccroche à ce que je sais. Madie va bien. Madie est une battante. Elle va se remettre rapidement.

— Tu veux t'asseoir ? me demande Tom.

Il me montre un banc, près d'une aire de jeux pour enfants.

— D'accord.

Nous nous installons dans un silence gênant. Tom attend que je prenne l'initiative de parler, puisque j'ai demandé à avoir cette conversation. Mais sa proximité me rend nerveuse. Bien trop nerveuse.

À vrai dire, Tom est plus impressionnant, plus prévenant, plus concerné par les autres qu'il ne l'était plus jeune. Bref, c'est une version améliorée de ce que j'imaginais de lui à l'âge adulte. Non pas que je croyais vraiment qu'il finirait par élever des insectes pour terroriser les filles jusqu'à ce que mort s'ensuive, mais je n'imaginais pas qu'il serait si doux et si... attirant.

Tom m'observe de ses grands yeux interrogateurs. Comme, de toute évidence, on ne va pas passer la nuit ici – ou du moins je l'espère –, je finis par me lancer.

— Je voudrais te remercier, dis-je. Je sais que tu avais d'autres plans ce soir et que tu as tout mis de côté pour m'aider.

En théorie, c'est le moment parfait pour lui parler de ma camionnette en rade pour cause de négligence. Mais, après l'épisode de la coupure de courant, je préfère éviter de lui laisser entendre à quel point je peux compliquer son existence de policier dans un minuscule village perdu dans les Alpes.

— À ton service !

Le silence revient. Tom attend patiemment pendant que je choisis mes mots pour en venir au fait.

— Tu te rappelles de ces après-midi au village ?

Je me tourne de son côté. Un sourire vient de naître au coin de ses lèvres. Je prends ça pour un oui.

— L'été, on faisait du vélo sur la place et l'hiver, quand mes parents me laissaient chez Madie pour les vacances, on faisait des bonshommes de neige avant d'aller boire un énorme chocolat chaud dans son café.

Je me tais une seconde pour laisser les sensations revenir. L'insouciance de l'enfance, le bruit de la neige qui crisse sous nos pieds, le froid sur nos joues rougies par les éclats de rire et la douceur du chocolat brûlant sur nos lèvres.

— J'aimais vraiment aller chez Madie. Je savais que tu serais là et qu'on allait s'amuser tous les deux.

Mon cœur bat plus vite. Je fixe mes pieds comme si je venais de décider de leur vouer un culte et que, par conséquent, il m'était totalement impossible de les lâcher des yeux pour regarder la réaction de l'homme assis à côté de moi.

— On a fini par grandir, ajouté-je, et tu t'es mis à me jouer des sales tours.

Je passe sous silence les pneus de mon vélo crevés et les adjectifs pas toujours sympas qui m'étaient adressés quand je croisais sa route.

— Je sais, finit-il par dire. Je ne suis pas fier de mon comportement. J'étais un peu bousculé par ce que je ressentais pour toi et je ne savais pas comment gérer mes émotions quand tu étais au village.

Je décide d'annuler mon nouveau culte, sans autre forme de procès, et l'observe, pas tout à fait certaine de comprendre.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je panique, mon cœur aussi. Ses battements résonnent jusque sous mes tempes.

— J'avais un sérieux béguin pour toi. Sauf que je ne savais pas comment attirer ton attention.

Oh ! mon Dieu ! Dites-moi que ce n'est pas vrai !

— Tu voulais attirer mon attention ? dis-je d'une voix bien trop aiguë.

Les araignées vivantes, les coups tordus, c'était pour ça. Non, mais je rêve !

— J'admets que c'était assez maladroit.

— Maladroit ? Est-ce que tu sais que je suis à deux doigts d'appeler l'armée quand je vois une mouche m'approcher ?

Il sourit, un brin nostalgique, comme si mon pire cauchemar était ce qu'il considérait comme le bon vieux temps.

— Au moins, je t'ai laissé un souvenir impérissable.

Son sourire s'élargit. Son culot me pousse à riposter.

— Effectivement. Une phobie, peut-être un ou deux traumatismes dont je parlerai avec un psychanalyste durant mes vieux jours. Bravo ! On peut dire que ta technique de drague est au point !

Il éclate de rire. Un joli rire franc et tendre. Un rire qui réchauffe ses grands yeux bruns. Je me détourne, troublée.

— En tout cas, j’apprécie ta franchise.

Je suppose qu’il me faudra un jour ou deux pour me faire à l’idée que Tom l’intrépide avait un béguin pour la petite fille trouillarde et réservée que j’étais.

— Je voulais te le dire, et m’excuser. J’y ai souvent pensé. Mais nos rapports sont devenus assez froids et tu es partie étudier à Lyon.

Il y a souvent pensé... Est-ce qu’il sous-entend qu’il a souvent pensé à moi ?

L’atmosphère s’épaissit entre nous. Je réalise tout à coup que nous sommes seuls, dans ce parc désert à cette heure de la soirée. Et que Tom vient de me faire une révélation surprenante.

Tom avait des sentiments pour moi. Il a imaginé un autre type de relation entre nous. Il m’a regardée autrement. Manifestement, il attend que je réagisse.

— Heureusement, c’est vieux, tout ça, dis-je tout bas.

Tom sourit mais je sens que c’est sans joie. Ce soir, j’ai l’impression de découvrir l’autre partie de l’histoire. Celle du petit garçon qui vivait à Saint-Martin.

— Bon, dis-je en me levant, je crois que je devrais retrouver mes parents avant qu’ils n’aient la mauvaise idée de rentrer sans moi.

Et, par la même occasion, de me laisser seule avec Tom et son regard qui me fait plus d’effet que je ne saurais l’admettre.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je te raccompagne ?

— Non, ça va aller.

J’ai très peur d’avoir envie de changer d’avis... Je finis par me dérober, consciente de m’égarer. Tom a parlé d’un béguin au passé. Ce qui sous-entend que ça n’est plus d’actualité. Lui et moi sommes sur la même longueur d’onde : notre discussion, ce soir, est purement amicale.

Hum...

Mon téléphone se met à sonner. L'inquiétude revient. Je le tire de la poche de mon manteau et découvre que c'est Matthieu.

C'était prévisible. Un vendredi soir, à près de 22 heures. Je sais d'avance ce qu'il veut. Un lit chaud pour y passer la nuit. Le mien, à l'évidence. Pour la première fois, je ressens de la colère à l'idée de n'être rien d'autre qu'une roue de secours. Les espoirs que je nourrissais parfois en pensant à lui se transforment en rancœur, et du pouce je rejette l'appel.

— Tout va bien ? me demande Tom, qui a probablement vu le nom s'afficher sur l'écran de mon téléphone.

Je le détaille avec attention. Ce soir, au clair de lune, il est beau à couper le souffle.

— Tout va bien. Je suis contente qu'on ait pu reparler de tout ça.

Il est temps de retrouver les autres. Nous rebroussons chemin en silence et nous arrêtons sur le parking, près de la voiture de Tom. Il s'adosse à sa portière et penche la tête.

— Je voulais juste te redire que j'admire vraiment ce que tu fais pour ta grand-mère. Et que ma proposition de t'aider au café tient toujours.

— C'est gentil, mais Quentin est passé pour m'aider, aujourd'hui. Il a promis de revenir la semaine prochaine. Je pense que ça devrait aller.

Mon cœur se met à battre plus vite. Je refuse, mais chaque cellule de mon corps me crie de revenir sur ma décision.

— OK, dit-il simplement. Alors on se voit bientôt.

Il monte dans sa voiture. Une fois installé derrière le volant, il baisse la vitre.

— Bonne nuit, Liliputienne.

Je souris. Encore ce surnom que je déteste.

— Bonne nuit, Tom l'intrépide.

Je lui fais un signe de la main et le regarde s'en aller.

Si seulement il n'était pas aussi craquant.

Si seulement il avait pu devenir le contrebandier que j'imaginai qu'il deviendrait.

Si seulement j'avais une chance de ne plus jamais le recroiser de ma vie.

Mon téléphone vibre dans la poche de ma veste. Je délaisse les feux de sa voiture pour regarder l'écran. C'est un message. Et il n'est pas de Matthieu.

Rentre te mettre au chaud. Tom

Je lève les yeux vers sa voiture et reviens à mon téléphone. Comment a-t-il eu mon numéro ?

Je relis ses quelques mots et un sourire se peint sur mes lèvres. Submergée par les émotions de la soirée, j'éclate de rire. Je crois que j'ai un nouveau problème. Comme si je n'en avais pas suffisamment à gérer.

OceanofPDF.com

12. Quand je décide de mettre les points sur les *i*

Le lendemain

Nous sommes à l'hôpital. En fin d'après-midi, le médecin nous a donné son feu vert pour rendre visite à Madie, à condition que nous ne restions pas longtemps.

Pour encourager mon frère, nous l'avons laissé entrer le premier dans la chambre. Il est sorti dix minutes plus tard, les yeux rouges et un immense sourire aux lèvres. Pour une fois, il est sobre. Aucun résidu d'alcool n'est venu froisser sa mine ou assombrir ses pensées, puisqu'il est sagement rentré en même temps que nous, hier soir, me promettant qu'il ne tenterait pas de repartir pour une énième nuit de débauche. Visiblement, il a tenu sa promesse.

Ensuite, mon père est allé saluer sa mère. Au bout de quarante-cinq secondes, montre en main, il a ouvert la porte de sa chambre, l'air furax, parce que « la nourriture de cet hôpital est immangeable » et parce qu'il devait « absolument aller se plaindre à la réception et demander les coordonnées du fournisseur pour lui écrire ». Ma mère n'a pas relevé ce qui est sans doute son comportement habituel quand il vient voir ma grand-mère.

C'est à mon tour. Devant la porte, je vérifie que tout est en place. Mon foulard est noué autour de mon cou, mes boucles blondes sont

emprisonnées dans ma pince à cheveux et j'empeste ce parfum que j'ai fini par n'associer qu'à la peur que Madie m'oublie.

Je frappe et j'entre. Ma grand-mère, allongée sur son lit d'hôpital, m'adresse un regard empreint de tendresse.

— Ma Lili, je suis si contente de te voir.

J'émetts un hoquet, entre rire et larmes. Elle m'a tellement fait peur.

Madie tapote le lit pour m'encourager à m'y asseoir. Heureuse d'avoir un moment rien qu'à nous, je m'installe près d'elle et lui prends la main. Son visage est pâle, vestige de sa nuit agitée. Plus que d'habitude, je la trouve fatiguée et vulnérable, dans son pyjama d'hôpital, mais je tente de ne rien laisser paraître.

— Comment tu te sens ?

— Je vais bien.

— Ne nous refais plus jamais ça !

— Ne t'inquiète pas, ma Lili.

Elle sourit, comme toujours, même si je sais qu'elle lutte contre la maladie.

— Ton père m'a dit que tu passais quelques jours dans le coin ?

— Oui, je passe du temps au café.

Sa main se resserre sur la mienne.

— C'est bien, que tu sois ici pour passer l'hiver. J'ai toujours trouvé que c'était la plus jolie saison de l'année. L'odeur de la neige mêlée à celle du chocolat chaud est de loin la plus réconfortante au monde.

Je souris, nostalgique, sans lui préciser que je n'ai pas l'intention de passer l'hiver ici mais seulement quelques jours pour finir de remettre en état le café.

— Tu te rappelles la guimauve que tu ajoutais dans nos tasses, alors que maman te l'interdisait ?

— Ta mère est bien trop raisonnable, murmure-t-elle.

Je ris, elle a raison. Madie m'observe, tout à coup très sérieuse.

— Heureusement, toi, ma Lili, dit-elle d'une voix ralentie par la fatigue, tu as hérité du grain de folie des Rivolier. Celui de ton arrière-grand-père, le mien et aujourd'hui le tien.

Ma gorge se serre. Je la trouve incroyablement lucide. Mais je sais que cela ne va pas durer et que, d'une seconde à l'autre, la Madie que je connais s'en ira, laissant sa place à une autre femme, pour qui la réalité, le temps et l'espace sont des notions confuses. Je dois accepter de ne pas avoir de prise sur ce phénomène. La seule chose qu'il me reste à faire, c'est profiter de ces moments, avant qu'ils ne disparaissent pour de bon.

— Tu plaisantes ! dis-je, tâchant de retenir un sanglot. Je mène la vie la plus ennuyeuse et raisonnable qui soit !

Je me retiens de lui rappeler qu'on a fait plus extravagant que la comptabilité à distance. Et que je passe le plus clair de mon temps à me morfondre à propos d'une relation terminée, sauf quand Amélia me pousse à sortir avec elle. À bien y réfléchir, les seules choses extraordinaires qui me sont arrivées ces dernières semaines sont liées à son café : la coupure de courant, les journées passées avec un électricien taciturne mais attachant, et mes retrouvailles avec Tom l'intrépide, qui, scoop, avait le béguin pour moi enfant.

Je me mords la lèvre. C'est pas mal, comme dirait ma nièce quand elle refuse d'admettre que c'est tout simplement génial.

Quand je reviens à Madie, elle a ce regard brillant de malice que je ne connais que trop bien.

— Et que devient le petit Thomas ?

C'est la première fois qu'elle me parle de lui. Bien sûr, je suppose que son nom n'est pas arrivé par hasard. Mon père ou mon frère ont dû le mentionner un peu plus tôt.

— Tu savais qu'il était devenu policier ? demandé-je.

Elle semble hésiter. Quand elle secoue la tête, je comprends que cette partie de sa vie, tout comme l'essentiel des dernières années, a quitté sa

mémoire.

— Policier, répète-t-elle.

Elle esquisse un sourire.

— Je l’ai toujours bien aimé, ce petit gars.

Je serre sa main dans la mienne. Ce petit gars d’environ un mètre quatre-vingts a toujours eu les faveurs de ma grand-mère. Elle lui offrait toutes les boissons qu’il demandait.

— Tu as toujours été bien trop gentille avec lui.

— Il vient souvent au café. Il m’aide à porter les cartons à la cuisine.

J’ignore à quelle période elle fait référence. Était-ce il y a cinq ans ? Dix ans ? J’aimerais lui demander plus de détails, mais je constate que ses yeux sont à demi clos. Elle est épuisée.

— Je vais te laisser, murmuré-je.

Je repose précautionneusement sa main et je la quitte, à regret. Dans le couloir, ma famille est au complet. Ou presque. Élixa n’est pas là.

— Madie s’est endormie, dis-je.

Mon père se lève et expire bruyamment.

— C’est normal, Lili. Ta grand-mère est très fatiguée. Il faudra la ménager, ces prochains jours.

Il m’explique que le médecin est passé pendant que j’étais dans la chambre et qu’ils prévoient de la garder trois jours ici sous surveillance, avant de la reconduire aux Gentianes. Là-bas, on lui attribuera un fauteuil roulant.

Un fauteuil roulant...

Encore un signe manifeste de ce que je redoute le plus : voir la maladie gagner du terrain.

Dix minutes plus tard, mon frère et moi patientons dehors tandis que mes parents sont au bureau des admissions pour signer des papiers. Quentin allume une cigarette et m’adresse un regard de petit garçon pris en faute.

— Je préférerais que tu ne fumes pas, dis-je en soupirant. Mais j’ai compris que tu n’apprécies pas, quand je joue à la grande sœur tyrannique.

— Ouais. Enfin, je suis bien content que t’aies endossé ce rôle hier pour venir me chercher.

— Sur ce coup, c’est plutôt Tom qu’il faut remercier, dis-je dans un sourire. Sans son aide, je serais encore à Saint-Martin, à tenter de démarrer ma camionnette.

Je lui parle de la panne de batterie et de mon irruption au pub pour avoir de l’aide.

— J’aurais bien aimé voir ça !

— Tu ne pourras peut-être pas le voir, mais, si tu passes par Saint-Martin, je pense que tu entendras parler d’une cinglée qui est entrée en trombe dans le pub pour réquisitionner une voiture de police.

Je souris de plus belle. J’aime ces échanges fluides entre Quentin et moi. Avant cette année, tout était simple entre nous, et je suis heureuse de retrouver un peu de cette légèreté.

Mon frère écrase sa cigarette, et me fixe soudain très sérieusement.

— J’ai eu tort de ne pas rendre visite à Madie. J’ai été égoïste en ne pensant qu’à la peine que j’éprouvais.

J’apprécie de l’entendre se confier sur ce qu’il ressent.

— Bien, alors je suppose que tu sais maintenant ce qu’il te reste à faire.

— Ouais. Je vais venir plus souvent, affirme-t-il en sortant ses clés de voiture. Bon, je dois y aller.

Après une hésitation, il finit par ajouter :

— Lili... Ça fait du bien de te revoir dans le coin.

Surprise par sa déclaration, je secoue la tête. Ça y est, mon frère déraile ! Je viens ici si souvent qu’un représentant de la SNCF me contacte personnellement chaque année pour me présenter les nouvelles offres !

Puis je comprends ce qu’il veut dire. Ça fait une semaine complète que je suis là. Ce qui n’est pas arrivé une fois en dix ans.

— Moi aussi, ça me fait du bien d’être là, avec vous.

— Ce qui s’est passé hier m’a fait réfléchir, ajoute-t-il, les yeux brillants. Je voudrais vraiment t’aider à remettre le café en état. Pas juste te donner un coup de main à la va-vite. C’est toi qui as raison. Il nous faut encore un Noël là-bas. Tu peux compter sur moi.

— Merci, dis-je, sentant à nouveau l’émotion me serrer la gorge.

Mon frère m’adresse un petit signe de la main et disparaît sur le parking. Je m’apprête à entrer dans le hall de l’hôpital pour me réchauffer en attendant mes parents, quand je sens mon téléphone vibrer dans la poche de mon manteau.

C’est Matthieu. Ça ne lui ressemble pas de m’appeler en fin d’après-midi, aussi je suppose que c’est en rapport avec son appel d’hier soir. À coup sûr, il n’a pas apprécié que je le laisse passer sur la messagerie et que je ne réponde pas présente.

Sachant que tôt ou tard nous devons avoir une conversation à propos de ces petites virées du vendredi soir, je finis par décrocher.

— Salut, dit-il. J’ai sonné chez toi hier.

On peut dire qu’il a le mérite d’aller droit au but.

— Je n’y étais pas. Je suis encore à Albertville.

Un blanc passe. Même si ça ne devrait pas être le cas, j’éprouve le besoin de me justifier.

— Hier soir, Madie est tombée.

Je lui relate l’accident en quelques mots qu’il semble écouter distraitement. Déjà, quand nous étions ensemble, Matthieu n’aimait pas m’entendre parler de ma famille. Et je me rappelle combien je trouvais son attitude égoïste. C’est drôle, jusqu’à aujourd’hui, je ne me souvenais que des bons moments de notre relation.

— D’accord, dit-il quand j’ai terminé. Tu rentres quand ? Tu seras là ce soir ?

Sa voix se fait pressante. L’agacement me gagne.

— J'ai encore beaucoup à faire. Et je veux être dans les parages jusqu'à ce que Madie quitte l'hôpital.

— Dommage...

Il laisse ce mot en suspens. « Dommage ». Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce qu'il a vraiment envie de me voir ou est-ce seulement le fait d'avoir passé la nuit seul qui le contrarie ? Sans compter qu'il y a quelques jours il ne s'est pas gêné pour me parler d'une stagiaire avec qui il est allé boire un verre.

Matthieu laisse volontairement planer le doute entre nous. Depuis des mois, il insuffle le chaud et le froid. Et, cette fois, j'en ai assez. Il est grand temps de mettre les points sur les *i*.

— Je pense qu'on va arrêter ça.

Un autre blanc passe.

— C'est-à-dire ?

— De se voir de temps en temps, le soir. Il faut que tu arrêtes de passer uniquement pour coucher avec moi.

Il émet un petit gêné, comme si je me trompais sur toute la ligne. Sauf que je ne me trompe pas.

— Donc ce n'est plus la peine de me téléphoner après 21 heures, sauf si tu as besoin de parler.

— Dit comme ça, on dirait que la situation actuelle ne te convient pas, lâche-t-il sur un ton amer.

— Exactement. Ça ne me convient *plus*. Si tu veux qu'on se voie, ce sera autour d'un café, et pas dans un lit.

— Je vois...

Il est vexé, mais je m'en moque.

— Je dois te laisser.

Je raccroche, soulagée. Pour la première fois, j'ai dit tout ce que j'avais sur le cœur. Et je n'avais aucune envie de prolonger la conversation avec Matthieu.

OceanofPDF.com

13. Je réalise qu'un excès de vanité finit toujours par se payer

Deux jours plus tard

Lundi 7 décembre

Quand je franchis la porte du café, aux alentours de 8 heures, une impression de retour à la maison me saisit. En faisant abstraction du reste du mobilier abîmé, et des murs qui demandent un coup de peinture de toute urgence, on peut dire que la grande salle a repris son allure d'antan.

De bonne humeur, j'installe mon ordinateur sur le comptoir et comme d'habitude je commence par lire mes mails. Agathe me félicite pour mon travail des derniers jours. Je suis ravie de noter qu'elle mesure mes efforts, car depuis que je suis ici je rogne sur mes heures de sommeil pour rendre mes dossiers à temps. Seul M. Thévenot râle encore. Il m'explique que, de son point de vue, les notes de coiffeur de sa femme sont une dépense en relation avec son entreprise de plomberie puisqu'elle s'occupe d'assurer la promotion de ses services. Je me permets de lui répondre que, de mon point de vue – comprendre « celui de la loi » –, un balayage-coupe-brushing à 215 euros dans le 6^e arrondissement à Lyon tient plus de la dépense inutile que de la stratégie marketing avant-gardiste. Et que, de ce fait, il m'est impossible de valider sa demande.

En fin de matinée, je décide de me consacrer au café. Je renouvelle mon contrat de location de la camionnette, à nouveau en état de marche grâce aux bons soins de mon frère. Fabio me complimente pour mon excellent choix et me rappelle, pour le cas où des idées suicidaires comme m'installer ici jusqu'à la fin des temps me seraient venues en tête, que je peux à tout moment décider d'acquérir cet engin neuf, ou presque. Merci, Fabio.

Plus tard, je parcours le site Internet proposant du mobilier que j'ai consulté plusieurs fois la semaine dernière et conviens que des banquettes rouges seront du plus bel effet. Après un instant d'hésitation, je finis par passer la commande. J'ajoute des stores, et un kit spécial décorations de Noël, puisque le jour J approche à grands pas.

Quand j'ai fini, je jette un œil au montant astronomique de la note : 7 254 euros. Je manque de m'étouffer. Par acquit de conscience, je regarde les autres sites de mobilier, dont les produits sont soit plus chers soit moins jolis, sans compter des délais de livraison bien trop longs.

Je décide donc de revenir à mon choix initial et je valide le paiement. Ensuite, je choisis une machine à café, à capuccino et à chocolat, et le nécessaire pour faire des crêpes et des gaufres.

La note s'allonge dangereusement. Quand je craque pour une superbe bouilloire, je retourne piocher dans mes dernières réserves pour le voyage aux Maldives, que j'ai décidé d'annuler pour de bon, suite à ma conversation avec Matthieu.

En fin d'après-midi, je m'attaque aux vitres. Elles sont si sales qu'on ne voit même pas l'extérieur. Après deux heures de travail acharné, je finis par leur rendre leur transparence d'origine. Quand j'ai fini, je regarde la rue déserte. Ça me fait drôle de savoir que, maintenant, les habitants vont passer devant le café et me voir à l'intérieur. Je reste là un long moment, à contempler les quelques flocons timides de la fin de l'après-midi danser dans le ciel. À travers la vitre, je distingue même les vitrines des

commerces environnants. Toutes scintillent déjà aux couleurs de Noël. J'ai tellement hâte que le café de Madie s'illumine, lui aussi.

Mon téléphone, abandonné sur le comptoir, se met à sonner et m'arrache à ce spectacle. C'est Amélia. Elle m'a déjà appelée durant le week-end pour prendre des nouvelles de Madie.

— Salut, ma belle, dis-je en décrochant.

— Comment tu vas ?

De tous mes proches, Amélia est la seule qui sait à quel point la maladie de Madie m'a perturbée. Elle est aussi la seule qui ne m'a pas servi le « Tu sais, à son âge, on ne peut pas s'attendre à mieux », ou le « C'est déjà bien qu'elle soit arrivée à plus de soixante-quinze ans sans problème », comme si cela pouvait effacer la peine de voir un être cher s'en aller petit à petit.

— Ça va, je suis au café. J'ai l'impression que ça prend forme.

Tout en lui racontant mes achats du jour, je vais à nouveau consulter mes mails pour le cas où un candidat se serait manifesté dans la journée suite à l'annonce. Sans surprise, aucun mail ne m'attend, hormis une réponse de M. Thévenot, qui m'explique qu'il s'est renseigné et que certains comptables plus respectueux de leurs clients et de leur bien-être incluent les prestations coiffure et soins capillaires dans les frais divers de leur entreprise.

Je tape rapidement une réponse que j'espère à la hauteur de son bien-être, et reviens à Amélia.

— Tu ne voudrais pas prendre la gérance d'un café dans un charmant village, perdu dans les Alpes ?

Elle éclate de rire. Quand elle réalise que je suis sérieuse, elle se reprend.

— Impossible. Je finirais en dépression en moins de dix jours. La montagne, le calme, les soirées au coin du feu, c'est vraiment pas mon truc.

J'aurais dit la même chose il y a une semaine encore. Mais je commence à m'habituer à ce mode de vie et finalement je ne trouve plus ça

si terrible. Mes rêves de lèche-vitrines devant les Galeries Lafayette me semblent loin.

— Mais moi je serais là !

— Vraiment ? Je croyais que le plan, c'était de retaper le café et de laisser quelqu'un le gérer.

Je souris pour moi-même. Elle a raison, c'est ça, le plan.

— C'est vrai, dis-je. Dès que j'ai fini, je rentre pour de bon.

J'ai hâte de retrouver mon amie... Dire que nous nous sommes rencontrées sur les bancs de l'école ! Tandis que je rêvassais en regardant par la fenêtre, elle enchaînait les 20/20 et les félicitations de l'équipe enseignante. Elle est douée, efficace et d'une vivacité que je lui ai souvent enviée.

— Et comment va ton Roméo ? demande-t-elle au bout d'un moment.

Matthieu est devenu « mon Roméo », ce qui n'a rien de positif dans la bouche d'Amélia, dès lors qu'il a rompu. Amélia sait mieux que personne à quel point j'ai mal vécu cette séparation, à peine quelques jours après l'entrée de Madie à l'Ehpad.

— Nous avons eu une discussion ce week-end et j'ai décidé de ne plus le laisser passer à l'improviste.

Amélia émet un petit cri de joie.

— J'ai eu peur que tu le laisses te traiter comme ça encore longtemps !

Je souris contre le téléphone. Elle a raison. J'étais prête à tout pour avoir une autre chance, quitte à me perdre en cours de route. Aujourd'hui, je sais combien j'ai eu tort.

— Bon, je dois te laisser. Ce soir, je vais au pub du village.

J'espère obtenir un lever de drapeau blanc entre Sandro et moi.

— Je vois...

Je décèle dans le ton d'Amélia une pointe de sous-entendu, comme si je venais de lui annoncer que j'allais me rendre à une soirée spéciale célibataires. Profitant qu'elle ne peut pas me voir, je lève les yeux au ciel.

— Qu'est-ce que tu imagines encore ?

— Rien du tout, dit-elle, de mauvaise foi. N'oublie pas de te remaquiller et de te parfumer. Les hommes adorent les femmes qui laissent un sillage fleuri sur leur passage.

Je regarde mon reflet dans les vitres nettoyées. Si Amélia me voyait, elle ferait un arrêt cardiaque. On dirait que j'ai mis les doigts dans une prise et qu'ensuite je suis allée me doucher dans un caniveau.

— Crois-moi sur parole, tout le monde se fiche royalement de la tête que j'ai ce soir. Les habitants ont bien d'autres préoccupations.

— Si tu le dis, lâche-t-elle, dépitée. Après tout, tu peux très bien rester célibataire toute ta vie.

J'éclate de rire pendant qu'elle râle à propos de mon supposé laisser-aller. Puis je réalise qu'en allant au pub je pourrais tomber sur Tom. Tom l'intrépide. Mon rythme cardiaque augmente légèrement au souvenir de notre dernière conversation.

— Tu sais quoi, je crois tu as raison. Je vais aller me rafraîchir un peu avant d'y aller. Maintenant que la chaudière est rallumée, je vais même pouvoir me doucher.

— Alléluia !

Après quelques conseils maquillage et coiffure, nous raccrochons. Amélia ravie de savoir que je suis ses recommandations, et moi pas tout à fait certaine que gaspiller le peu de temps dont je dispose pour me faire belle soit une très bonne idée. Le plus sage serait de rentrer et me coucher tôt. Demain, il faudra que je trouve un peintre acceptant de prendre le chantier de toute urgence.

Mon sac de vêtements en mains, je prends l'escalier et entre dans la petite salle de bains située à l'étage. Un lavabo en céramique rose, émaillé à plusieurs endroits, une robinetterie fatiguée et une baignoire sabot datant des années 1970 m'accueillent. Ce n'est pas moderne, mais au moins c'est propre.

Quand je croise mon reflet dans le miroir, je constate les dégâts occasionnés par cette journée de travail supplémentaire. Mon visage est noir de poussière, mes cheveux sont sales et, même avec une bonne dose de parfum, je doute de camoufler l'odeur de transpiration qui me colle à la peau. Un bon dégrassage s'impose.

Je dispose mon nécessaire de toilette sur le lavabo et j'ouvre le robinet. Sous le jet d'eau chaude, je réalise que j'ai maintenant tout ce dont j'ai besoin ici. L'électricité fonctionne, la chaudière aussi. Si j'emmène un lit d'appoint, je pourrai même rester dormir à l'étage pour m'éviter la route. Remettre le café en état ne me semble plus hors de portée, et j'ai de bonnes chances de terminer avant Noël.

Quand je sors de la salle de bains, un clapotis attire mon attention. Celui d'une pluie battante s'écrasant sur les vitres.

Bizarre, pensé-je. Vu les températures, je m'attendais plutôt à ce que la neige s'intensifie ce soir. Comme tous les soirs, d'ailleurs. Ces derniers jours, j'ai remarqué qu'entre 19 heures et 21 heures une valse de flocons emplissait le ciel, sans pour autant parvenir à tenir sur le sol.

Les cheveux encore mouillés, j'emprunte l'escalier pour vérifier d'où vient ce bruit. Je n'ai descendu que quelques marches quand je me fige. Le clapotis ne vient pas de l'extérieur mais de l'intérieur du café. Il pleut dans la grande salle !

Impuissante devant le spectacle désastreux qui s'offre à moi, je descends rapidement les dernières marches.

C'est un cauchemar et je vais me réveiller.

Le sort s'acharne sur moi. Je fixe le plafond duquel tombe cette pluie de la damnation. Là, je réalise que la pièce qui se trouve juste au-dessus est... la salle de bains. Et que je dois cet épisode de pluie à la douche que je viens de prendre.

Non mais c'est pas vrai !

J'ai complètement oublié la fuite d'eau dont mon père m'a parlé le premier jour. Dépitée par ce nouveau problème, je vais chercher mon téléphone et je l'appelle à la rescousse. Il décroche immédiatement.

— Dis-moi, la fuite dans la salle du bains du café dont tu m'as parlé, elle n'a pas été réparée ?

— Non, on s'est contentés de repeindre le plafond. Je pensais le signaler à un futur acquéreur, pourquoi ?

— Je viens de prendre une douche.

Un ange passe.

— Ah !

Je n'aurais pas dit mieux.

— La bonne nouvelle, c'est que la chaudière fonctionne parfaitement. J'ai eu suffisamment d'eau chaude pour me laver. Tu veux la mauvaise ?

— Non, je crois que j'ai deviné. Ferme l'arrivée d'eau. Je passe prendre Quentin et on arrive.

14. La jalousie n'est pas un vilain défaut, c'est juste un surplus de curiosité

Le lendemain matin

Mon père, Quentin et son ami Nuggets – j'ose espérer que ce n'est pas son prénom – travaillent dans la salle de bains depuis une heure.

Après une estimation alarmante des dégâts occasionnés par mes vingt minutes de douche de la veille, mon père a estimé qu'il était plus sûr de procéder aux réparations, même dans le cas où l'on déciderait de vendre. Je le soupçonne surtout de vouloir s'assurer que je n'occasionne pas d'autres dégâts rendant tout simplement la vente impossible. Ce en quoi il n'a sans doute pas tort.

En milieu de matinée, j'oblige mon équipe de sauveteurs à descendre pour boire un café.

— Qu'est-ce que ça donne ? demandé-je, inquiète.

Par chance, l'eau n'a coulé que sur une partie du plafond de la grande salle et ne semble pas s'être infiltrée dans la cuisine.

— Ça devrait aller, me dit mon frère. J'ai démonté la baignoire et trouvé la fuite. Maintenant, il faut remplacer la robinetterie et replacer la baignoire, à moins qu'on en mette une autre. Ensuite, il faut arracher le plâtre mouillé, laisser sécher et repeindre, mais ça c'est la partie de Nuggets.

Sonnée par le catalogue de tâches à accomplir, je hoche la tête. Si mon frère n'affichait pas un sourire serein, je crois que je me jetterais par la fenêtre.

— J'oubliais, ajoute-t-il. Il y a aussi le parquet. Il est imbibé d'eau. Il faudrait le changer. Par contre, je ne m'y connais pas dans ce domaine. Je pourrais demander à Kignon.

S'agit-il encore d'un surnom, ou tous ses amis ont un prénom en rapport avec la nourriture ? Je renonce à poser la question.

— Non, laisse tomber, pour le parquet. Je vais le laisser sécher. Ce sera comme un rappel des combats que j'ai menés pour remettre ce café sur pied.

— Comme tu veux, dit mon frère en souriant.

Nuggets m'adresse un sourire rassurant. Nous nous sommes déjà entraperçus au BZ quand je suis passée avec Tom pour récupérer mon frère. Grand, maigre, pas très bavard, une casquette à l'envers sur le crâne, il semble doux et sympathique. Il termine son café et dresse l'escabeau qu'il a emmené ce matin. À l'aide d'une truelle, il éventre le plafond alourdi par l'eau et fait tomber les bandes abîmées, sous mes yeux ébahis. L'expression « Le ciel vous tombe sur la tête » prend tout son sens.

Mon père s'approche de moi et me prend par les épaules.

— Haut les cœurs, ma Lili !

Il a raison. Je ne vais pas me laisser abattre par quelques morceaux de plâtre. Et puis ils sont là pour m'aider. Il y a encore une semaine, je n'aurais pas misé là-dessus !

Mon père nous quitte vers midi, n'ayant pas pu reporter un rendez-vous de dépannage informatique.

En fin de journée, Quentin et Nuggets m'expliquent le déroulement des festivités à venir. Il faudra compter deux jours pour le séchage, à condition que les radiateurs restent allumés. Plus une journée pour combler et une

autre pour la peinture. Quand je parle du tarif, Nuggets lève les deux mains en signe de protestation.

— Hors de question que je te demande un centime.

— Ne dis pas ça, réponds-je. Je voudrais aussi que tu donnes un coup de peinture au reste du café.

Du menton, je lui montre la grande salle. Nuggets examine les murs et convient qu'il y a du travail. Selon lui, il faut boucher les trous, lisser et repeindre. Mon frère s'approche et, d'un geste de la main, me montre un creux plus profond que les autres.

— C'est quand même bizarre.

Je me tourne vers lui. Il fronce les sourcils, les yeux braqués sur le mur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les taches de brûlure sur les tables et les trous dans les murs. Je veux bien que le café soit resté vide un bon moment, mais quand même, ça ressemble beaucoup à des dégradations volontaires.

Sans parler du système électrique. Je passe la main sur le mur et m'attarde sur les irrégularités à certains endroits. Si j'avais l'ancien gérant sous la main, j'aurais bien quelques questions à lui poser.

Nuggets me tire de mes pensées.

— Tu veux que je m'occupe seulement de la grande salle ?

Comme lui, je lève les yeux vers l'escalier.

— L'étage mériterait un rafraîchissement, lui aussi, ajoute-t-il.

Nous faisons le tour du café. De son œil expert, Nuggets me conseille sur le choix des couleurs, en fonction de la luminosité. À travers ses explications, j'imagine les changements s'opérer sous mes yeux. Quand il a fini, je suis conquise.

— Ça a l'air génial, je signe où ?

— Si tu achètes la peinture, dit-il, ravi de m'avoir convaincue, je peux me mettre au travail dès demain.

Je regarde mon frère, intriguée. Pourquoi son ami s'obstine-t-il à se montrer aussi généreux ?

— Nuggets est au chômage, m'explique Quentin.

Son ami prend un air triste.

— Ce qui veut dire que j'ai pas mal de temps libre à occuper. Et je dois beaucoup à ton frère. J'ai eu quelques coups durs par le passé et il a toujours été là pour moi.

— Tu parles ! dit l'intéressé. T'aurais fait la même chose.

Au fond, je ne suis pas étonnée d'apprendre que Quentin a aidé un ami traversant une période difficile. Mon frère donne l'air d'un rêveur insouciant, mais je sais qu'il est très attentionné. Aujourd'hui, c'est moi qui profite de cette entraide, et ça me fait chaud au cœur.

— Ça représente beaucoup de travail, précisé-je.

— Ce sera toujours mieux que de rester à l'appartement à tourner en rond, ajoute Nuggets. Tu n'auras qu'à me rejoindre quand tu auras fini le boulot, dit-il à l'attention de mon frère.

— Tu es sûr ? demandé-je à Quentin. Tu as déjà un emploi du temps bien chargé. Je pourrais comprendre que tu ne veuilles pas passer tous tes moments libres ici.

Je m'en veux de lui rappeler cette conversation, chez mes parents, il y a près de dix jours. Mais je refuse qu'il se sente obligé de m'aider. Retaper le café est mon idée.

— Je veux participer. Je te l'ai dit : tu m'as convaincu.

— Bien ! dis-je, émue d'avoir un vrai allié. Alors, pour fêter ça, j'offre ma tournée de bières.

Nuggets et mon frère poussent un hourra enthousiaste.

Un quart d'heure plus tard, nous quittons le café sous la neige. Cette fois, j'ai l'impression que les flocons se sont épaissis. Ils ont l'air plus

dodus que ceux d’hier, comme de petits soldats survitaminés, prêts à conquérir le secteur.

Un sourire aux lèvres, je tente d’en attraper un pour vérifier mon hypothèse par moi-même.

— Ce soir, la neige pourrait bien tenir, me confirme Nuggets.

Il ne semble pas mécontent. Au contraire, l’arrivée d’un épisode neigeux paraît être une bonne nouvelle.

— Ça ne t’inquiète pas ? demandé-je. S’il neige beaucoup, mon frère et toi allez rester coincés ici.

Mon frère émet un petit rire.

— Aucun risque, on est équipés. Par contre, ce n’est pas le cas de ta camionnette.

— J’ai des chaînes dans le coffre, dis-je pour lui clouer le bec.

Mon frère et Nuggets éclatent de rire.

— Génial, dit ce dernier. Et tu sais les mettre ?

— Pas encore, réponds-je du tac au tac. Mais, si vous êtes capables de le faire, je suppose que ça ne doit pas être si compliqué.

Nous continuons de nous taquiner jusque devant la porte du pub et entrons dans la bonne humeur. La salle est bondée. La météo a attiré du monde et probablement les premiers touristes. Mon frère avise une table sur le point de se libérer et nous fait signe de le suivre. Je me laisse tomber sur la banquette et glisse jusqu’à la fenêtre pour pouvoir continuer de regarder la neige. D’aussi loin que je me souviens, ce spectacle m’a toujours hypnotisée. J’ai toujours aimé me coller à la vitre et regarder ces délicates pastilles blanches danser dans le ciel.

— Je vais commander, dit Nuggets, qu’est-ce que vous prenez ?

— Une bière de Noël, dit mon frère.

— J’y vais ! dis-je. J’ai quelques mots à dire au gérant.

Nuggets insiste, mais je le fais taire en levant un doigt autoritaire.

— Je te rappelle que c’est moi qui invite. Et je suis plutôt du genre têtue.

Mon frère hoche la tête, un sourire amusé au coin des lèvres.

— Tu peux la croire sur parole ! Je ne citerai que l’exemple du café de Madie, qu’elle s’est mis en tête de remettre en état avant Noël.

Nuggets s’avoue vaincu. Je me lève et rejoins le comptoir pour passer notre commande. Quand il me reconnaît, Sandro m’adresse une moue pincée, sans doute celle qu’il afficherait si je brandissais un badge de la DGCCRF¹.

— Bonjour, dis-je en lui offrant le sourire d’une Sioux venue pour demander la paix.

— Bonsoar.

Il brique avec énergie le verre qu’il tient entre ses mains. À ce rythme, il va le briser en mille morceaux avant que j’aie eu le temps de lui dire quoi que ce soit.

— Je voudrais passer commande.

— Je soui occupé.

Quel culot !

Je patiente, tandis qu’il nettoie consciencieusement trois autres verres. Quand je n’y tiens plus, je l’interpelle :

— S’il vous plaît, j’attends toujours !

Il plisse les yeux comme un chat agacé et finit par s’approcher. En guise de « Que désirez-vous boire ? », il m’adresse un vague signe de la tête. Ce gars a la rancœur tenace.

— Trois bières de Noël et deux minutes de votre temps.

— OK por les bières, dit-il en ricanant.

Je suppose que pour les deux minutes je peux repasser. J’attends qu’il serve mes verres et décide de lui dire ce que j’ai sur le cœur, qu’il veuille m’écouter ou non.

— Vous vous trompez sur mes intentions.

Sandro pousse les pintes devant moi et me regarde comme si, justement, il avait vu clair dans mon jeu.

— Je ne suis pas là pour faire des travaux et revendre le café. C'est l'inverse. Ce que je voudrais, c'est réussir à le remettre en état et permettre à Madie d'y passer l'après-midi de Noël.

Cette fois, Sandro me prête une oreille attentive. Il m'écoute lui parler des travaux à venir, sans m'interrompre. Quand j'ai fini, il me parle de mon père et de la conversation qu'ils ont eue, le jour où je l'attendais, à deux doigts de mourir congelée, sous l'auvent du café.

— On n'est pas d'accord, précisé-je. Si je me donne autant de mal, c'est pour qu'il change d'avis. Lui et les autres membres de la famille. J'espère même trouver quelqu'un pour assurer le service et empêcher la revente.

Au moins pour un ou deux ans, le temps de me faire à la situation. Le regard de Sandro s'est radouci. Toute trace d'animosité s'en est allée.

— Il fallait le dire tout de suite.

— Il fallait m'en laisser l'occasion.

Après une pause, il ajoute :

— Ta grand-mère, elle y tenait, à son café. Elle n'aurait pas aimé ce gars que ton père a pris pour le gérer à sa place. Et elle n'aurait pas aimé que vous le revendiez non plus.

— Je sais. Je vais faire de mon mieux.

Sandro pousse les verres devant moi.

— Si je peux t'aider, tu n'as qu'à demander.

— Merci.

Je ne sais pas trop si je ferai appel à lui et à son sale caractère, mais je suis soulagée que nos relations s'apaisent.

— Enzo ! dit-il à l'attention du serveur. Aide...

Sandro revient à moi, il cherche mon prénom.

— Aurélie, dis-je.

— Aide Aurélie à emmener sa commande à sa table.

Le fameux Enzo s'approche. C'est la copie conforme de Sandro, quelques années en moins. La ressemblance ne laisse que peu de doutes sur le lien qui les unit. Enzo est le frère de Sandro. Le pub, comme bon nombre de commerces ici, est une entreprise familiale. De celles qu'on se transmet de génération en génération pour entretenir l'âme du village.

En deux temps trois mouvements, mes bières sont sur un plateau. Soulagée de ne plus être *persona non grata* dans l'unique établissement où l'on peut boire un verre d'alcool à Saint-Martin, je rejoins notre table, accompagnée du serveur.

Mon frère et Nuggets ne sont plus seuls. Je découvre avec stupeur que deux autres invités se sont joints à eux. Tom et la jeune femme brune de l'autre soir. Celle qu'il avait éconduite pour m'emmener à l'hôpital.

— Lili, dit mon frère avec enthousiasme. Regarde qui est là...

Il me montre Tom tandis que tous les regards se posent sur moi.

Sois naturelle, me dis-je pour éviter de montrer à quel point je suis troublée par sa présence.

— Salut ! dis-je, ne sachant si je dois m'asseoir à côté de Tom ou à côté de la jeune femme, qui me fusille du regard.

— Bonsoir, dit Tom en se poussant un peu pour que je m'installe à côté de lui. La salle est pleine et, comme vous aviez une banquette pour six, ton frère nous a proposé de le rejoindre.

— C'est bien normal, après ce que tu as fait pour nous l'autre soir ! ajoute Quentin.

Mon frère et son grand cœur vont me jouer des tours ce soir.

— Tu as bien fait, dis-je sur un ton qui veut clairement dire le contraire.

La petite amie potentielle de Tom, maintenant en face de moi, me dévisage comme si j'étais un ennemi entré par effraction sur son territoire. Pour la troisième fois consécutive.

Tom profite de la présence d'Enzo pour commander une bière et un thé pour sa copine, qu'il finit par me présenter.

— Érica, je te présente Lili. Sa grand-mère tenait le café « Chez Madie », dans la ruelle après la place.

Érica hoche la tête comme si ce détail me rendait tout à coup sympathique à ses yeux, mais je sens bien qu'elle en restera à une politesse artificielle. Après tout, se jeter par-dessus la table pour m'étriper ne ferait pas bonne impression, surtout si elle envisage de conclure avec le policier assis à côté de moi, un brin tatillon en qui concerne le secteur qu'on lui a attribué.

— C'est sympa de voir deux Rivolier en même temps à Saint-Martin, dit Tom avec un sourire sincère. Ça faisait longtemps que cela n'était pas arrivé.

Mon frère, toujours prompt à la discussion, juge utile d'expliquer la raison de sa présence ici. À grand renfort de superlatifs, il explique les dégâts occasionnés par la douche d'une heure – j'ai toujours soupçonné mon frère d'avoir hérité des origines marseillaises de nos aïeuls – que je me suis accordée dans une salle de bains vétuste.

Érica doit trouver cela très drôle puisqu'elle rit aux éclats, surtout quand mon frère mime ma tête de ce matin au moment où Nuggets faisait tomber les morceaux de plâtre imbibés d'eau. Juste après, Tom enchaîne avec des révélations sur la coupure d'électricité.

Ravie d'être le nouveau phénomène de foire, je me contente de siroter mon verre, dans l'espoir que quelqu'un change de sujet – je suis même prête à parler de foot – ou qu'une autre se table se libère, permettant à Tom, dont la proximité me rend nerveuse, et sa copine, dont les yeux brillent d'hilarité à l'écoute de mes déconvenues, de reprendre le cours de leur soirée. Et, au passage, me permettant de restaurer ce qui me reste de dignité.

Comme rien ne se produit, et que mon frère et Tom abordent le dossier « souvenirs d'enfance » dans lequel je ne tiens pas le beau rôle, je décide d'aller aux toilettes. Après m'être excusée auprès de mon public super fan des aventures de « Lili la gentille nouille toujours empêtrée dans les pires

galères », je traverse la salle pour rejoindre le couloir menant aux toilettes, comme indiqué sur une petite pancarte.

La porte est verrouillée. Le temps que la place se libère, je m'adosse au mur et je sors mon téléphone. Moins d'une minute plus tard, Tom emprunte le couloir et me rejoint.

— C'est occupé, dis-je en montrant la porte.

Il acquiesce. À son regard, je devine qu'il ne va pas se contenter de faire la queue en silence derrière moi.

— Comment va Madie ? demande-t-il.

Tom a déjà pris des nouvelles de ma grand-mère durant le week-end. Qu'il se montre si concerné par son état de santé me touche.

— Elle repart demain pour les Gentianes. Elle est fatiguée et dort beaucoup, mais ça va.

J'ai hâte qu'elle soit complètement remise. D'ici une semaine ou deux, j'aurai terminé les travaux. L'idée de lui montrer le café, restauré, me donne du baume du cœur.

Tom m'adresse un franc sourire. Et je me rends compte que, s'il a malgré lui participé à mes péripéties familiales ces derniers jours, je ne sais rien de lui.

— Et toi, demandé-je, comment vont tes parents ?

Il s'adosse au mur et penche la tête de mon côté, dans une posture sexy. Il me faut toute mon énergie pour rester concentrée sur ce qu'il m'explique.

— Ils vont bien, comme de joyeux retraités qui parcourent le pays dès qu'ils en ont l'occasion.

Tom m'explique qu'ils sont actuellement à Paris et seront de retour pour Noël.

— J'espère que j'aurai une bonne nouvelle à leur annoncer.

À la lueur qui éclaire ses iris, je devine qu'il parle de sa promotion.

— Tu seras fixé quand ?

— J'ai un entretien dans deux semaines avec ma responsable.

Une ombre passe sur son regard.

— Ne me dis pas que l’agent Thomas Rotagnon ne saura pas accomplir cette mission spéciale ?

Il s’efforce de faire bonne figure mais ne semble pas convaincu de réussir à décrocher son avancement.

— Allez, explique-moi.

— OK, dit-il en soupirant. Une bande de cambrioleurs a sévi dans le coin l’été dernier. Je n’ai pas réussi à les intercepter, ce qui ne va pas jouer en ma faveur.

Je me souviens de la discussion que j’ai eue avec Charlie à ce propos. Des cambrioleurs dont la particularité était de bricoler les compteurs électriques ont semé un vent de panique au village.

— Ce n’est pas ta faute si des voyous traînaient dans les parages.

— Je suis policier. C’est mon travail de les arrêter.

Je ne nie pas. Il a raison.

— Si tu veux, je peux contacter la mairie pour leur certifier que tu es un super policier. Je leur raconterais que tu es déjà venu à mon secours au moins deux fois.

— Un super policier ? répète-t-il en levant un sourcil.

— Oui. Un agent très sérieux qui arpente les rues du village dans son costume.

Les yeux de Tom s’étrécissent.

— Ce n’est pas un costume !

— Un déguisement ?

Il éclate de rire et me regarde, maintenant très sérieux.

— C’est la deuxième fois qu’on parle de mon uniforme. Liliputienne, dit-il tout bas. Est-ce qu’il y aurait comme un sous-entendu ?

La température grimpe de quelques degrés dans le couloir et, quand je croise son regard brûlant, je rougis jusqu’à la racine des cheveux. Lui répondre que, dans le courant de ma courte existence, j’ai pu fantasmer sur

de beaux spécimens en tenue de policier ne me paraît pas être la meilleure idée du siècle, si je me réfère à la jeune femme qui l'attend à notre table.

— Alors ? demande-t-il.

Tu ne serais pas en train de flirter avec moi, Tom ?

— Tu devrais rejoindre les autres, dis-je d'une petite voix. Je te ferai signe quand ce sera libre.

— T'as raison, dit-il. Je devrais y aller. J'étais juste venu te signaler que ces toilettes sont momentanément en travaux. Il faut que tu prennes l'escalier du personnel pour utiliser celles de l'étage.

Mon regard va de Tom à la porte verrouillée.

— Merci, dis-je, confuse. Ça aurait été bête que je passe la moitié de la soirée ici.

Sans compter qu'une conversation sur les dernières catastrophes qui ont marqué ma vie m'attend à notre table. J'ai hâte.

— Tu peux compter sur le super policier du village.

Tom m'adresse un regard appuyé avant de reprendre le couloir en direction de la salle. Je reste un instant devant cette porte close, troublée.

À quel moment ai-je commencé à apprécier de me trouver seule avec toi, Tom l'intrépide ?

1. direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes.

15. Invitation purement amicale au marché de Noël. Hum...

Trois jours plus tard

Vendredi 11 décembre

Nuggets et mon frère terminent de combler le plafond en fin de matinée.

— Cette fois, je vous invite à manger ! dis-je quand ils descendent de leur escabeau.

— Impossible, me dit Quentin. Je veux passer aux Gentianes avant midi. Sans compter que cet après-midi Nuggets et moi avons déjà quelque chose de prévu.

Intriguée, je me tourne vers Nuggets. Il lève les deux mains, comme s'il espérait échapper au programme de son ami.

— Ton frère veut m'obliger à me renseigner sur les démarches administratives pour créer mon entreprise, dit-il d'un air dépité qui me fait rire.

Ce qu'il ignore, c'est que je valide ce projet à 100 %. Nuggets doit monter son affaire, ce gars a de l'or dans les mains. Ces derniers jours, il travaillé sans relâche. Il s'est totalement investi pour arracher la tapisserie, reprendre les murs et leur donner un aspect lisse et immaculé. À lui seul, il a abattu un travail titanesque, et le résultat est parfait.

Je me tourne vers mon frère.

— Pense à lui faire imprimer des cartes de visite. Et vous pouvez compter sur moi pour les distribuer. Nuggets, je vais faire de toi le plâtrier-peintre incontournable du secteur.

— Oh non ! Ne me dis pas que tu es d'accord avec lui ?

— Et plutôt deux fois qu'une !

Nuggets enfonce maladroitement sa casquette sur sa tête, comme s'il était gêné que l'on estime son travail à sa juste valeur. J'ignore tout de son histoire, et de ce qu'il a traversé ces derniers mois, mais je me doute que ces événements lui ont fait perdre sa confiance en lui.

Quentin et Nuggets me proposent d'aller acheter la peinture en fin de journée, en prévision du week-end.

— Si on s'y met tous, dit mon frère, on peut terminer la première couche, peut-être même la deuxième, avant dimanche soir.

Je voudrais lui donner raison, mais, même avec la meilleure volonté du monde, la tâche semble impossible à réaliser dans un délai si court.

— À trois, ça va être compliqué.

— À six, tu veux dire !

— Six ?

— Toi, Nuggets et moi, ça fait trois. Papa, maman et Tom vont nous aider. On devrait y arriver.

Mon regard va de Nuggets à Quentin. Je n'arrive pas à croire que tout ce monde se mobilise. Cette fois, j'ai le soutien d'une équipe entière. C'est inespéré.

— Merci, les gars.

— Tu me remercieras quand ce sera fait. On se voit pour dîner chez les parents ? demande Quentin en partant.

— Pas ce soir. J'ai prévu de dormir ici pour ranger les commandes de vaisselle qui vont arriver en début d'après-midi.

Des mugs rouges, violets et marron. Des assiettes colorées. Des verres aux tons acidulés. N'ayant pas encore réceptionné le lave-vaisselle, je vais avoir de quoi faire, entre le lavage et le rangement.

— On se retrouve ici demain matin, ajouté-je dans un sourire.

Dès qu'ils s'en vont, j'allume mon ordinateur et tente de mettre à jour le suivi des comptes des entreprises que je gère. Cette semaine, avec la présence de Nuggets et de mon frère et les dernières commandes à passer, j'ai eu du mal à suivre le rythme.

Pour rattraper mon retard, je travaille sans relâche. Et comme d'habitude, quand j'ai terminé, j'envoie le fruit de mon travail à Agathe. Cette fois-ci, elle me répond dans la foulée. Elle me propose de prendre en charge deux autres entreprises, fraîchement intégrées à notre portefeuille.

Surprise par sa proposition, je cligne des yeux devant l'écran. C'est la première fois qu'Agathe me propose une telle opportunité. Je sais que c'est une chance à saisir. Qu'un « non » me placerait sur la liste des employés peu impliqués. Ceux à qui on n'offrira jamais aucune promotion.

Je réfléchis. Accepter, c'est aussi passer plus de temps sur la comptabilité et moins sur le travail à fournir ici. Du regard, j'observe la grande salle. L'odeur de propre, de neuf et la tiédeur de l'atmosphère m'indiquent que j'ai fait plus de la moitié du chemin et que bientôt je devrai rentrer. D'ici peu, le sort du café ne sera plus entre mes mains mais dans celles des autres membres de ma famille. Ce jour-là, je devrai refaire mon sac et rentrer à Lyon. Retrouver ma vie d'avant.

Je me reconcentre sur le mail d'Agathe. Prendre en charge deux entreprises supplémentaires, ce n'est pas impossible. Ma chère sœur me dirait même que c'est le minimum si j'espère développer ma carrière. Je suppose qu'elle aurait raison. Pourtant, c'est avec un pincement au cœur que j'accepte la proposition d'Agathe.

En début d'après-midi, la livraison de mes colis m'interrompt dans mon travail. Je me précipite sur mes cartons et découvre la vaisselle avec joie.

J'imagine les chocolats chauds, les cafés et les thés qui seront servis aux clients de retour des pistes. Des images de mon enfance bouillonnent dans ma tête et je souris bêtement devant mon ensemble de tasses.

Je suis encore en admiration devant l'un des services quand je remarque qu'un visage m'observe à travers la vitre du café. C'est une petite dame aux cheveux blancs, emmitouflée dans un manteau de laine. Elle scrute l'intérieur sans paraître me voir. Son insistance me pousse à me lever et à lui ouvrir la porte :

— Vous cherchez quelqu'un ?

Elle me fixe avec attention. Ses petits yeux malicieux détaillent mon visage.

— Aurélie ?

— Euh... oui. C'est moi.

Surprise qu'elle connaisse mon prénom, je fouille ma mémoire pour identifier cette personne avenante qui se tient sous l'auvent du café.

— Vous êtes une amie de ma grand-mère ?

Elle acquiesce.

— Je me souviens bien de toi, ajoute-t-elle. J'ai entendu dire que tu faisais des travaux dans le café, du coup, je suis passée voir.

Je souris. Au moins, elle n'a pas entendu dire que la méchante petite-fille ingrate de Madie faisait un rafraîchissement pour revendre le café très cher et s'enrichir sur le dos de son ancêtre !

— Je vous fais visiter ?

En réalité, il n'y a pas de grands changements à découvrir, mais j'aime l'idée de voir une personne proche de ma grand-mère entrer dans son univers.

Mon invitée accepte. Je tente de capter la moindre de ses réactions. Elle fixe les murs blanchis par l'enduit, la grande salle vide et propre et les cartons posés au centre. Elle revient à moi et me gratifie d'un sourire émerveillé.

— Je m'appelle Monique.

Elle me tend la main.

— Bienvenue au café, Monique !

Comme si j'avais besoin de lui faire la démonstration de ma bonne volonté, je lui raconte l'état dans lequel j'ai trouvé le café, lamentable, les premiers travaux et le mobilier qui va suivre. Je lui fais part de mon projet de rouvrir et de mes doutes. Et je termine sur le quotidien lyonnais qui m'attend. Quand j'ai fini, je me rends compte que je ne lui ai rien proposé à boire.

— Je peux vous servir une boisson chaude ? Je n'ai pas encore reçu la nouvelle machine, mais je peux vous proposer un thé en sachet ou un authentique café filtre !

Elle accepte dans un sourire.

— Un thé, ce sera parfait.

Je m'active dans la cuisine. Monique m'a suivie. Elle regarde les placards lavés, prêts à recevoir la vaisselle neuve, et s'attarde sur la table. Je mettrais ma main à couper qu'elle est venue dans cette cuisine des centaines de fois.

— Je peux te faire une confidence ? dit-elle.

Tout en versant l'eau chaude dans la bouilloire, je lève les yeux dans sa direction.

— Bien sûr, allez-y.

— Personne ici n'a apprécié le garçon embauché par ton père pour reprendre le café.

Je termine de rincer les tasses que j'ai choisies pour notre thé. Ce n'est pas la première fois que j'entends dire du mal de cet homme. Sandro ne semblait pas emballé, lui non plus.

— Mon père a déjà sa propre entreprise à Albertville, je suppose qu'il a cru faire au mieux en recrutant ce gars.

C'est bien la première fois que je le défends, mais deux semaines passées ici m'ont appris que le café ne se satisfaisait pas d'un investissement à temps partiel.

— Je n'en doute pas, dit-elle. Mais il a dénaturé cet endroit pour en faire un lieu peu fréquentable. C'est dommage.

Intriguée par ce qu'elle m'apprend sur l'ancien gérant, je l'interroge :

— Qu'est-ce que vous entendez par « peu fréquentable » ?

Elle pince les lèvres, comme si je ravivais un mauvais souvenir.

— La journée, on pouvait boire un café, un thé si on avait de la chance. Mais la nuit le café devenait un repaire de voyous.

Je pose nos tasses sur la table de la cuisine et invite Monique à s'asseoir, très intéressée par ce qu'elle me rapporte.

— Vous pensez que c'était légal ?

— Disons que c'était plus abusif qu'illégal. Ça se passait quand l'établissement était fermé. Je l'ai su parce que je me suis présentée un soir pour déposer mes gâteaux. J'ai assisté à une dispute entre plusieurs jeunes hommes qui, manifestement, avait trop bu. Ce soir-là, le gérant m'a dit qu'il n'avait plus besoin de mes pâtisseries, car la clientèle n'en voulait pas. Depuis, je les emmène chez Sandro, qui a eu à cœur de proposer la fameuse formule de la marmotte de ta grand-mère.

Je tente de faire le tri dans les informations qu'elle me donne. Savoir que le café a été utilisé pour les réunions d'une bande de voyous me noue l'estomac. Madie n'aurait jamais laissé faire ça.

Maintenant, je sais pourquoi le café avait des allures d'entrepôt abandonné. L'ancien gérant et ses gars ont saccagé ce lieu.

Reste une question à laquelle j'aimerais trouver réponse.

— Mon père était au courant ?

— Je l'ai contacté par téléphone. Il est venu plusieurs fois pour parler avec le jeune homme. Mais ça n'a pas été concluant.

— Je vois, dis-je, déçue.

Je me demande pourquoi mon père n'a jamais parlé de cet incident. Monique boit quelques gorgées de son thé et regarde autour de nous.

— Ta grand-mère aurait aimé te voir plus souvent au village. Elle a toujours trouvé que tu ne passais pas assez de temps ici.

Je sais qu'elle dit vrai. Aujourd'hui, je regrette de ne pas être venue plus régulièrement.

— Donc c'est vous qui avez fait le gâteau au chocolat que j'ai dégusté au pub la semaine dernière ? demandé-je pour revenir à une conversation plus légère.

— Moi-même. Sandro m'en achète un par jour. Ça me permet d'arrondir les fins de mois. C'était une idée de ta grand-mère. J'ai longtemps résisté avant de lui céder. Il faut dire qu'elle sait se montrer convaincante.

Monique termine son thé et se lève.

— Je te remercie pour l'accueil.

— Avec plaisir, dis-je. J'espère vous revoir bientôt.

— Je ne serai pas étonnée que nos routes se croisent à nouveau, dit-elle en m'adressant un regard entendu.

Nous quittons la cuisine pour la grande salle. Au même moment, la porte du café s'ouvre sur Tom, en tenue de policier.

— Mesdames ! dit-il, surpris par la présence de Monique.

— Bonjour, Thomas. Toi aussi, tu viens voir la nouvelle gérante du café ?

Je lève la main en guise d'objection.

— Désolée, Monique, je ne voudrais pas vous faire de faux espoirs. Je ne suis pas seule à décider de la revente ou non du café. Sans compter que je n'ai trouvé personne pour en prendre la gérance.

Monique m'adresse un large sourire.

— J'ai un bon pressentiment.

Le tintement familier de la porte d'entrée retentit quand elle ouvre la porte et disparaît dans la rue. Il ne reste que Tom et moi. Je décide de lui faire part de la conversation que je viens d'avoir avec Monique.

— Monique m'a parlé de l'ancien gérant, dis-je, encore chamboulée par ce que je viens d'apprendre, tu le connaissais ?

— Je suis passé pour discuter avec lui deux ou trois fois. Un gars jeune, grand et brun, pas très sympathique.

— Apparemment, il organisait des soirées ici. Monique m'a parlé d'un rassemblement de jeunes voyous. Elle a aussi dit qu'ils buvaient trop.

— Ce qui n'a rien d'illégal. Personne n'a déposé de plainte.

— D'après Monique, mon père est venu pour lui parler, mais rien n'a changé, sauf que ce type a abîmé le mobilier et les murs.

L'agacement est perceptible dans ma voix.

— Désolée, dis-je. Je suis un peu sur les nerfs. Je n'arrête pas une minute, entre mon boulot et les travaux à gérer.

Sans compter qu'apprendre que je dois tout ce travail à un gars embauché pour tenir le café me met en colère.

— Est-ce que c'est lui qui a mis le café dans cet état ?

Tom semble surpris. Et je me rends compte que je tire des conclusions hâtives.

— Je ne sais pas, c'est ce que j'ai cru comprendre en discutant avec Monique. Mon père t'a dit quelque chose à ce sujet ?

— Rien du tout. Justement. Je l'ai interrogé plusieurs fois et il ne m'a rien signalé de particulier. Au moment de l'état des lieux, il aurait forcément remarqué ces dégradations.

C'est vrai. Depuis le début, mon père se comporte comme si l'état du café était normal, sauf que c'est faux. Passer du temps ici m'a permis d'en prendre conscience. Ce que j'ignore, par contre, c'est pourquoi il n'a rien dit et pourquoi il a laissé l'ex-gérant s'en sortir si facilement.

Tom me montre les cartons de vaisselle empilés.

— Tu veux que je t’aide à les déplacer ? demande-t-il d’une voix douce. Il vaudrait mieux qu’ils ne restent pas là, si tu veux toujours peindre demain.

— Merci, mais ce n’est pas la peine, j’ai prévu de tout laver et ranger d’ici ce soir.

— Super programme !

— Je n’ai pas vraiment le choix, dis-je, plus détendue. Je n’ai plus beaucoup de temps devant moi. Je ne peux pas rester indéfiniment ici et je voudrais avoir terminé avant de rentrer à Lyon.

Quand je mentionne mon retour, nos regards s’accrochent et je me dérobe aussitôt.

— Je voudrais te remercier d’avoir proposé tes services de peintre, dis-je pour changer de sujet de conversation.

— Avec plaisir. Je finis mon service dans une heure et je suis de repos pour le week-end. Autant me rendre utile.

Un ange passe. Tom s’approche de moi, jusqu’à ce que les effluves de son parfum me chatouillent le nez.

— Tu sais que ce soir c’est l’ouverture du marché de Noël ?

— J’ai vu une affiche au pub.

Des images de petits chalets colorés et l’odeur du vin chaud s’invitent dans ma tête.

— C’est tous les soirs sur la place. Je voudrais y faire un tour, tu m’accompagnes ?

Je lève les yeux et trouve les siens. Est-ce qu’il me demande de sortir avec lui ?

— En toute amitié, ajoute-t-il précipitamment.

Entre une soirée cartons et une soirée avec Tom, le dilemme est vite tranché.

— Avec plaisir. J’adore les marchés de Noël.

Surtout quand je m’y promène avec un ami.

OceanofPDF.com

16. Se retrouver sous le gui avec un ami est une très mauvaise idée

D'une minute à l'autre, il sera là.

Avant de rejoindre le rez-de-chaussée, je vérifie mon maquillage et ma coiffure. L'idée de passer la soirée avec Tom me rend nerveuse. Plusieurs fois, j'ai pensé à ce qu'il m'a confié sur le banc, dans le parc de l'hôpital. Plusieurs fois, je me suis demandé ce qui aurait changé s'il m'avait avoué son béguin. Est-ce que je serais venue au village plus souvent, sachant qu'en réalité il ne me détestait pas ? Est-ce que j'aurais cessé d'inventer des excuses pour ne plus le croiser ? C'était il y a si longtemps...

La porte tinte et je souris.

— J'arrive ! m'écrié-je en refermant le tube de rouge à lèvres.

À la hâte, j'attrape mon manteau abandonné sur le lit de camp que j'ai installé dans l'une des pièces à l'étage et je descends l'escalier.

Tom est là. Il a troqué son bomber contre un manteau de laine marron. Une écharpe épaisse est enroulée autour de son cou. Ses cheveux sont coiffés et ses yeux brillent d'une jolie étincelle.

— Salut, murmuré-je.

Son regard glisse sur ma silhouette.

— Salut.

L'atmosphère s'épaissit, comme chaque fois que nous sommes dans la même pièce. Et tout à coup j'ai la gorge sèche.

— On peut y aller, dis-je pour donner un semblant de normalité à nos retrouvailles amicales. Je n'ai plus qu'à verrouiller.

J'enfile mon manteau, bien que ma température corporelle dépasse les 60 °C. Depuis quand un simple « salut » est si déstabilisant ?

— Prends un bonnet et une écharpe, ajoute Tom de sa voix douce. Il neige beaucoup, ce soir.

Un bonnet et une écharpe. S'il continue à se montrer si prévenant, je ne donne pas cher de notre pseudo-amitié. Nous sortons et je verrouille la porte du café. L'air frais – « glacial » serait plus juste – a au moins le mérite de me rafraîchir les idées.

— Alors, me demande-t-il alors que nous marchons vers la place, tu as réussi à ranger le contenu de tous tes cartons ?

— Il m'en reste la moitié, dis-je en omettant délibérément de mentionner l'heure et demie que j'ai préféré passer à me préparer pour ce soir. J'essayerai de me lever plus tôt demain pour terminer. Et toi ? Est-ce que tu as pu échanger avec ta cheffe, au sujet de ta promotion ?

Tom acquiesce.

— On en a parlé ce matin. Il se trouve que je ne suis pas le seul candidat.

Il se rembrunit, comme chaque fois que nous abordons ce sujet. Je ne comprends pas en quoi l'annonce de cette concurrence signe sa défaite.

— Je te rassure, dis-je pour le faire sourire. Les autres aspirants au poste ne sont sûrement pas aussi zélés que toi !

Et sans doute pas aussi sexy dans leur uniforme. Ça, j'en mettrais ma main au feu.

Tom se tourne de mon côté et me surprend au moment où mon regard s'égare sur son torse.

— Au fait, tu ne m'as pas dit grand-chose de ta vie à Lyon.

Comment ai-je fait pour ne pas lui parler de ma vie tellement trépidante à seulement quelques centaines de kilomètres d'ici ?

— C’est parce qu’il n’y a pas grand-chose à dire.

— Laisse-moi en juger par moi-même.

Nous sommes déjà sur la place. En face de nous sont alignés une vingtaine de petits chalets en bois typiques des marchés de Noël. Déjà, une bonne odeur d’épices et de vin chaud me chatouille les narines, et je fonds littéralement quand je découvre des enceintes suspendues aux branches de l’immense chêne. Des chants de Noël enveloppent la place d’une ambiance douce et chaleureuse.

— Ça va, Lili ?

Je me rends compte que j’ai perdu le fil de la conversation, trop absorbée par ce spectacle que j’ai si souvent manqué ces dernières années.

— Désolée, ça fait longtemps que je n’ai assisté à tout ça, dis-je en montrant la place.

— Je croyais qu’à Lyon il y avait aussi d’excellents marchés de Noël... ?

Bien sûr. Mais Matthieu n’aimait pas ce genre de rassemblements, qu’il a toujours trouvés excessifs et purement commerciaux.

— C’est vrai. Je t’offre un verre de vin chaud ?

— Seulement si tu acceptes une part de gâteau en retour. J’ai noté que tu avais un faible pour ceux de Sandro.

Il désigne un chalet dans lequel je distingue la silhouette du gérant du pub.

— Avec grand plaisir.

Nous approchons. Je reconnais la cloche en verre sous laquelle se trouve un gâteau au chocolat semblable à celui que j’ai dévoré la semaine dernière. Pour en manger, je suis prête à courir tous les risques, y compris celui de rester trop près de Tom.

Sandro nous salue chaleureusement. Il nous sert un verre de vin chaud et me prépare une énorme part de gâteau. Les hostilités entre nous ne sont plus qu’un lointain souvenir.

En me tournant vers la foule, je me surprends même à espérer que les autres habitants comprendront que j'ai fait tout ça pour Madie... et me laisseront ma chance.

Nos verres en main, nous faisons le tour de la place. Je croise Charlie et sa femme, et même Monique, avec qui j'échange quelques mots. De son côté, Tom ne cesse de s'arrêter pour saluer les habitants. Quand enfin il se libère, je me moque gentiment :

— J'ai l'impression de me promener au bras d'un super-héros à la parade de Noël.

Il se met à rire.

— Tu peux m'appeler Super Tom, si tu veux. C'est toujours mieux que Tom l'intrépide.

Amusée, je secoue la tête.

— Tu peux toujours rêver. Je garde Tom l'intrépide.

— Je me disais bien que c'était trop beau pour être vrai.

Tom me montre les bancs, plus loin sur la place.

— On va s'asseoir, Liliputienne ?

Étrange... L'entendre prononcer ce surnom stupide ne me met plus sur la défensive. Je n'irai pas jusqu'à dire que je trouve cela mignon, mais je commence à m'y habituer.

Consciente d'avoir à lui donner une réponse, je jette un œil aux bancs, à quelques mètres devant, où nous nous sommes recroisés pour la première fois depuis des années. Je suis partagée. M'isoler avec lui me fait envie, mais... est-ce une bonne idée ? Je ne peux pas me comporter comme si j'ignorais l'existence d'Érica.

— D'accord, m'entends-je prononcer tout en promettant de veiller à me montrer prudente.

Nous nous installons près du grand chêne. On entend encore la musique et le brouhaha des habitants mêlés aux premiers touristes. Leur joie de se retrouver là ce soir fait plaisir à voir.

— Alors, cette vie à Lyon ?

L'agent Tom est du genre tenace.

— Il n'y a rien de particulier à en dire, je débite entre deux bouchées du succulent gâteau de Monique. Je mène une existence ordinaire et paisible. J'habite en colocation dans un appartement dans le 4^e arrondissement et, comme tu le sais, je travaille de chez moi.

Après une pause, pendant laquelle j'engloutis un autre morceau de fondant, j'ajoute :

— C'est à peu près tout.

Bon. Il se peut que j'omette volontairement de parler de Matthieu. Tom glisse les mains dans ses poches et se tourne vers moi, l'air très concerné.

— Ça n'a pas l'air de t'emballer plus que ça !

— Non, ce n'est pas ça, dis-je. Ma vie me convient telle qu'elle est. C'est juste que cette année a été plus... compliquée. L'annonce de la maladie de Madie m'a déboussolée. Et, en passant plus de temps avec ma famille, je me rends compte qu'elle les a déboussolés, eux aussi.

Avant son hospitalisation, tout allait bien et je ne mesurais pas ma chance. J'aimais ces après-midi dans sa maison située à la sortie du village. J'aimais nos discussions souvent passionnées sur ce qu'il fallait attendre de la vie. Sa sagesse et sa manière de me dire des choses importantes, l'air de rien.

Madie se montrait directe et franche sur ce qu'elle aimait et ce qu'elle n'aimait pas.

Elle aimait voir son café rempli de touristes.

Elle aimait les grandes tables bien garnies.

Elle aimait Noël.

Elle aimait nous rappeler de prendre soin de nous.

Elle n'aimait pas les gens tristes.

Elle aimait Tom et elle n'aimait pas Matthieu.

C'est drôle, parmi tout ce dont nous avons parlé, c'est l'un des seuls souvenirs qui me reviennent à cet instant.

— Je suis sûr qu'elle serait fière de toi, me dit Tom.

Je lève les yeux vers lui et nos regards se mêlent.

— Désolée, dis-je en me défilant. En ce moment, j'ai du mal à parler d'autre chose.

— Ça ne me dérange pas.

Je sais qu'il est sincère.

— Et toi ? demandé-je. Parle-moi un peu de ta vie.

Ma tentative pour changer de sujet de conversation manque de finesse. Mais Tom ne s'en offusque pas.

— J'ai continué d'élever des insectes pour le cas où tu reviendrais dans le coin.

— Quoi ? dis-je, terrifiée.

— Je plaisante.

J'éclate d'un rire jaune.

— Tu prends un risque, je ne sais pas si je suis prête à plaisanter à propos de ces bestioles.

— OK. Si tu préfères la version soporifique, tant pis pour toi ! J'ai lâché mes études à dix-huit ans et j'ai été embauché au BZ, ça, je crois que tu le sais déjà. Ce qui devait être un plan temporaire était parti pour devenir définitif. Puis il y a eu le braquage et je me suis repris en main.

Finalement, nous ne sommes pas si différents. Mon job de comptable à distance devait être temporaire, lui aussi.

— J'ai connu quelques filles, ajoute-t-il, ça n'a jamais été sérieux. Voilà, je crois que c'est un résumé assez fidèle de la situation.

À un détail près. Il ne mentionne pas Érica.

— Et si on faisait un autre tour du marché ? dis-je en avalant ma salive. Je voudrais acheter quelques décorations pour le café.

— C'est parti !

Je passe la demi-heure suivante à comparer des guirlandes, sous l'œil amusé de Tom. Nous buvons deux autres vins chauds, si bien que les effluves de l'alcool commencent à me faire tourner la tête. Je suis bien, presque euphorique. Pour la première fois depuis des mois, je me sens légère. Et surtout je ne me sens plus seule. La présence de Tom a ce pouvoir de me faire me sentir bien, quoi qu'il arrive.

Mes achats terminés, nous rebroussons chemin vers les premiers chalets.

— Est-ce que tu as fait un sapin de Noël ? demandé-je.

Tom est surpris par ma question. J'en déduis que l'idée ne lui a pas traversé l'esprit. En guise de réponse, il secoue la tête. Je m'approche d'un étalage de guirlandes et lui montre celles qui scintillent.

— Si j'en achète une, tu la mettras chez toi ?

— Pourquoi tu veux m'offrir un cadeau ?

— Je voudrais te remercier de te joindre à nous pour les travaux.

— Tu l'as déjà fait, me fait-il remarquer. Et puis tu changeras d'avis quand tu me verras à l'œuvre.

Je pouffe de rire.

— Tu ne pourras pas faire pire que moi.

— Vraiment ? Tu prévois une autre fuite d'eau ?

— Non, j'ai déjà donné. Je vise plus haut dans le domaine de la catastrophe domestique.

— Une autre coupure de courant, en ce cas ?

Nous nous regardons et, aidés par le vin, nous éclatons de rire. Sans prendre la peine de répondre à Tom, je paye la guirlande scintillante rouge et or et la lui tends.

— Je voudrais que tu la mettes chez toi, dis-je dans un sourire.

Une lueur d'amusement traverse son regard.

— Je me rappelle comme tu aimais décorer le sapin chez Madie.

Une vague de nostalgie me surprend. C'est vrai, je pouvais y passer des heures. Et puis, une année, j'ai décrété que c'était pour les enfants.

— Je vais mettre un sapin au café, dis-je d'un ton assuré.

— J'ai hâte de voir ça.

Tom baisse les yeux sur sa guirlande, comme si c'était un cadeau précieux.

— Merci, dit-il.

Puis il ajoute :

— Je vais le faire. Je vais l'installer. Mais il faudra que tu passes voir à quoi ça ressemble.

Mes joues s'empourprent. Je réponds un oui un peu vague, comme une promesse que personne ne tiendra jamais, et je prends la direction de la sortie. Il est temps de rentrer.

Quand nous passons devant le dernier chalet, je remarque un changement. Un bouquet de gui a été suspendu à une perche de sorte qu'il surplombe le passage. Tom et moi nous arrêtons. La commerçante propose des bouquets à la vente. Ils sont magnifiques, entourés d'un énorme ruban rouge.

— C'est du gui, nous explique la jeune femme qui tient le stand. Vous connaissez la tradition ?

J'en ai très vaguement entendu parler...

— Je vais en prendre un pour le café, dis-je dans une tentative grossière pour nous soustraire à cette conversation qui tombe à un très mauvais moment.

Je lui montre le plus joli bouquet.

— Vous devriez prendre au sérieux la tradition, ajoute-t-elle en souriant. C'est le symbole du bonheur et de la prospérité.

Gênée, je me tourne vers Tom. Il semble tout à fait enclin à relever le défi. Une bouffée de chaleur me submerge à la perspective de concrétiser la tradition avec Tom. Tout d'un coup, j'ai chaud. Très chaud.

— On se défile, mademoiselle Rivolier ?

— Pas du tout, dis-je, aussi rouge qu'une pivoine, je suis d'accord, les traditions, c'est très important.

Je me tourne vers la commerçante et paye mon bouquet au plus vite.

— Voilà, dis-je comme si l'incident était clos. Je vais l'installer près du comptoir et...

— Lili, me coupe Tom, c'est juste une tradition, pas une demande en mariage.

S'il continue à me regarder comme ça, je sens que je vais prendre feu.

Tom me prend le bouquet des mains et le pose sur le comptoir du chalet. Doucement, il tire sur mon manteau et m'attire à lui. À cette distance, j'ai conscience de son odeur, et de la chaleur de son corps. Je voudrais reculer, mais je suis bien trop chamboulée par l'ivresse du moment pour faire quoi que ce soit.

Ses yeux plongent dans les miens.

— J'ai très envie de t'embrasser, murmure-t-il.

M'embrasser.

Le bouquet de gui au-dessus de notre tête le rend très audacieux. Et, manifestement, il n'a pas opté pour la version « petit bisou gentil ».

Ses lèvres viennent au contact des miennes. Mes pensées se bousculent et s'arrêtent sur le visage de la jeune femme qui l'accompagnait l'autre soir. Je recule, comme prise en faute. Le charme est rompu. Tom cligne des yeux, surpris que le baiser se termine aussi vite. Sans rien dire, il récupère mon bouquet et se poste à mes côtés tandis que nous quittons le marché.

Quelques secondes après, il demande :

— Est-ce que ça va ?

— Que penserait Érica ? murmuré-je.

Question purement rhétorique, car, là-dessus au moins, je n'ai aucun doute. Elle m'arracherait les deux yeux, voire la tête tout entière pour la

planter sur un piquet devant la maison qu'elle a l'intention de partager avec Tom.

— Je ne suis pas avec Érica, dit-il très naturellement. C'est ce qu'elle voudrait, mais pas moi. Je l'ai appelée dans la semaine pour le lui dire.

Après une courte pause, il ajoute :

— Je me suis rendu compte que j'avais d'autres projets.

Son regard brûlant finit de me consumer. Si quelqu'un approche une allumette, je suis certaine de m'enflammer comme un fagot de paille.

— D'autres projets, répété-je.

Nous longeons la place en silence et prenons la rue du café. Je finis par prendre mon courage à deux mains et pose la question que j'ai en tête.

— Au fait, je me demandais comment tu avais eu mon numéro de téléphone... Ce n'est pas que ça me dérange, mais...

Tom s'arrête au milieu de la ruelle.

— J'attendais que tu me poses la question. C'est ton...

Il s'interrompt, l'air très intéressé par ce qui se passe derrière moi.

— Donc, c'est mon...

Il fronce les sourcils. Je me tourne pour suivre son regard, mais je ne vois personne. La rue est déserte.

Le regard de Tom s'assombrit.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandé-je, inquiète.

— Le café. Reste là.

Il s'écarte et rejoint la devanture en quelques foulées. Malgré son avertissement, je m'approche. Par terre, des morceaux de verre sont éparpillés. Je plaque une main sur ma bouche.

— La vitre !

Tom sort son téléphone et éclaire la devanture. La baie vitrée est brisée.

— Quelqu'un vient juste de jeter une pierre, dit-il.

Quelqu'un. Tout se mêle dans mon esprit. Qui peut bien avoir fait une chose aussi stupide ?

— Comment tu sais que ça vient de se passer à l’instant ?

Il regarde autour de nous et ajoute :

— Tu sens l’odeur de cigarette ?

J’acquiesce, de plus en plus mal.

— Ça veut dire que quelqu’un se tenait là il y a très peu de temps.

Tom prend son téléphone et appelle le poste de police. Quand il revient à moi, il semble très préoccupé.

— Est-ce que tu as une idée de la personne qui pourrait avoir fait ça ?

Je secoue la tête. Puis je me rappelle les propos de Charlie, de Sandro et même de Monique.

— Tu m’as dit toi-même que les habitants du village n’approuvaient pas le projet de revente dont mon père a parlé. Est-ce que quelqu’un pourrait avoir jeté cette pierre pour m’intimider ?

Tom pince les lèvres, peu convaincu. Cette explication ne semble pas le satisfaire.

— Tu ne passes pas la nuit ici, tant que je n’en sais pas plus.

Je lève les yeux vers Tom. Est-ce qu’il est en train de me demander de dormir chez lui ?

— Je...

— J’appelle ton père, lâche-t-il.

Oh ! bien sûr ! Mon père.

Je pense qu’il va être ravi de savoir que je suis à nouveau dans le pétrin !

17. Quand tout se complique, je décrète qu'il est temps de dire la vérité

Le lendemain

À 8 heures, nous sommes dans la grande salle du café, prêts pour la réunion de crise. Ma mère, mon père, toujours sous le choc, Nuggets, mon frère et moi, nous échangeons des regards inquiets.

— On ne va pas se laisser faire, décrète Quentin.

— On devrait quand même y réfléchir à deux fois, dit mon père. Cette vitre brisée, ça ressemble à un avertissement.

D'habitude, il se montre plus combatif. Sauf quand il s'agit du café. À nouveau, je sens qu'il cache quelque chose. Il me faudra trouver le bon moment pour le lui faire admettre.

— C'est complètement stupide, dis-je. C'est un acte de vandalisme gratuit. Je refuse de me laisser intimider.

Un silence accueille ma remarque. Il y a bien longtemps que je ne me suis pas montrée aussi vindicative. Mais je refuse de baisser les bras si près du but.

— Qu'est-ce que tu proposes ? dit ma mère.

— Je vais faire venir quelqu'un pour la vitre, et pour le reste je m'en tiens au plan. Terminer les travaux et rouvrir avant Noël.

Une ombre passe devant le café. La porte s'ouvre dans son tintement habituel. Tom entre, vêtu de son uniforme. L'incident l'a forcé à reprendre du service plus tôt que prévu.

— Bonjour à tous.

Il adresse un signe de tête plus appuyé à mon père, avec qui il a longuement discuté hier soir.

— Tu as des nouvelles ? lui demande ma mère.

— Non, rien du tout. J'ai déjà interrogé les habitants de la rue entre hier soir et ce matin. Je compte terminer avec les commerçants pour savoir si quelqu'un aurait tenu des propos haineux, mais je crains de ne pas pouvoir faire plus.

Ma mère soupire. Elle s'inquiète.

— Lili refuse de laisser tomber, dit-elle. Thomas, essaye de lui faire entendre raison.

Tom lève les yeux vers moi. Puis il revient à ma mère.

— Je vais assurer la surveillance de la rue. Si Lili veut poursuivre ce qu'elle fait ici, je vais m'assurer qu'elle ne court aucun risque, jusqu'à ce qu'on trouve le coupable.

J'ai son soutien. Un poids quitte mes épaules.

— Bien, dis-je. Je suppose qu'on n'a plus qu'à se mettre à peindre ?

Tom quitte le café, me promettant d'être de retour en début d'après-midi, et, plus ou moins rassuré, tout le monde se met au travail.

La journée passe à toute allure. Nuggets gère les volontaires avec tact et bienveillance, de sorte que, malgré l'ampleur de la tâche, nous passons tous un bon moment.

Le soir, je propose à mon équipe du jour de rester pour manger une pizza. Tom m'aide à passer la commande et, accompagné de mon frère et Nuggets, il prend la route pour la pizzeria située dans le village d'à côté.

Ma mère termine de peindre la deuxième pièce de l'étage tandis que mon père range la vaisselle propre dans les placards.

Je décide que c'est le bon moment pour avoir une conversation avec lui.

— Tu t'en sors, papa ?

— Encore un et tout sera prêt.

Il me montre le carton, sur la table de la cuisine. Depuis une heure environ, il sort la vaisselle, s'extasie devant les couleurs que j'ai choisies, lave et range dans les placards.

— Le mobilier arrive en début de semaine prochaine, dis-je sur le ton badin d'une conversation sans importance. Je pensais garder les tables et les chaises d'origine, mais elles étaient très abîmées. Dans mon souvenir, Madie était très soigneuse et la clientèle aussi. Tu vas trouver ça étrange, mais j'ai même dû demander à Nuggets de reboucher des trous dans les murs.

Sans parler du système électrique dans un état catastrophique.

— Il a fait du bon boulot, me dit mon père sans sortir la tête du placard dans lequel il a déjà rangé toutes les tasses empilées sur l'égouttoir.

Visiblement, il n'a pas l'intention de me faciliter la tâche.

— Ce que je veux dire, papa, c'est que le café était dans un sale état, est-ce que par hasard tu saurais à quoi c'est dû ?

— Je te l'ai dit, il est resté inoccupé plusieurs mois d'affilée, et avec le froid...

— Papa.

Il s'immobilise et soupire. Lui et moi savons parfaitement que quatre mois d'inoccupation ne sont pour rien dans ces dégradations.

— D'accord, tu veux la vérité.

— Quelque chose comme ça, oui.

Il descend de sa chaise et vient se poster près de moi.

— Le gars que j'ai embauché vivait ici. Et souvent il faisait venir ses amis. Ils organisaient des soirées et buvaient trop.

— J'en ai entendu parler, dis-je, contente qu'enfin il me fasse part de sa version de l'histoire.

Je ne mentionne ni Tom ni Monique, pour entendre ce que mon père a à me dire.

— Je suis passé plusieurs fois pour un rappel à l'ordre, mais ça n'a rien changé. Quand j'ai vu les premiers dégâts, j'ai décidé de le renvoyer, mais ça a été compliqué. Il était du genre tenace.

— C'est lui et sa bande qui ont fait tout ça ?

Mon père hoche la tête.

— Cet été, je suis passé un soir à l'improviste. Le café était fermé, mais j'entendais la musique depuis la rue. Je suis entré et j'ai menacé d'appeler la police. Ça les a fait partir. Ce jour-là, j'ai repris les clés et j'ai mis ce gars dehors sur-le-champ. Je lui ai à peine laissé le temps de prendre ses affaires.

— Tu as porté plainte ?

— Non.

Sa réponse me surprend. Comment peut-on accepter de récupérer son bien dans cet état sans rien entreprendre pour obtenir réparation ?

— Tu as vu les dégâts et tu l'as laissé filer ? On aurait pu le signaler à l'assurance !

Mon père secoue la tête.

— Et obtenir quoi ? Quelques billets en dédommagement. Le café n'était pas de première jeunesse, loin de là. Mais ce n'est pas tout. Cet homme m'a menacé. Ainsi que toute la famille. Et, crois-moi, ce n'est pas le genre de personnes dont il faut ignorer les propos. Sans compter que j'avais ma part de responsabilité.

Ses épaules s'affaissent sous le poids de la culpabilité.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que c'est moi qui l'ai fait venir ici. C'est moi qui lui ai laissé les clés en lui demandant de gérer le café. Je lui ai laissé le champ libre alors que c'était mon rôle de prendre soin de cet endroit.

La confession de mon père me va droit au cœur. Moi qui, il y a encore quelques semaines, pensais qu'il se fichait pas mal de ce qu'il adviendrait des biens de Madie.

— Vous l'avez dit vous-même, maman et toi, dis-je pour le rassurer. S'occuper du café, ce n'est pas un travail à temps partiel.

Et je l'ai compris en passant du temps ici.

Mon père s'assoit sur une chaise, la mine fatiguée, et cela me revient : ma mère m'avait expliqué qu'il avait dû doubler son traitement pour la tension... Je comprends soudain à quel point l'année a été difficile pour chacun de nous. Aucun membre de la famille n'a été épargné.

— Au fond, continue-t-il d'une voix lasse, je n'ai jamais vraiment aimé ce café. Ta grand-mère y passait tout son temps et, d'aussi loin que je me souviens, tout le reste passait après. Quand elle est entrée aux Gentianes, j'ai voulu vendre parce que c'est ce que je m'étais juré de faire quand viendrait mon tour. Tu vois, Lili, c'est comme si j'avais oublié tous les bons moments que nous avons passés ici.

Il regarde autour de nous.

— Quand j'ai récupéré les clés, je m'en suis voulu d'avoir laissé le café entre les mains de ce voyou. De lui avoir laissé carte blanche. Alors, tu comprends, on peut dire que j'ai largement contribué à la dégradation de cet endroit qu'aimait tant ma mère.

Voir mon père aussi accablé me désole. Et, même s'il a fait le mauvais choix, je refuse de le laisser porter ce fardeau tout seul.

— Je ne suis pas d'accord. C'est aussi toi qui as mis ces gars dehors. J'aurais donné beaucoup pour te voir leur dire de décamper !

Mon père sourit.

— C'était courageux, ajouté-je.

— Ou inconscient ! Ce qui compte, c'est que c'est de l'histoire ancienne. J'ai préféré ne rien dire pour ne pas vous inquiéter inutilement. Je n'imaginais pas que tu voudrais remettre le café en état.

Il pensait qu'on procéderait à la vente et qu'aucun de nous ne remettrait les pieds ici.

Ma mère entre dans la cuisine. Les traces de peinture, sur son front et sur ses joues, lui donnent l'allure d'une amazone des temps modernes.

— Ma chérie, j'ai voulu pousser l'armoire de l'étage pour peindre derrière, mais elle est trop lourde...

— Oui, j'ai vu qu'elle était pleine de vieilles couvertures et d'outils, dis-je. Ne t'embête pas, on s'occupera de cette pièce plus tard. Je suppose que ce sont les affaires de Madie.

— Non, ce sont celles de l'ancien gérant, déclare mon père. Je lui avais donné rendez-vous pour qu'il passe les récupérer, mais il n'est jamais revenu. J'ai fini par me dire qu'il était passé à autre chose. On n'a qu'à se débarrasser de son contenu. Je doute qu'il le réclame maintenant.

La porte s'ouvre dans son tintement habituel. Mon frère nous appelle de l'autre bout du café.

— Les pizzas sont là !

— Ça tombe bien, dit mon père, déjà debout, j'ai une faim de loup.

Mes parents quittent la cuisine pour rejoindre le reste de l'équipe. Moi, je reste un moment assise à la table, en pleine réflexion. Je trouve étrange que l'ancien gérant ne soit jamais repassé pour reprendre ses affaires. Très étrange, même.

18. L'illumination du sapin de Noël, dans sa version moins traditionnelle

Le lendemain

Ce matin, les travaux ont repris de plus belle. Des rires et des conversations animées retentissent aux quatre coins du café.

Ma mère s'est installée près de moi dans la cuisine. Elle m'aide à passer la deuxième couche de peinture vert d'eau, que Nuggets m'a recommandée pour faire ressortir le mobilier en bois naturel.

— C'est vraiment une bonne chose que Tom soit là.

— Hum hum, dis-je, sachant pertinemment où elle veut en venir.

— En plus, c'est incroyable comme il avance bien. On avait vraiment besoin de deux bras supplémentaires.

— C'est vrai, c'est très sympa de sa part.

— Et puis ce garçon fait une très belle carrière dans la police.

Je pose mon pinceau et me tourne vers ma mère.

— Maman, désolée de contrecarrer tes plans, mais il ne se passe rien du tout entre nous.

Elle prend cet air que je ne connais que trop bien.

— Je vois bien les regards que vous échangez.

Grillée.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Et qu'est-ce que je crois ?

Ce qu'elle peut être agaçante !

— Tu crois que nous sommes tous deux promis à un avenir commun depuis l'âge de quatre ans.

Et, chaque fois que j'y pense, je me félicite d'être née dans un pays où l'on n'a plus recours aux mariages arrangés. De toute évidence, ma mère aurait réglé mon sort avant mes dix ans.

— Je ne crois que ce que je vois.

— Manifestement, tu as manqué l'épisode durant lequel Thomas et moi nous sommes détestés. C'est-à-dire depuis que nous sommes dotés de la parole.

— Par le passé, peut-être, mais je note que ce n'est plus d'actualité. Après la haine...

Tom entre dans la cuisine et interrompt notre échange.

— Je vais me servir un café, quelqu'un en veut un ?

— Non, ça ira, merci, dis-je.

— Non, merci, Thomas, répond ma mère d'une voix douce. C'est vraiment adorable de le proposer.

Tom nous adresse un sourire à faire fondre la banquise, remplit sa tasse et retourne dans la grande salle. Ma mère me regarde du coin de l'œil, ravie de son petit manège. Elle ne compte pas me lâcher de sitôt.

— Maman, grondé-je. Je t'assure qu'il ne se passe rien entre nous.

— Pour l'instant, dit-elle.

Je la soupçonne d'employer cette technique d'usure mise au point par l'armée pour interroger les terroristes récalcitrants.

— Tu es aussi pénible avec Élisabeth ?

Ma mère se rembrunit.

— Laisse ta sœur tranquille, ça ne va pas fort, en ce moment.

J'avais remarqué. Notre échange sur le parking des urgences me revient en tête. Elle semblait à cran et très préoccupée.

— Tout va bien avec Chloé ? demandé-je.

— Justement, non. La petite est à un âge où elle se pose des questions, et ta sœur refuse catégoriquement de lui parler du...

Ma mère bloque dès qu'il faut employer un mot à connotation sexuelle. Visiblement, on peut passer maître dans le domaine des arrangements matrimoniaux sans mentionner ce qui se passe dans une chambre à coucher.

— Le géniteur ?

— Voilà, dit-elle en agitant la main devant moi.

— Celui avec qui Élisabeth s'est envoyée en l'air ?

— C'est bon, on a compris.

Je souris comme une gamine fière de son coup. Au moins, elle cessera de me parler de Tom pendant quelques heures.

Je reviens au sujet qui m'intéresse, pour connaître le fin mot de l'histoire.

— Elle devait quand même s'y attendre... ?

Je n'oserais jamais avoir ce genre de discussion avec Élisabeth, mais j'ai à cœur de savoir comment elle s'y prend. Depuis la naissance de sa fille, je sais que la perspective de cette conversation l'angoisse. Parler de son père dont on ignore quasiment tout à une préadolescente ne doit pas être facile.

— Elle pensait qu'elle avait du temps. Quand on est mère, on croit que vous resterez éternellement des bébés. On ne vous voit pas grandir.

Elle m'adresse ce regard enveloppant que j'aime tant. Je réprime l'envie de mentionner les cours d'éducation sexuelle, qui, visiblement, sont arrivés trop tard dans la vie d'Élisabeth.

— Donc Chloé lui demande des explications ?

— C'est ça.

À la mine qu'affiche ma mère, je comprends que c'est là que le bât blesse.

— Ta sœur a opté pour le circuit psychologue et groupe de parole.

— Je vois. Elle botte en touche.

— Ne lui dis pas ça, répond-elle en soupirant. Tu vas la contrarier encore plus. Elle est convaincue que Chloé a besoin de se confier à une tierce personne.

Ou plutôt elle préfère ne pas avoir à expliquer à sa fille que son père est un coup d'un soir. Un jeune qu'elle a rencontré lors d'un bal à Saint-Martin, alors qu'elle était censée me chaperonner. J'imagine que ce n'est pas tout à fait raccord avec l'image de mère parfaite et de *working girl* organisée et déterminée qu'elle met en avant.

Ma mère se concentre sur le pan de mur entre les placards et le plan de travail. Elle ne fait aucun commentaire sur l'absence d'Élisa, mais je suis certaine qu'elle aurait aimé la voir partager ces deux jours avec nous. Même si les deux tiers de la famille sont là. Ça ne suffit pas. Et, pour une fois, je partage son avis.

— Le village propose une veillée spéciale demain soir pour l'illumination du grand sapin de la place. On pourrait y aller tous ensemble.

Ma mère m'adresse un regard complice :

— Tu veux que je m'occupe d'inviter ta sœur ?

Je hoche la tête. Je viens officiellement d'intégrer le club des conspiratrices de la famille.

Le lendemain matin est un grand jour.

Malgré les mille recommandations de mes parents, j'ai dormi sur place. Pour les convaincre de ne pas dresser un camp de fortune dans la pièce à côté de ma chambre, j'ai dû suivre quelques recommandations : laisser la lumière allumée au rez-de-chaussée et garder mon téléphone près de moi.

Tom a, lui aussi, apporté sa contribution en promettant de faire plusieurs rondes dans la nuit. Cet aspect-là du problème aurait pu me faire changer d'avis. Le contraindre à veiller à cause de moi était impensable. Mais il a

expliqué que son service l'obligeait à surveiller le coin. Que je reste ou non, il était bon pour une nuit blanche.

Quand il est parti, ma mère n'a eu de cesse de le complimenter. Mon frère a également vanté ses mérites avant de fustiger sa responsable, s'indignant qu'elle puisse le recaler à cause de l'enquête non résolue sur les cambriolages.

D'habitude, quand ma famille encense mon ex-tortionnaire, je riposte par quelques anecdotes éclairantes sur son potentiel de harceleur notoire. Mais hier je n'ai eu aucune envie de les contredire. Ils avaient raison de dire à quel point c'est un gars bien, parce que c'est vrai.

La porte du café s'ouvre et le tintement résonne dans la pièce vide.

— Ça sent la peinture !

Le livreur que j'ai eu au téléphone il y a quelques minutes entre dans la grande salle, un carton dans les mains.

— Laissez tout ça ici, le poseur sera là en début d'après-midi.

Le reste de la journée est un ballet d'ouvriers. Si bien qu'en fin d'après-midi, une fois le calme revenu, le café a repris ses attributs d'avant la période de turbulences de ces derniers mois... En mieux.

Je m'adosse au comptoir et observe le résultat. Les banquettes rouges fixées près des murs, les tables rondes qui occupent le centre. Les chaises et leur revêtement en cuir, qui donnent envie de s'y laisser tomber. Je ne me lasse pas d'observer les changements.

Mon téléphone sonne, interrompant ma contemplation paresseuse. C'est ma mère. Elle m'annonce qu'ils viennent de prendre la route et que ma sœur a accepté de se joindre à eux.

Je sens un immense sourire se peindre sur mon visage : ce soir, nous allons assister à l'illumination du sapin de Noël en famille !

Je patiente dans la grande salle avant leur arrivée. La nuit est tombée et la valse des flocons de neige a déjà commencé. Fébrile à l'idée de voir les

Rivolier au complet découvrir les nouveaux changements, je guette leur entrée.

La clochette retentit quand la porte s'ouvre. Enfin, ils sont là.

— Le vitrier est pass...

Mon père s'arrête sur le pas de la porte.

— Bon, tu nous laisses entrer ! râle Quentin derrière lui.

Mon père fait quelques pas pour laisser à tout le monde la possibilité de se mettre au chaud. Un silence accompagne leur entrée. Ma mère regarde autour d'elle comme si elle voyait l'endroit pour la première fois. Mon frère passe la main sur le dossier des chaises et lâche un sifflement admiratif. Mon père hoche la tête et se tourne vers moi, les yeux brillants.

— C'est incroyable, dit-il.

Ma mère s'approche et prend mes mains dans les siennes.

— C'est magnifique, ma Lili.

— Comment t'as réussi à faire tout ça ? demande Quentin. Je veux dire que ce genre de mobilier, ça coûte une fortune.

Je souris, émue de lire de la fierté dans leurs yeux.

— J'ai troqué un billet pour les Maldives contre quelques tables.

Ma mère resserre son étreinte.

— Il me reste quelques lustres à acheter, dis-je en énumérant les derniers éléments de ma liste. Il faudra fixer les tableaux. Je reçois le lave-vaisselle et la nouvelle machine à café demain. D'ici la fin de la semaine, le café pourrait bien être à nouveau opérationnel. Mais tout ça, c'est grâce à vous.

Mon père balaye ma remarque d'un geste de la main et couve la grande salle d'un regard bienveillant.

— Ta grand-mère va adorer.

J'espère bien. Parce que j'ai toujours la ferme intention de lui offrir de passer la journée de Noël dans cet endroit qu'elle aime tant.

Mon frère s'installe sur une banquette. Accompagné de mon père, il mime mes premiers clients.

— Mademoiselle, est-ce qu'on peut boire quelque chose ?

Amusée, je m'approche d'eux. Je devrais préciser que mon rôle au café s'arrête ici et que je n'ai nullement l'intention d'en prendre la gérance – j'ai en tête de rappeler Sébastien Chaumin, l'unique candidat au poste à ce jour –, mais l'absence de ma sœur me saisit tout à coup. J'interroge ma mère :

— Élisabeth n'est pas venue, finalement ?

— Si, si, elle arrive. Elle a pris sa voiture pour pouvoir rentrer de bonne heure. Chloé a école demain.

— Elle a bien fait, dis-je.

Pourtant, je ne peux m'empêcher d'interpréter son geste comme une manière de se mettre à l'écart.

Encore.

La porte s'ouvre timidement.

— Les voilà, justement ! dit ma mère.

Effectivement, Élisabeth entre, vêtue d'un tailleur pantalon chic, sous un manteau de cachemire noir. Chloé est derrière elle, chewing-gum en bouche et lèvres outrageusement maquillées. Manifestement, certaines choses ne changent pas.

— Bienvenue « Chez Madie » ! dis-je pour ménager mon effet.

— Salut, grommelle ma sœur.

Chloé continue de mastiquer outrancièrement, et regarde les changements d'un œil curieux. Je me rappelle avoir eu le sentiment qu'elle me soutenait dans ce projet.

— Alors, demande ma mère, très soucieuse de faire la conversation. Comment vous trouvez ? C'est incroyable, non ?

Chloé se fend d'un « pas mal », l'équivalent de « génial » dans son vocabulaire, et ma sœur marmonne quelque chose que je ne saisis pas. Peut-

être qu'elle rencontre des difficultés, mais ce n'est pas tout. Une autre contrariété s'exprime ce soir, et je pressens qu'elle m'est directement adressée.

— Bon, dit ma sœur, on y va ? Je ne peux pas rester longtemps.

Chloé se crispe. A priori, elle n'envisageait pas la soirée comme une parenthèse minimaliste entre le repas et le coucher.

— Bien, bien, dit mon père, déjà debout. On y va.

Nous quittons le café et je prends soin de verrouiller derrière moi. Quentin m'adresse un regard inquiet.

— Pas de problème particulier aujourd'hui ?

— Aucun. Et Tom est en service ce soir. Il m'a promis de circuler.

Mon frère semble rassuré. Nous rejoignons la place, sur laquelle un immense sapin a été dressé et décoré en fin d'après-midi par les enfants du village.

— Tu te souviens, Quentin ? Madie insistait pour que nous participions à la décoration alors que nous n'habitions pas le village.

— Elle est du genre persuasive !

Sur la place, l'animation bat son plein. Mon père et ma mère s'approchent du chalet de Sandro pour acheter un verre de vin chaud et je fredonne en reconnaissant certains chants de Noël. Mon frère éclate de rire.

— On dirait que la citadine apprécie cette ambiance de village !

— « Apprécie » ? Tu veux dire que *j'adore* ça ! Regarde !

Je pointe du doigt les visages souriants et chaleureux.

— Ici, tout le monde prend le temps de discuter. On échange des sourires, on...

Je m'arrête net quand mon regard se pose sur Élisabeth. Penchée sur son téléphone, elle ne regarde même pas ce qui se passe autour d'elle. Comment ma sœur peut-elle manquer ces réjouissances ? Ces lumières, les flocons de neige qui s'invitent quasiment tous les soirs, la gaieté qui plane dans l'air... Ici, j'ai le sentiment de respirer.

Mon frère, qui a suivi mon regard, soupire.

— Ça lui passera. Je vais commander une bière de Noël, tu viens ?

— Non, merci. Je vais rester un moment ici.

Nuggets nous rejoint et mon frère l'entraîne vers le chalet de Sandro. Ce dernier entame une discussion animée avec mon père. Même sans entendre un mot de la conversation, je sais qu'ils parlent du café. Ce lieu unique qui semble au cœur de la famille Rivolier, quoi que chacun de nous puisse en penser.

Je reste un instant en retrait pour contempler ce joyeux spectacle. Les enfants impatients de découvrir le sapin illuminé. Leurs parents s'émerveillant devant leurs petits yeux fébriles. Grands et petits emmitouflés dans un bonnet et une écharpe en laine pour se réchauffer, bien que la plupart des adultes opte aussi pour quelques verres de vin chaud, histoire de braver le froid.

— Salut, dit une voix dans mon dos.

Une voix qui parvient à m'arracher des frissons. Je souris. C'est Tom. Quand je me tourne pour lui faire face, je le découvre, vêtu de son uniforme.

Je déglutis. Comment peut-on envisager de faire baisser la criminalité en laissant des individus comme Thomas porter ce genre de tenue ? Je connais un paquet de filles qui seraient prêtes à voler du chocolat par kilos pour qu'il leur passe les menottes aux poignets.

— Salut, dis-je.

— Je vais faire une ronde, tu m'accompagnes ?

Il serait plus sage de refuser pour faire cesser notre petit jeu de séduction avant que ne sonne l'heure de mon départ. Mais ce soir, après tout ce que j'ai accompli, et si près du but, j'ai envie de m'accorder le plaisir d'une bonne compagnie.

— Avec joie.

Nous faisons le tour de la place en silence. Puis Tom me montre la rue principale, celle qui fait le tour du village.

— Je voudrais m’assurer que tout est calme.

J’acquiesce et nous quittons l’euphorie de la place. Après quelques pas, je l’interroge sur sa promotion. Quelques jours passés au village m’ont permis de me faire un avis. Je sais qu’il mérite d’être promu.

— N’y a-t-il aucun moyen de convaincre ta cheffe ?

— Je ne crois pas. Au fond, c’est surtout une question de politique.

Comme je secoue la tête, il précise :

— Les élections municipales se profilent. Les autres candidats ont un tableau plus complet que le mien.

L’ombre de cette enquête non résolue plane encore sur lui.

— C’est révoltant, dis-je. Ce n’est quand même pas ta faute si une bande de cambrioleurs a ratissé le secteur.

— Non, mais c’est un problème qui touche directement les habitants du coin. Donc qui a un impact sur leurs intentions de vote.

— Je vois, dis-je. Et la qualité de ton travail, dans tout ça ?

— Là-dessus, je ne suis pas inquiet, et, si je ne suis pas promu cette fois, je le serai dans quelques années. Ce n’est qu’une question de temps. D’ici là, et si cette bande revient dans le coin, je leur mettrai le grappin dessus !

Je souris, tout en secouant la tête.

— Qu’est-ce qui te fait rire ?

— Toi.

Il arque un sourcil interrogatif.

— Je ne t’imaginais pas devenir si sage, précisé-je.

— Et moi je ne t’imaginais pas devenir si combative.

Nous échangeons un regard amusé.

— Je ne l’étais pas il y a quelques semaines. C’est temporaire, en fait. De retour à Lyon, je reprendrai le cours de mon existence ordinaire. Mon

seul combat consistera à dégoter une place assise dans le métro, quand je me rends à ma réunion mensuelle avec Agathe.

Je lui parle de ma responsable et des deux entreprises supplémentaires qui m'ont été confiées. Je devrais être folle de joie en évoquant cet avancement, mais penser à mon travail me rappelle que je vais bientôt rentrer. Et cette perspective joue de plus en plus sur mon moral.

Des flocons se mettent à tomber et accaparent mon attention. Il neige rarement à Lyon, et ce soir je réalise à quel point ce spectacle va me manquer.

— Ça va ? demande Tom.

— Excuse-moi, dis-je quittant ma rêverie, je pense à ce qui m'attend à mon retour.

Nous empruntons la ruelle qui mène au café. Bientôt, nous serons de retour à la place, noire de monde.

— Tu vas retrouver ton petit ami ? dit Tom sur un ton réfrigérant.

L'autre soir, il a vu le prénom de Matthieu s'afficher sur mon téléphone. On dirait que l'agent Tom n'apprécie pas l'existence d'un autre homme dans mon périmètre.

— Est-ce que Tom l'intrépide serait du genre jaloux ?

En guise de réponse, il me gratifie de l'un de ses sourires.

Bon sang ! Je fonds littéralement...

Nous passons devant le café. Tout est calme, tranquille.

— Ton père m'a dit que tu avais reçu le mobilier ? demande-t-il.

Je note son effort pour changer de conversation.

— Oui. Et le poseur a fait un excellent travail. Tout comme le vitrier. Le café est presque prêt à reprendre du service.

Je m'apprête à lui proposer que nous nous y arrêtions pour lui offrir une visite guidée, mais le son d'une cloche retentit. C'est le signal.

— On devrait rejoindre les autres sur la place, dis-je. C'est bientôt l'heure de l'illumination.

Tom acquiesce et, en quelques pas, nous sommes revenus à notre point de départ. Le spectacle va commencer. L'ensemble des villageois est tourné vers le sapin. Tom et moi nous tenons en retrait, assez près pour voir la joie se peindre sur les visages, mais à distance suffisante pour continuer de discuter sans être gênés par le brouhaha.

— Je suis content que ta famille soit là ce soir.

— Moi aussi.

Tom était présent, le soir où nous nous sommes disputés pour la première fois, à Noël dernier. Il sait combien cette année a été rude pour les miens. Plus d'une fois, j'ai cru que nous allions nous perdre de vue. Plus d'une fois, j'ai pensé que nos conflits seraient insurmontables et que, comme bien d'autres familles, nous allions mettre de la distance entre nous, jusqu'à ne plus savoir ce que nous devenions les uns les autres. Ce soir, je me rends compte que j'étais bien trop pessimiste.

Du regard, je scrute la foule. J'aperçois mon père qui tient ma mère par l'épaule. Plus loin, Quentin et Nuggets. Proche d'eux, ma sœur, l'œil rivé sur sa montre. Enfin, mes yeux se posent sur Chloé. Comment ai-je pu envisager de m'éloigner d'eux ? Croire que je saurais vivre sans eux ?

Le sapin s'illumine dans un hourra retentissant. Les guirlandes lumineuses scintillent, les boules colorées luisent dans la nuit et l'étoile perchée au sommet de l'arbre étincelle. C'est magnifique. C'est ce que j'espérais ces derniers jours : sentir la magie de Noël dans l'air.

Les rires explosent çà et là. Tom m'adresse un sourire craquant, le genre qui me ferait oublier tous les coups tordus qu'enfant il a savamment orchestrés pour me rendre la vie impossible. Il sort son téléphone et prend le sapin en photo. Devant mon regard insistant, il demande :

— Tu veux que je t'envoie la photo, avoue...

— Je veux bien.

Il s'exécute. Mon téléphone vibre pour me confirmer que j'ai bien reçu son message. Et je décide de revenir sur la conversation que nous n'avons

pas pu terminer l'autre soir.

— Je me demandais...

J'hésite, ne sachant comment ramener cette question sur le tapis sans qu'elle s'apparente à un reproche.

— Tu veux savoir comment j'ai eu ton numéro ? lâche Tom.

— Quelque chose comme ça.

— Ton frère, il y a un peu plus de cinq ans.

Il se tourne vers moi, soudain très sérieux.

— C'était un soir, j'étais encore barman au BZ et il faisait la fermeture.

On a commencé à parler du bon vieux temps. Et de toi.

— De moi ?

— Ton frère savait que j'en pinçais pour toi.

Stupéfaite, j'ouvre de grands yeux. Est-ce que tout le monde savait que Tom avait un béguin pour moi ? Tout le monde, sauf moi, bien sûr.

— Je vois...

— Je lui demandais de tes nouvelles, continue-t-il. Il m'a proposé d'en prendre par moi-même.

Il me faut quelques secondes pour digérer ce qu'il m'apprend et pour me rendre compte que Tom ne m'a jamais appelée ou écrit.

— Et donc ? Tu ne l'as pas fait.

— Je me suis dit que tu trouverais ça étrange.

Je comprends. Prendre contact avec quelqu'un que l'on n'a pas vu depuis des années aurait pu paraître bizarre, voire suspect. Pourtant, là, ce soir, je trouve plutôt ça follement romantique.

Nos regards se croisent à nouveau. Le sien brille d'un éclat inédit. C'est du désir. Je me sens étourdie par l'ivresse de ce moment.

— Tom... Je suis contente de t'avoir retrouvé en revenant ici.

C'est sincère. En quelques jours, il vient de laisser une empreinte dans ma vie.

— Et ce gars qui t'attend à Lyon ? demande-t-il alors qu'il se tient un peu plus près de moi.

Il est temps de lui dire la vérité.

— J'ai découvert il y a quelques jours que personne ne m'attendait vraiment.

Tom est tout près. Son souffle est sur mes lèvres. Mon estomac roule et tangué à nouveau, ivre de l'attente du baiser qui se profile. Nos lèvres ne sont plus qu'à quelques centimètres quand une voix nous interrompt.

— Vous voilà ! dit ma mère.

Nous nous écartons brusquement, comme deux enfants pris en faute.

— Maman ?

Je me retiens très fort d'ajouter : « Toujours là au bon moment ! » Mais sa mine inquiète me dissuade de toute plaisanterie.

Tom me devance :

— Madame Rivolier, qu'est-ce qui se passe ?

— C'est Chloé, elle a disparu !

19. Entre cours d'éducation sexuelle et recherche de paternité

Chloé a disparu.

Mon père, mon frère et Nuggets nous rejoignent, la mine grave.

— Où est Élisabeth ? demandé-je d'une voix blanche.

— Elle fait le tour du village, dit ma mère. Elle est partie comme une furie. Elle pense que c'est une fugue. La petite l'a déjà menacée plusieurs fois de se sauver.

Je la comprends. J'aurais fait la même chose si ma fille avait disparu. Chloé a probablement fugué ? J'ai du mal à y croire.

— Mais comment c'est possible, maman ? Elle était là il y a moins d'une minute !

— Elle a sûrement profité que les regards étaient braqués sur le sapin pour s'enfuir. Thomas, qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Je vais appeler du renfort. Il faut qu'on se répartisse le secteur et qu'on commence les recherches tout de suite.

Tom est le seul qui parvient à garder son calme. Il nous désigne les uns après les autres.

— Quentin et Nuggets, vous allez du côté de la salle des fêtes. Monsieur et madame Rivolier, vous prenez la rue principale et faites le tour du village. Lili et moi, on s'occupe du cimetière.

Tout le monde acquiesce.

— Au moindre signe, vous m'appellez sur mon téléphone.

Sans plus perdre de temps, chacun vérifie avoir le numéro des autres et nous nous dispersons. Pendant que nous descendons vers le cimetière, Tom contacte ses collègues.

— On aura du renfort d’ici quelques minutes, dit-il en raccrochant. Est-ce que tu as une idée de l’endroit où elle a pu aller ?

— Non, aucune.

— Est-ce que tu sais s’il y a eu quelque chose de particulier ces derniers jours ? Un événement marquant ? Une dispute ?

Évidemment, je ne sais rien. Élisabeth ne me parle presque plus.

— Je vais demander à ma sœur.

Je sors mon téléphone et compose son numéro. Elle répond immédiatement.

— Tu l’as trouvée ? me demande-t-elle sur un ton affolé.

— Pas encore, dis-je pour me montrer rassurante. On est tous partis à sa recherche. Tu n’as pas une idée de l’endroit où elle a pu aller ?

Elle s’agace.

— Tu crois que, si je savais où elle est, je serais en train d’arpenter la ville ?

Le ton monte, à mesure que la panique gagne du terrain.

— Non, ce que je crois, c’est que c’est ta fille. Et que tu as peut-être une idée de l’endroit où elle a pu passer... ?

Un silence accueille ma demande. J’imagine Élisabeth se pincer l’arête du nez, à deux doigts de la crise d’hystérie. Mais ce n’est pas le moment de régler nos comptes.

— Est-ce qu’elle a dit quelque chose de particulier ? Est-ce que vous vous êtes disputées ?

Tom me fixe du regard, prêt à recueillir la moindre information. À l’autre bout du fil, Élisabeth semble hésiter.

— Oui, on a eu une conversation un peu houleuse dans la voiture en venant.

— À quel sujet ?

— Le même depuis presque un an, soupire-t-elle. Son père.

Je secoue la tête, déboussolée. Chloé s'interroge depuis une année. En gros, depuis que la famille est sous tension. Difficile de ne pas faire de lien. Voir son arrière-grand-mère s'en aller la pousse à se questionner sur ses origines.

— Ces dernières semaines, elle m'a harcelée de questions. J'ai fini par lui proposer une explication acceptable.

Au ton qu'elle emploie, je me méfie de ce qu'elle sous-entend par « acceptable ».

— Tu lui as dit que tu ne te rappelais plus rien ?

Ma voix est montée d'une octave. Je me demande ce qui est pire. Prétendre ignorer ce qui s'est passé ou dire la vérité.

— Non, je lui ai dit qu'il était mort.

J'en reste bouche bée. Manifestement, il y a pire. On peut aussi dire à sa fille de douze ans en quête de paternité que son père est mort.

— Et... est-ce que c'est vrai ?

— Non. C'est faux. Enfin, moi, c'est comme ça que je me le représente, mais en réalité il vit en Italie.

J'aurais beaucoup de choses à dire à ma sœur concernant sa manière de régler le sort du père de Chloé. Mais il y a plus urgent.

— Tu te rappelles où est le cimetière ? demandé-je.

— Oui, pourquoi ? Tu crois qu'elle...

Elle s'interrompt.

— Où irait une gamine qui n'a reçu que deux informations concernant son père ? Son décès et l'endroit où il a rencontré sa mère, dis-je. Elle imagine sûrement qu'il a été enterré au village.

— Tu as raison.

— On est sur le chemin. J'y serai avant toi.

— D'accord. Je t'y retrouve.

Je raccroche et fais un topo rapide à Tom. Moins de deux minutes plus tard, nous poussons la grille du cimetière. Les tombes sont recouvertes d'une fine couche de neige. Le lampadaire éclaire l'allée principale, laissant le reste dans la pénombre.

— Je prends à gauche, me dit Tom. Tu passes à droite et on se rejoint dans l'allée, au fond du cimetière.

Je valide son plan et nous nous séparons. Très vite, j'aperçois une silhouette recroquevillée près de la stèle de la famille Rivolier. Là où l'on a enterré mon grand-père. En m'approchant, je reconnais le manteau de Chloé.

Je respire à nouveau. Elle est là, saine et sauve.

— Chloé ? dis-je tout bas.

Elle sursaute. Puis elle se retourne pour me faire face.

— C'est toi ?

Elle semble déçue. J'en déduis que sa mise en scène avait pour objectif de faire venir sa mère.

— Tout le monde te cherche, dis-je d'une voix douce.

Elle hausse les épaules. Dans son regard, je lis sa détresse, et ça me fend le cœur. Comment ai-je pu passer à côté de son mal-être ?

— On discute un peu ?

Chloé me sonde, les yeux emplis d'espoir. Sans attendre sa réponse, je m'approche et m'assois près d'elle.

— J'ai eu ta mère au téléphone, dis-je. Elle s'inquiète.

— Tu parles, dit Chloé. À part son travail, rien ne compte vraiment.

Des pas approchants me poussent à me retourner. Tom est là. Avant qu'il n'ait pu nous rejoindre, je lui adresse un signe de tête pour lui faire comprendre que Chloé va bien et qu'il est préférable qu'il reste à distance. Ayant reçu le message cinq sur cinq, il me montre son téléphone pour m'indiquer qu'il prévient les autres.

Soulagée, je reviens à ma nièce. Elle semble si vulnérable sous le clair de lune.

— Ta mère est très occupée par son travail, expliqué-je. Mais parfois les apparences sont trompeuses. Elle t’aime plus que tout.

Je n’ai pas besoin de me forcer pour partager cette vérité.

— Mais, Lili, elle ne veut jamais qu’on parle ! Elle m’ignore dès que j’aborde certains sujets. Par contre, elle n’arrête pas avec ses conseils sur la contraception.

Je réprime une envie de rire. Élisabeth se montre très prévoyante.

— Elle veut ton bien.

— Oui, enfin, crois-moi, quand je passe mes soirées toute seule sur le canapé à regarder des reportages sur les avantages de la pilule contraceptive, j’ai comme un doute.

Vu sous cet angle...

— Elle a peur que tu...

Je me retiens in extremis. Mais Chloé n’est pas dupe.

— Elle a peur que je fasse comme elle, dit-elle d’une voix emplie de chagrin. Mais je ne suis pas elle. Et la seule personne qui avait compris ça, c’est Madie. Au moins, quand j’allais au café, je pouvais être moi-même.

Elle baisse la tête entre ses genoux et laisse échapper un sanglot. Sans plus réfléchir, je passe une main dans ses cheveux.

— Je suis désolée, dis-je.

Désolée d’avoir, comme les autres, pu lui donner l’impression de ne pas la comprendre. Désolée de ne pas avoir pris le temps de discuter avec elle, ces derniers mois. Désolée de ne pas avoir vu que, comme nous tous, elle souffrait de l’hospitalisation de Madie.

Chloé renifle et regarde la tombe de mon grand-père. Nous restons silencieuses un long moment.

— Je sais que mon père n’est pas mort, finit-elle par dire.

Je me tais, surprise par son aveu.

— Je voulais juste faire venir maman ici. Je voulais voir si elle était capable de répéter son mensonge devant la tombe de son grand-père.

Chloé est plus perspicace que je l’ai imaginé. Elle sait qu’Élisa était très proche de notre grand-père et qu’ici elle n’aurait pas pu continuer à dissimuler la vérité.

Ma nièce se tourne vers moi. Dans les pâles lueurs de la nuit, je distingue une trace rouge sur son menton. Son rouge à lèvres a bavé. Je sors un mouchoir de ma poche et le lui tends.

— Je déteste porter ça, avoue-t-elle en essuyant. C’est juste pour faire enrager maman.

Je souris malgré moi.

— Je crois que ça fonctionne très bien.

Des bribes de conversation nous parviennent. Les autres sont là. En me tournant, j’aperçois Élisa. Elle est pâle comme un linge. De longues mèches de cheveux se sont échappées de son chignon strict et ses chaussures sont maculées de boue. Elle n’a plus rien à voir avec la femme apprêtée et froide qui s’est présentée au café un peu plus tôt.

— Bon. Je vais vous laisser parler toutes les deux...

J’adresse un sourire rassurant à ma nièce, qui, maintenant qu’elle voit dans quel état de détresse se trouve sa mère, n’en mène pas large.

— Lili, dit-elle quand je me lève. Je trouve que le café est magnifique. Sa remarque me va droit au cœur.

— Merci. J’espère t’y voir plus souvent dans les prochains jours.

Je l’embrasse sur le front et rejoins le groupe resté en retrait.

— Vas-y, Élisa.

Elle me fixe d’un regard apeuré.

— Chloé veut me parler ?

Sa voix n’est plus qu’un mince filet. Elle est à deux doigts de fondre en larmes.

— Je crois que c'est l'idée, dis-je en montrant la tombe de notre grand-père. C'est peut-être le moment de lui dire la vérité.

Ma sœur acquiesce. Puis, dans un geste maladroit, elle s'approche et me prend dans ses bras.

— Merci, dit-elle. Merci de l'avoir retrouvée.

Je la serre contre moi. Quand je la relâche, un poids dont j'ignorais l'existence, sur ma poitrine, semble s'être envolé. Elle finit par rejoindre sa fille. Elles ont beaucoup à se dire.

Dès qu'elle s'est éloignée, ma mère, mon père, Quentin et Nuggets viennent aux nouvelles.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demande ma mère.

— Elle a juste besoin d'avoir une vraie conversation avec sa mère et je pense que c'est le seul moyen qu'elle a trouvé pour le lui demander.

Je juge qu'il est inutile de mentionner le père ressuscité...

— C'est toujours comme ça, dans votre famille ? demande Nuggets.

Tous les visages se tournent de son côté et nous éclatons de rire.

— Ah oui, je confirme ! s'exclame Tom.

Puis il revient à moi.

— J'ai prévenu mes collègues. Ils en profitent pour faire une ronde au centre du village et ils rentrent.

Ce que je traduis par : ils surveillent le café.

— C'est gentil, dis-je. On rentre, nous aussi ?

Ma mère et mon père proposent de rester au cimetière, le temps qu'Élisa et Chloé terminent leur conversation. Quentin, Nuggets, Tom et moi rentrerons à pied.

De toute évidence, ce n'est pas ce soir qu'un certain policier et moi pourrons reprendre notre conversation là où nous l'avons laissée.

20. Un petit mensonge, c'est sans importance, non ?

Le lendemain

Je gare la camionnette sur le parking des Genticanes et me prépare à entrer en piste. Foulard en soie, parfum et pince pour tenir mes boucles blondes.

Le rituel est terminé. Je suis prête.

Comme d'habitude, j'entre dans l'établissement l'estomac noué. Madie est de plus en plus fatiguée et ne peut se déplacer qu'en fauteuil. Mais, comme d'habitude, c'est la crainte qu'elle ne me reconnaisse plus qui me rend si nerveuse. Sa dernière hospitalisation m'a fait réfléchir. Quand le moment viendra, je ne veux surtout pas avoir de regrets. Profiter de sa présence au maximum me semble être la seule option. Depuis que je travaille à la rénovation du café, à dix minutes à peine de l'Ehpad, je peux la voir presque au quotidien. Quand je serai de retour à Lyon, ce sera différent. Je ne pourrai venir que le week-end. Et cette idée me contrarie.

Arrivée devant sa porte, je frappe trois coups.

Pas de réponse.

Surprise, je presse la poignée et j'entre dans la petite chambre. Je la trouve assoupie dans son lit.

L'infirmière qui m'a remis l'album photo entre à son tour et se poste à côté de moi.

— Elle s’est endormie il y a une heure environ. Elle ne devrait pas tarder à se réveiller.

Voyant que cela m’inquiète de trouver ma grand-mère assoupie, elle m’adresse un sourire compatissant et précise :

— Depuis sa chute, Madeleine a besoin de davantage de repos.

Après un silence, elle ajoute :

— C’est une bonne chose que vous passiez le matin. Vous verrez, quand elle va se réveiller, elle sera bien.

À demi-mot, l’infirmière m’explique que son état de confusion s’est aggravé. Dans un dernier sourire, elle file dans une autre chambre. Maintenant seule avec ma grand-mère, je m’installe à la petite table près de la fenêtre pour ne pas la réveiller.

Je tire un calepin de mon sac à main et je commence à dresser la liste de ce qu’il me reste à faire d’ici la fin de la semaine. Le café sera bientôt apte à reprendre du service et, surtout, il sera prêt pour Noël. Madie pourra glisser une autre photo de nous tous dans son album.

Une photo qui nous montrera unis, heureux d’être ensemble.

Une photo d’un Noël réussi.

J’éprouve un profond sentiment de fierté et de félicité à cette idée. Comme si chaque chose avait retrouvé sa place dans mon univers. Assise, contemplant la vue sur le parc, je dresse un bilan.

Les tensions se sont apaisées. J’ai retrouvé ma place au sein de ma famille et je dois admettre que le café y est pour beaucoup. Je comprends encore mieux pourquoi Madie tient tant à cet endroit.

— Lili ?

Je me tourne vers le lit. Elle s’est réveillée.

— Bonjour, Madie, comment tu te sens ?

Elle jette un œil à la chambre, chassant ainsi les brumes du sommeil, et revient à moi.

— Ça va ! On dirait bien que j’ai piqué un petit roupillon.

— On dirait bien !

Elle me regarde lui sourire de ses yeux encore ensommeillés.

— Tu as l'air en forme, ma Lili.

— Tu trouves ? Je dors quatre heures par nuit pour arriver à remplir mes engagements auprès d'Agathe et...

Je m'interromps. Je n'ai pas envie de lui parler de mon travail. Seulement de lui parler du café.

— Tu sais que j'ai vu Monique ?

Ma grand-mère semble réfléchir, et je me demande si j'ai bien fait d'évoquer une figure de son passé. Puis ce qui me semble être un éclair de lucidité traverse ses yeux.

— Elle vient au café tous les jours, m'explique-t-elle.

— Je sais, dis-je même si je l'ignorais.

Ma grand-mère sourit. Ses yeux s'emplissent de cette lueur si particulière, quand elle visite les souvenirs d'une époque révolue mais chère à son cœur.

— J'aime aussi quand tu viens me voir au café avec Tom.

Je reste muette une seconde, sans savoir quoi répondre. Madie semble revivre inlassablement cette période de sa vie, sans doute ses moments les plus heureux.

— Moi aussi, j'aimais bien quand on venait tous les deux.

Même si je passais mon temps à me plaindre de lui. Contrairement à ce que j'aurais soutenu il y a quelques semaines, j'apprécie d'être à nouveau au village et d'avoir fait la connaissance de l'homme qu'il est devenu.

— Tom est quelqu'un de bien, murmuré-je, ne sachant trop quoi dire. Il m'aide beaucoup au café.

— Le café... , dit-elle. Il faut aller l'ouvrir.

Sa requête ne me surprend plus. Ses yeux brillants plongés dans les miens, sa main agrippée à la mienne, je la rassure en lui expliquant que c'est fait. Je lui parle des clients, des habitants du village. Je lui parle de

Sandro et de son sale caractère, de Monique et de la formule de la marmotte, de Charlie l'électricien acariâtre. Je lui parle du café comme s'il n'avait jamais subi de dégradations, et je prolonge sa vie à l'infini, comme s'il était évident qu'il ne serait jamais vendu. Par mes récits, j'essaye de lui redonner sa place de lieu magique, éternel.

Je parle sans interruption. Du mobilier et de la nouvelle vaisselle, de la couleur sur les murs et de la nouvelle machine à café qui me donne un mal fou.

Au bout d'un moment, je remarque que Madie a fermé les yeux. Son visage est serein, elle s'est rendormie.

Heureuse d'avoir pu lui offrir un moment de paix, je repose sa main sur le lit, et je l'embrasse sur le front.

Quand je quitte les Gentianes, je fourmille d'idées pour organiser le retour de Madie, l'après-midi du 25. Inviter Monique. Sandro et son frère. Ils pourraient peut-être laisser le pub un instant pour venir la saluer. Et, bien sûr, toute la famille Rivolier devra être là, prête à l'accueillir. Ce qui me rappelle que ma sœur et moi avons besoin de parler.

Tout en marchant vers ma camionnette, je sors mon téléphone de la poche de ma veste.

On peut se voir ?

Sa réponse ne tarde pas.

Au café, dans une heure.

Stupéfaite, je relis son message. Élisabeth s'apprête à venir au village pour la deuxième fois en deux jours. Si j'étais du genre à décrypter des signes dans toutes les manifestations inhabituelles, je dirais qu'un épisode de neige monstrueux se profile !

À l'heure convenue, tandis que je suis absorbée par la lecture du mode d'emploi de la machine à café que je peine à faire fonctionner, ma sœur pousse la porte de « Chez Madie ».

— Salut, dit-elle.

Elle a abandonné son tailleur pour un jean slim, un pull en laine et une doudoune. Ses cheveux blonds sont lâchés sous son bonnet. Cette tenue lui va bien et la rajeunit d'une dizaine d'années.

— Entre. Je t'aurais bien proposé un *latte macchiato* ou un cappuccino noisette, mais il faut d'abord que j'apprenne à communiquer avec cette machine.

— Un café tout simple, ce sera parfait.

Sa voix est plus douce que lors de nos dernières discussions. Je délaisse la notice écrite dans une langue inconnue pour nous faire un café dans mon authentique cafetière. Au moins, elle assure quoi qu'il arrive.

— Comment va Chloé ? demandé-je.

— Elle va bien. Elle regrette d'avoir causé toute cette agitation.

— Elle n'a pas à s'inquiéter pour ça. Les collègues de Tom patrouillaient sur leur secteur, prétends-je. Ils en ont profité pour faire le tour du village et signaler leur présence à d'éventuels fauteurs de troubles.

— T'es gentille de réagir comme ça, dit-elle dans un sourire triste.

Elle n'est pas dupe. Aussi, je décide qu'il est temps de crever l'abcès entre nous.

— Je sais que ça n'a pas été facile pour toi cette année.

— Tu veux dire que ça a carrément été l'enfer ! Gérer une ado en colère, un job épuisant et ces tensions entre nous...

— Je suis désolée de ne pas avoir su t'aider.

— J'aurais dû t'en parler. Mais je t'en voulais trop.

Sa franchise est désarmante. Je me mords la lèvre pour ne pas l'interrompre.

— Je t'en ai voulu d'être partie vivre à Lyon quand j'ai annoncé ma grossesse et de ne revenir que de temps en temps. Je t'en ai voulu de ne pas avoir été là quand Chloé était petite et quand elle a fait sa rentrée au collège. Je sais... c'est égoïste, mais c'est ce que j'ai ressenti. Alors, avec Madie aux Gentianes, et ma fille qui s'est mise à me harceler à propos de son père... j'ai perdu pied.

— L'année a été difficile pour tout le monde. J'ai conscience de ne pas avoir été particulièrement présente. Crois-moi, je m'en veux beaucoup. Mais ça va changer. Je ne sais pas encore comment, mais je ne veux plus être « la petite sœur de passage » et surtout je ne veux plus me disputer avec toi.

— Tu crois que c'est possible ? dit-elle d'une voix de petite fille.

Nous sourions, comme si nos différends étaient stupides, au fond. Ravie de voir la tension entre nous se désamorcer, je respire un bon coup. Je suis soulagée.

Durant les minutes qui suivent, Élixa revient sur la conversation qu'elle a eue avec Chloé.

— J'ai fini par lui donner le nom de son père. Je lui ai dit qu'il vivait en Italie et les circonstances de cette relation... hum... éphémère.

Ma sœur s'est montrée courageuse. Dire à sa fille qu'elle est le fruit d'une relation d'un soir et que, lorsqu'elle a découvert sa grossesse, elle n'était plus en mesure de choisir de la poursuivre ou non est difficile mais franc.

— Comment a-t-elle pris les choses ?

— Elle a pleuré. Mais elle avait besoin d'entendre la vérité.

— Et pour son père ?

— Ça a été le plus compliqué. Je me suis contentée de dire que nous n'avions plus aucun contact. Il n'a jamais voulu entendre parler de ma grossesse, alors d'une adolescente !

— Qu'est-ce que tu comptes faire, maintenant ?

— J’ai pris rendez-vous chez la psychologue pour nous deux, cette fois. Je pense que Chloé a besoin de parler. Ensuite, je la laisserai décider si elle veut reprendre contact ou non, en insistant sur les potentielles issues.

L’inquiétude traverse le regard de ma sœur. Je sens qu’elle a peur pour sa fille. Et qu’elle voudrait lui éviter à tout prix d’affronter cette situation. Après toutes ces années, le père de Chloé pourrait ne pas l’accueillir à bras ouverts. Nous le savons toutes les deux.

— Tu as fait ce qu’il fallait.

— Je l’espère.

L’odeur du café fraîchement passé emplit la pièce et me décide à aller en cuisine pour prendre deux des nouvelles tasses. Pendant que je les remplis de café, ma sœur attrape la notice que j’ai abandonnée sur le comptoir.

— Bon, maintenant que je suis là, je vais pouvoir me rendre utile.

— Tu as pris ta journée ?

— Exactement. Tu peux faire de moi ton esclave. À la condition que tu me libères pour que je passe chercher Chloé à la sortie de l’école. Ce soir, je l’emmène au restaurant.

— Bonne idée. Et, puisque tu te proposes, il y a deux ou trois choses pour lesquelles j’aurais bien besoin de ton aide.

Je lui parle de la date d’ouverture du café, que j’ai fixée à lundi prochain. Elle approche à grands pas.

— Tu n’es pas forcée de rouvrir. On peut très bien passer Noël ici, sans que tu aies rouvert à la clientèle.

Elle a raison. Je pourrais me contenter d’espérer qu’un nouveau candidat se présente pour la place de gérant. Mais, si près du but, j’ai envie de voir le café rempli de touristes. J’ai besoin d’insuffler de la vie dans cette grande salle. Je veux que « Chez Madie » retrouve son âme.

— Ce serait dommage de ne pas permettre aux habitants du village de découvrir la nouvelle ambiance, dis-je sur un ton léger. En attendant, je

voudrais décorer.

— Décorer ?

Je ris devant les yeux ronds de ma sœur.

— Oui, décorer ! Mettre un sapin et des guirlandes, ce serait plus sympa. J'ai acheté quelques décorations au marché de Noël, et un kit spécial fêtes de fin d'année pour les baies vitrées, mais ça ne suffira pas.

Elle regarde la grande salle tandis que j'ajoute :

— Finis ton café, on va faire quelques courses. Chloé est disponible samedi prochain ?

Elle acquiesce.

— Tu lui diras que j'ai besoin d'elle pour transformer le café en succursale du Père Noël.

À mon tour de transmettre les traditions familiales.

21. Un visiteur inattendu

Vendredi 18 décembre

La semaine est passée à vive allure. Entre le site Internet à mettre à jour, la carte des boissons et des en-cas chauds et froids à créer, les contacts avec les fournisseurs à renouveler et les affiches pour annoncer l'ouverture du café dès lundi à imprimer... je ne vois pas le temps passer.

Mes dernières économies sont englouties par l'achat des stocks. Cette fois, je n'ai plus un euro sur mon compte. Je me rassure en me persuadant qu'il ne s'agit que d'une avance temporaire. Dès que le café recevra ses premiers clients et que la trésorerie sera renflouée, je pourrai récupérer une partie de mon investissement.

En désespoir de cause, je consulte ma messagerie. Sébastien Chaumin ne répondant pas à mes appels, je n'ai plus qu'à espérer qu'un miracle mette sur ma route quelqu'un qui accepte de venir travailler rapidement. Sinon, je crains de battre le record de la plus courte durée d'ouverture d'un café.

Surprise, je constate qu'un mail en réponse à mon offre d'emploi m'attend.

Fébrile, j'ouvre le message.

Madame Rivolier,
Je suis intéressée par l'offre d'emploi.

De retour à Saint-Martin à la fin du mois de février, j'espère avoir l'occasion de vous rencontrer « Chez Madie », véritable institution au village...

Février. L'équivalent du siècle prochain. Déçue, je ne lis pas la suite. Je me contente de maudire le manque d'attractivité du secteur. À Lyon, les candidats se bousculeraient. Mais ici les jeunes ne rêvent que de rejoindre les métropoles, pour sentir battre plus fort le cœur du pays.

J'ai fait ce choix, moi aussi. Maintenant, je sais que c'est illusoire. En ville, il n'y a pas de surplus de vitalité. Pas plus de choses à faire. Je dois même admettre qu'ici, en quelques jours, j'ai trouvé plus de soutien et d'entraide qu'en dix ans à Lyon. Néanmoins, à ce rythme, je ne suis pas près de trouver quelqu'un pour assurer le service après Noël.

En désespoir de cause, je réponds à cette nouvelle candidate que la place est à prendre au plus vite et que je ne pourrai malheureusement pas attendre son retour en février. J'imagine qu'elle sentira l'urgence de ce recrutement.

Plus tard, alors que je flâne sur Internet à la recherche de serviettes en papier aux couleurs de Noël, la porte s'ouvre avec son tintement habituel. Ces derniers jours, je me suis habituée à recevoir de la visite. Au moment où je lève les yeux pour découvrir l'identité du nouvel arrivant, je me fige.

— Matthieu ?

Durant quelques secondes, il se contente de balayer silencieusement la grande salle du regard. Troublée par sa présence, je croise les bras sur ma poitrine. Est-il venu sur un coup de tête ? Ou bien... a-t-il réfléchi à notre rupture ?

— Je ne t'attendais pas, commencé-je timidement.

— Je voulais voir à quoi ressemble ce fameux café.

J'aimerais croire qu'il est sincère. Mais, en neuf années de relation, il n'a jamais eu envie de voir par lui-même « Chez Madie ». C'est à peine s'il savait où se trouvait Saint-Martin.

Pendant qu'il découvre les lieux, je le détaille du regard. Ses cheveux châains sont impeccables. Il porte un jean bleu foncé et un pull épais à col montant sous son manteau noir. Il est soigné, et d'une beauté froide.

Ses yeux s'attardent sur le mobilier, les murs, les lustres.

— Tu ne travailles pas aujourd'hui ? finis-je par demander pour rompre ce silence insupportable.

— J'ai pris un jour de congé.

Prendre un jour de congé en dehors des vacances d'été ou d'hiver. Ce qu'il ne faisait jamais, même quand je le suppliais. Par courtoisie, et égard pour la route qu'il a faite pour venir ici, je lui propose un café.

Matthieu accepte et me rejoint au comptoir. En silence, il se penche sur les affiches fraîchement imprimées étalées devant moi.

— L'ouverture est prévue pour lundi ?

— J'ai encore beaucoup à faire, mais oui, j'ai l'espoir d'y arriver.

— Et après ? demande-t-il.

Il me fixe d'un air dubitatif.

— Après, je rentre à Lyon, dis-je, résignée.

Matthieu prend ma réponse comme un signe en sa faveur. Un sourire aux lèvres, il avance la main sur le comptoir, jusqu'à ce que nos doigts se frôlent.

— Super, lâche-t-il. La ville n'est pas pareille sans toi.

Je retiens mon souffle tandis que, du bout de l'index, il caresse le dos de ma main.

— Ton absence m'a donné matière à réfléchir, poursuit-il. Je crois que tu m'as manqué.

Ses mots restent en suspens entre nous. Je tente de comprendre ce qu'il veut dire. Ce que tout ça signifie. En vain. Depuis le début de notre relation, rien n'a jamais été simple.

Il *croit* que je lui ai manqué. Tout comme il *croyait* que j'étais la femme de sa vie, jusqu'à ce que je ne sois plus assez bien. Pas suffisamment

mature et indépendante. Pas suffisamment tout.

— Je ne comprends pas, dis-je. Qu'est-ce que tu veux ?

— Peut-être qu'on pourrait se donner une autre chance, tous les deux ?

Ma respiration se coupe. Durant une année, j'ai espéré entendre ces mots. Chaque fois qu'il quittait mon lit, tôt le matin, je rêvais qu'il me propose de nous revoir. Je l'ai supplié à maintes reprises. Je l'ai appelé sans relâche. Et c'est avec amertume que je constate qu'il aura fallu que je parte, ou plutôt que je lui échappe, pour qu'il songe à considérer ma demande... et moi, au passage.

— Tu veux qu'on ressorte ensemble ? murmuré-je tout bas.

Comme si je ne pouvais pas prononcer ces mots tout haut au café.

— Exactement. Dès que tu seras de retour.

Du regard, je parcours cette grande salle que je ne quitte plus depuis des jours. Mes yeux se posent sur les murs, le mobilier, les tableaux de Madie encore au sol qu'il faut repositionner, comme si je pouvais y trouver une réponse.

La main de Matthieu se pose sur la mienne. La froideur de sa peau m'arrache une grimace.

— Alors ? dit-il.

Je tente d'imaginer ce que serait un nouveau « nous ». Les repas au restaurant qu'il choisira pour nous deux. Son air distrait quand je lui parlerai de mes projets professionnels. Ses prétextes soigneusement pensés pour ne pas participer aux repas de famille. De ma famille.

— Ce serait une erreur, dis-je.

Il ôte sa main, surpris. La vexation se peint sur son visage.

— Une erreur ? Je croyais que c'était ce que tu voulais.

Un froid me saisit.

— Je regrette mais c'est trop tard, ce n'est plus ce que je veux.

Matthieu tord la bouche, dans une grimace qui souligne sa contrariété.

— Je viens de passer deux heures dans ma voiture pour venir te voir, et ça ne te suffit pas pour te montrer que je crois en un avenir pour nous deux ?

À coup sûr, il s'est imaginé que se déplacer jusqu'ici serait un argument de poids et me ferait oublier nos dernières conversations.

— J'ai pris ma décision.

Je me montre ferme. Matthieu se redresse, sans toucher à son café. Il regarde la salle d'un air dédaigneux sans plus feindre de s'y intéresser.

— Tu le regretteras, lâche-t-il, amer.

Saisie par une acuité inédite, j'ai l'impression de le voir pour la première fois tel qu'il est. Matthieu ne m'a jamais soutenue. Il n'a jamais cru en aucun de mes projets. Il n'a jamais été le bonus. Le petit plus qui aurait dû rendre ma vie plus douce.

— Tu devrais partir.

— D'accord, dit-il, si c'est vraiment ce que tu veux.

Avant qu'il n'ait pu s'en aller, la porte s'ouvre à nouveau.

— J'ai entendu dire qu'on servait un excellent café ic...

C'est Tom.

Il s'interrompt aussitôt qu'il remarque la présence d'un homme qu'il ne connaît pas.

Matthieu le fixe du regard, puis il revient à moi, comme s'il avait perçu quelque chose dans la manière qu'a Tom de froncer les sourcils. L'atmosphère devient électrique.

— Entre ! dis-je à l'attention de Tom. On avait terminé.

Je me montre enjouée, bien que la situation soit gênante.

— En effet, j'allais m'en aller, dit Matthieu.

Il m'adresse un dernier regard et disparaît dans la rue. Dès qu'il est parti, Tom s'approche.

— Est-ce que ça va ?

— Je crois, soufflé-je. Je ne m'attendais pas à cette visite.

Durant un instant, je me demande si je dois préciser que Matthieu est mon ex. Mais Tom prend la parole le premier :

— Est-ce que finalement quelqu'un attend ton retour à Lyon ?

Je n'ai pas besoin de réfléchir, je suis très sûre de moi.

— Non, je te l'ai dit.

Tom se mord la lèvre, visiblement satisfait.

— Je ne suis pas en service demain soir. Je me demandais si tu voulais qu'on dîne ensemble.

Demain soir. Cette fois, c'est bel et bien un rendez-vous.

— Avec plaisir.

Durant un instant, Tom et moi nous regardons l'un l'autre sans ajouter quoi que ce soit. Nous nous sommes si souvent disputés dans cette pièce que jamais je n'aurais pu imaginer que ce soit précisément ici qu'il me fasse une telle proposition.

— Je dois y aller.

Quand il franchit le seuil, non sans m'avoir indiqué qu'il devait faire une ronde dans le quartier, je me rends compte que, ces derniers jours, Matthieu ne m'a pas manqué.

Quelqu'un semble avoir trouvé le moyen de prendre sa place dans mon cœur.

22. Où je comprends que la famille, c'est ce qu'il y a de mieux

Le lendemain

En début d'après-midi, et bien qu'on soit samedi, j'envoie un mail à Agathe. Pour terminer mes mises à jour en avance, et avoir du temps à consacrer au café avant l'ouverture, j'ai travaillé quasiment la moitié de la nuit. Quelques minutes après l'envoi, le nom de ma responsable s'affiche sur mon téléphone. La coïncidence me surprend, puis m'inquiète. Ces derniers jours, je travaille vite pour glaner du temps, et j'espère ne pas avoir commis d'erreur.

— Bonjour, Agathe, dis-je en décrochant. Est-ce que tout va bien ?

L'ombre de M. Thévenot plane sur la conversation. Je l'imagine être allé se plaindre à propos de ses notes coupe-brushing.

— Très bien, dit-elle. Hier, j'ai eu une réunion téléphonique avec les responsables de Paris. J'étais censée attendre lundi pour te l'annoncer, mais je me suis dit que, vu ton investissement de ces derniers mois, tu serais ravie d'avoir la nouvelle en avant-première.

Agathe parle vite. Elle semble surexcitée.

— Les responsables de Paris ?

J'ignorais que mon nom pouvait être cité dans ce genre d'occasions. Agathe les a toujours présentés comme des actionnaires aigris et vénaux.

— Tu nous as montré que tu pouvais travailler vite et efficacement ces dernières semaines. Donc tu vas avoir une promotion.

Immédiatement, je pense à mon portefeuille de clients et l’imagine se surcharger encore. Avec l’ouverture du café et les fêtes qui se profilent, je me demande s’il est raisonnable de faire des heures supplémentaires.

— Tu veux me confier de nouvelles entreprises ?

— Mieux que ça, répond-elle, plus enthousiaste que jamais. Ce que je te propose, c’est un poste d’adjointe.

Le poste que je convoite depuis que j’ai été recrutée par le cabinet... Les battements de mon cœur s’accélèrent tandis que je l’écoute me présenter les détails de cette offre.

— Évidemment, tu ne pourras plus travailler de chez toi, poursuit-elle comme si je venais d’accepter. Mais je te rassure, nous avons prévu de t’installer dans un bureau flambant neuf. Je devrais recevoir les plans dans le courant de la semaine prochaine. On pourra les regarder ensemble.

Elle s’interrompt. Je suppose qu’elle attend une effusion de joie de ma part ou quelque chose du genre.

— C’est tellement...

— ... génial ! termine-t-elle pour moi.

Je pensais plutôt à « inattendu ».

— Je savais que tu serais contente. Ça fait quoi ? Des mois, littéralement, que tu me demandes cette promotion, et enfin la voilà !

En réalité, j’attends depuis des années. Je devrais être folle de joie, mais la seule chose qui me vient est un « ça tombe mal », qu’évidemment je garde pour moi.

— Est-ce que le poste est pour maintenant ?

— Pour début janvier. Mais il faudrait que tu passes à l’agence entre Noël et le jour de l’an pour signer ton contrat. C’est bon pour toi ?

Mon cœur cogne dans ma poitrine. Je regarde le café comme si je m’apprêtais à lui dire au revoir.

— C’est parfait, m’entends-je dire.

Mon estomac se noue. Je viens d’obtenir une promotion. Celle que j’espérais. Pourtant, au moment où je raccroche, un poids semble à nouveau alourdir mes épaules.

Peu après, Chloé et Élisabeth arrivent. Ma nièce est ravissante dans un manteau noir à capuche, les cheveux détachés, sans chewing-gum et sans rouge à lèvres criard.

— Salut, les filles !

Chloé repère immédiatement les sacs remplis de décorations, près du sapin.

— La vache ! Quand tu dis qu’on va décorer, tu ne plaisantes pas !

— Autant faire ça bien, tu ne crois pas ?

Un joli sourire sincère illumine son visage poupin.

— Je peux commencer ?

— Bien sûr. Vas-y !

Elle jette son manteau sur une banquette et s’approche des sacs, les yeux remplis d’une joie palpable. Ça me fait plaisir de la voir aussi sereine.

Ma sœur quitte sa veste et la laisse sur le comptoir, dans un geste familier qui me fait chaud au cœur. J’adore l’idée qu’elle passe du temps ici avec moi.

— Je te sers un café ?

— Et ce cappuccino dont tu m’as parlé hier ?

Je suis obligée d’admettre que la machine flambant neuve ne m’a pas encore livré tous ses secrets. Élisabeth, plus à même de déchiffrer le langage de cet engin du diable, passe derrière le comptoir et commence la préparation de nos boissons, tout en expliquant qu’elle me laissera une note pour m’indiquer la marche à suivre.

— Comment tu vas ? me demande-t-elle quand elle a terminé.

Hier, après le départ de Matthieu, je lui ai envoyé un message. J'avais besoin de parler.

— Je devrais me sentir mal en pensant à mon ex, dis-je. Mais c'est tout l'inverse, je me sens soulagée.

Avant de me coucher, je pensais éprouver des remords. Matthieu a été mon centre d'intérêt pendant plusieurs années. Finalement, les doutes ont cédé leur place à un profond sentiment d'apaisement. Nos routes se sont écartées il y a longtemps et il me fallait l'admettre.

Élisa sourit.

— Alors c'était la bonne décision.

La machine se met en route et une délicieuse odeur de grains moulus nous enveloppe. Élisa retire nos tasses et saupoudre le nuage de crème de cacao en poudre. Elle me tend ma boisson et précise :

— Au moins, maintenant, je peux t'avouer que tu n'avais pas l'air franchement heureuse avec lui.

Je lève les yeux et croise les siens. Puis nous nous mettons à rire, comme nous le faisons plus jeunes quand je trouvais refuge dans sa chambre pour lui raconter mes journées au collège.

— Tu n'aurais pas pu me le dire plus tôt !

Recevoir ce conseil il y a dix ans m'aurait été d'une grande aide.

— Tu crois vraiment que, ne serait-ce qu'il y a un mois, tu l'aurais pris au sérieux ?

Je réfléchis. Elle a raison. Je ne l'aurais pas écoutée. Pire, j'aurais pensé qu'elle ne me comprenait pas. Nous n'étions plus sur la même longueur d'onde, même si aujourd'hui je sais combien c'était absurde.

Chloé se lève et se tourne dans notre direction, les mains sur les hanches.

— Vous comptez boire du café toute la journée ou venir m'aider ?

Élisa et moi échangeons un regard complice. Quand nous étions petites, Madie attendait le week-end pour décorer le sapin du café avec nous. Elle

passait des heures à nos côtés, tandis que nous transformions la salle en annexe de l'atelier du Père Noël. Et, quand des clients entraient, elle les faisait patienter. Nous étions sa priorité.

— On arrive tout de suite, dis-je.

Je lance la playlist de Noël que j'ai préparée hier soir et une douce musique emplit le café.

Voilà, c'est parfait !

Cette année, nous allons décorer le café en famille.

Une heure plus tard, la porte du café s'ouvre à nouveau. J'abandonne la guirlande de près de trois mètres de long que je tente d'accrocher au mur, au-dessus des banquettes, et me tourne vers l'entrée. C'est ma colocataire, suivie d'une imposante valise à roulettes.

— Amélia !

— Eh ben ! C'est plutôt sympa, ici !

Je délaisse mes décorations et m'approche pour la prendre dans mes bras, émue qu'elle ait fait la route pour me voir.

— Je ne m'attendais pas à ta visite ! dis-je en relâchant mon étreinte.

— Tu ne croyais quand même pas que j'allais manquer l'occasion de voir à quoi ressemble ce fameux café qui accapare tout ton temps depuis des semaines !

Elle détaille tout ce qui est à portée de ses yeux. Quand elle a fini, elle se tourne vers moi.

— Pas mal.

— Juste « pas mal » ? dit Chloé en approchant.

Toutes deux se toisent. Chacune évalue le look de l'autre. Jean, Stan Smith et sweat à capuche pour Chloé. Jean slim griffé, chemisier en soie et escarpins en cuir pour Amélia.

— Est-ce que tu sers de l'alcool ? me demande Amélia sans lâcher ma nièce du regard.

— Aux clients, non, mais j'ai un vin d'alsace au frais dont tu me diras des nouvelles.

— OK, dit-elle. Cet endroit me plaît encore plus.

Elle adresse un sourire à Chloé, qui le lui rend aussitôt. Élisabeth et moi nous regardons, comme si nous étions témoins d'une scène surréaliste. Visiblement, aux yeux de Chloé, un regard de biais et une tenue à la mode en disent plus long que les explications interminables dans lesquelles nous nous sommes noyées ces derniers jours.

Je termine les présentations autour d'un verre. Amélia dit à ma sœur qu'elle a souvent entendu parler d'elle, même si c'est complètement faux. Mais mon amie est dotée d'un sens de la relation infaillible. Ce qui explique largement sa réussite en tant que commerciale pour un cabinet d'experts-comptables.

Amélia sirote son vin, accoudée au comptoir, tandis qu'Élisabeth et Chloé reprennent la décoration du sapin, en fredonnant le refrain de *Vive le vent*. En leur présence, j'ai l'impression de comprendre enfin ce que l'on appelle les bonheurs simples de la vie. Ces petits moments doux et éphémères qui repaissent les cœurs avides d'amour et remplissent les yeux de poudre étoilée. Et il faut avouer que, depuis que je suis au village, dans ce café, j'en ai vécu beaucoup...

— Tu restes longtemps ? demandé-je à Amélia, bien que je connaisse déjà la réponse.

— Tu sais ce que c'est, dit-elle en regardant sa montre. Je repars dans une heure. Je suis passée entre deux trains pour prendre de tes nouvelles.

Amélia a un emploi du temps à faire frémir un ministre. Pour assurer la représentation du cabinet de renommée nationale pour lequel elle travaille, elle n'est jamais chez nous plus de deux jours d'affilée. Pourtant, chaque fois que j'ai eu besoin d'elle, elle a trouvé le moyen de se rendre disponible. Téléphone, mail, SMS... elle a toujours été là pour moi.

— Et toi, Lili ? Tu comptes rentrer bientôt ?

— Juste près Noël. Agathe m’a téléphoné hier. J’ai obtenu une promotion.

Mon amie me félicite chaleureusement. Elle me pose mille questions sur mon nouveau travail, auxquelles je n’ai pas toujours de réponse. Je m’efforce de me montrer enthousiaste, mais je sais qu’elle n’est pas dupe.

— Quelque chose te retient ici ? demande-t-elle.

Quelque chose...

Ce qui n’était qu’un léger vague à l’âme a pris de la consistance ces dernières heures. Ce qui me retient, c’est un kaléidoscope de visages qui me sont chers : Madie, mon père, ma mère, Élisabeth et Chloé, Quentin et... Tom.

Pendant que je cherche quoi répondre, mon téléphone vibre sur le comptoir. C’est un message de Tom, justement. Je souris comme une adolescente courtisée par le beau mec du cours de maths.

Toujours OK pour ce soir ? Je passe te prendre vers 20 heures. Fais attention, ils annoncent d’importantes chutes de neige.

Quand je lève les yeux, je croise ceux d’Amélia, suspicieux.

— Tu n’aurais pas oublié de me dire quelque chose ?

Grillée !

Ne me reste plus qu’à lui dévoiler cette partie de l’histoire.

— Il y a peut-être un policier qui vit dans le coin et dont je ne t’ai pas encore parlé.

Un agent zélé, adorable, qui pense à me prévenir d’un épisode neigeux. À demi-mot, j’explique à Amélia notre passé commun. Son penchant pour les coups tordus et l’aveu de son béguin passé.

— Il t’a dit qu’il en pinçait pour toi ? s’écrie-t-elle.

Les visages d’Élisabeth et de Chloé se tournent dans notre direction. Je vire au rouge écarlate.

— Chut ! dis-je pour l’inviter à la discrétion. C’était il y a longtemps.

— Longtemps... , répète-t-elle sans en croire un mot. Mais vous allez dîner ensemble ce soir. Et, si j’ai bien suivi, vous êtes célibataire, l’un et

l'autre.

Je n'aurais jamais dû la tenir informée des derniers déboires de ma vie sentimentale. Sans compter qu'Amélia s'emballe un peu trop vite à mon goût. D'ici quelques jours, je serai de retour à Lyon, alias l'autre bout de la planète. Détail qui anéantit tout espoir de relation durable entre Tom et moi.

— C'est vrai qu'il est devenu... plutôt pas mal, dis-je en tâchant de me montrer neutre.

— Ah oui ?

Mon amie plisse les yeux dangereusement... On croirait un félin aux aguets. Elle soupçonne quelque chose, à juste titre. Je mens outrageusement pour ne pas avoir à m'étendre sur le sujet.

— Il n'y a rien entre nous. C'est juste un repas entre amis.

— Entre amis, bien sûr... Donc je suppose que tu ne verras aucun inconvénient à me fournir un compte rendu détaillé demain à la première heure !

— D'accord, dis-je en souriant. Si ça peut te faire plaisir !

Amélia, qui ne croit pas un mot de cette histoire de relation amicale avec le policier du village, passe le quart d'heure suivant à me conseiller sur le choix de ma tenue. Parce que, selon elle, même un repas avec un ami nécessite que je me mette sur mon trente et un. Elle me recommande d'appliquer une généreuse couche d'anticernes et m'ordonne de coiffer mes boucles blondes.

Le temps passe à toute vitesse jusqu'à l'heure de son départ. J'ai l'impression qu'elle vient tout juste d'arriver, mais son taxi est là, il patiente sur la place du village.

À regret, je dois la laisser filer. J'enfile mon manteau pour la raccompagner. Quand nous arrivons à hauteur de la voiture, le chauffeur prend sa valise et la range dans le coffre.

Amélia se tourne vers moi.

— Si tu décides de rester, prépare-moi une chambre pour le jour où je repasserai.

— Tu n’auras pas cette occasion. Je vais rentrer. Mon travail et le reste de ma vie sont à Lyon.

Elle éclate de rire.

— Quel reste de ta vie ? J’ai l’impression que tout est là.

Mimant la vexation, je lui décoche un regard assassin. Amélia rit de plus belle. Et, sans me laisser le temps de riposter, elle s’approche et m’étreint longuement.

— Tu vas me manquer, murmure-t-elle.

Je ferme les yeux pour profiter de ce moment. Déjà, elle s’écarte.

— Merci d’être venue voir le café. Ça compte beaucoup pour moi.

— Ce fut un plaisir !

Elle grimpe sur la banquette arrière et referme sa portière avant de m’adresser un dernier signe de la main à travers la vitre. La voiture démarre et prend la direction de la sortie du village.

Je soupire. Ce fut si court...

En marchant en direction du café, je remarque qu’il commence à neiger. Une demi-heure plus tard, en regardant à travers les vitres du café, je constate que Tom a raison. Le rideau de flocons qui s’abat sur le village ne laisse planer aucun doute. Il va neiger pour de bon.

Comme j’ai prévu de passer à la déchetterie d’Albertville pour me débarrasser des bâches de peinture déjà chargées dans la camionnette et de tous les cartons et emballages que j’ai remisés à la cuisine, je décide d’accélérer la cadence.

Élisa et Chloé ont fait du bon travail. Le café est superbement décoré. Le sapin est recouvert de boules aux tons rouge et doré, des guirlandes ornent le comptoir et les baies vitrées.

— Vous avez fait du beau boulot, c’est magnifique !

— Il manque encore quelques bougies à installer. On le fera plus tard. C'est plus prudent de rentrer maintenant, déclare ma sœur en regardant la neige s'accumuler.

Élisa et Chloé m'aident à terminer le chargement de la camionnette. Quand nous avons fini, je me repasse à voix haute les derniers détails pour être certaine que tout sera prêt pour la venue de Madie, la semaine prochaine.

La semaine prochaine. Ce sera Noël. Enfin.

Élisa m'observe avec attention et sourit.

— Arrête de stresser. Je suis sûre qu'elle va adorer.

Je l'espère aussi. Mais surtout j'espère que chacun sera aussi heureux que moi à la perspective de passer du temps ensemble. Parce qu'au terme de ces trois semaines j'ai compris que la famille, c'est ce qu'il y a de mieux.

Mon passage à la déchetterie est plus long que prévu. On dirait que la moitié des habitants d'Albertville se sont donné rendez-vous ici.

Quand vient mon tour, la route est déjà couverte d'une épaisse couche de neige. L'employé chargé d'aiguiller les usagers vient à ma rencontre.

— Un coup de main ?

— Ce ne serait pas de refus.

Emmitouflé dans sa tenue orange, il m'aide à vider la camionnette, tout en me faisant la conversation. Il est surpris d'apprendre que je prévois de remonter à Saint-Martin.

— Ce n'est pas très prudent, dit-il en regardant mes pneus.

— J'ai un jeu de chaînes, au cas où.

Comme je n'ai jamais équipé une voiture – sans parler d'une camionnette –, je décide que la meilleure stratégie consiste à quitter la déchetterie au plus vite, avant que la neige ne s'accumule sur la route. Dès que le coffre est vide, je remercie l'employé et me jette au volant de mon engin.

Sur le chemin du retour, la neige s'est considérablement épaissie. Elle colle sur la route comme de la glu. À plusieurs reprises, mes pneus patinent dans les virages et j'entrevois le fossé de bien trop près. Si bien qu'à mi-chemin je n'ai pas d'autre option que de me ranger sur le bas-côté.

Ne manquait plus que ça !

Prête à en découdre avec les éléments, je referme mon vieux manteau et je vais récupérer le jeu de chaînes. Durant quelques minutes, je tente de déchiffrer le mode d'emploi fourni avec. Je finis par admettre que j'ai plus de chances de croiser le Père Noël que de parvenir à équiper mes pneus.

Moi qui pensais avoir le temps de me doucher, me changer, me maquiller et me parfumer avant mon rendez-vous avec Tom !

Après une autre tentative, je finis par renoncer. Déçue, je prends mon téléphone et lui envoie un message.

Je crains qu'il faille remettre notre repas. Je suis coincée sur la route entre Albertville et Saint-Martin. Je vais appeler mon frère pour qu'il m'aide à mettre des chaînes.

Je m'apprête à contacter Quentin, mais la réponse de Tom s'affiche aussitôt.

Ne l'appelle pas. J'arrive.

Je reste une seconde interdite, devant l'écran de mon téléphone. Puis je réalise que Tom va prendre sa voiture, me rejoindre et me voir dans cet état, c'est-à-dire dans la tenue de Cendrillon si sa bonne fée avait oublié de passer la voir.

Non. Non. Non... Penchée sur mon téléphone, je cherche une excuse valable pour le faire changer d'avis. J'envisage toutes les options, quitte à prétendre avoir réussi à mettre ces fichues chaînes moi-même et passer la nuit dans ma camionnette.

Je tape un message à toute vitesse.

C'est inutile ! J'ai réussi à m'équiper. Mais on devrait reporter à demain soir.
Avec cette neige, c'est plus prudent.

Je reste immobile devant l'écran de mon téléphone dans l'attente de sa réponse.

Je suis sur la route.

Je blêmis. Non seulement Tom sera là d'ici quelques minutes, mais très vite il va se rendre compte que je lui ai menti. Je dispose donc d'un quart d'heure pour trouver le moyen de mettre ces fichues chaînes.

OceanofPDF.com

23. Quand Tom décide d'abattre son jeu

Je suis désespérée. La nuit est tombée depuis longtemps. Je viens de passer dix minutes agenouillée dans la neige, près des pneus, et cinq autres devant le miroir de courtoisie à tenter de dompter les frisotis de ma chevelure. Le résultat est démoralisant à tous les niveaux.

Tom finit par arriver. Il gare sa voiture devant la mienne et me rejoint. Bien sûr, il remarque immédiatement que je n'ai pas réussi à équiper ma voiture. Et je suppose que c'est ce qui justifie son sourire moqueur.

— Je me suis peut-être un peu surestimée, dis-je en guise de préambule.

— Je m'en suis douté, tu n'avais pas le bon modèle de chaînes.

Pas le bon modèle, me répété-je. J'en reste bouche bée.

— Je l'ai remarqué quand nous avons mis les bâches dans ta camionnette, dit-il simplement.

Silencieusement, je pense à Fabio, qui va m'entendre dès lundi matin. Comment a-t-il pu laisser partir une personne comme moi sans s'assurer que j'ai le bon équipement ?

— OK, donc tu savais que je ne pourrais pas rentrer à Saint-Martin ?

— Exactement. Ton frère t'aurait raccompagnée chez tes parents. Et, comme je n'ai aucune envie d'attendre un jour de plus pour passer la soirée avec toi, j'ai sauté dans ma voiture.

Sa franchise a le mérite de me clouer le bec. Manifestement, il ne s'embarrasse pas de sous-entendus ou de vagues indices pour me faire deviner ses pensées.

— Donc, reprend-il, si tu es toujours partante pour notre rendez-vous, je pense qu'il vaudrait mieux laisser ta camionnette ici jusqu'à demain et monter dans ma voiture.

Je baisse les yeux sur mon jean recouvert de boue. Crapahuter près des pneus en espérant que les chaînes s'enroulent d'elles-mêmes n'était pas l'idée du siècle.

— Je pensais avoir le temps de prendre une douche et de me changer, avoué-je. Je n'ai pas la tenue adéquate pour un repas au restaurant.

— Aucune importance, il se trouve que j'ai changé les plans, dit Tom d'un petit air victorieux qui lui va comme un gant. J'aurais dû t'en parler, mais je me suis dit que ce serait une surprise.

Je me demande ce qu'il mijote.

— Je t'écoute.

— J'ai prévu de t'emmener chez moi. Avec cette neige, je pense qu'il n'est pas prudent de traîner dehors.

— Chez toi ? murmuré-je.

Mon cœur palpite dangereusement.

— Je nous ai préparé de quoi manger, dit-il sans me lâcher des yeux. Si tu veux, on peut s'arrêter au café pour que tu récupères quelques affaires et tu pourras prendre ta douche chez moi pendant que je réchauffe le repas ?

Il me faut quelques secondes pour assimiler le changement de programme et comprendre que je risque de passer la nuit chez lui.

— Alors ? redemande-t-il d'une voix plus grave.

Ma volonté flanche.

— D'accord.

Les joues brûlantes, je verrouille la camionnette, et nous montons dans sa voiture. Quand nous arrivons au village, il est déjà enseveli par la neige. Un manteau blanc recouvre les branches des arbres et les toits des maisons, d'où s'échappe la fumée des cheminées remplies de bois. Les décorations

de Noël scintillent et ponctuent la couche de poudreuse de couleurs irréelles. Du bleu, du vert ou du rouge. C'est magique.

Tom se gare devant le café. Il tient à m'accompagner.

— Je t'assure que je n'ai pas eu d'autres soucis depuis l'autre jour, dis-je en levant les yeux au ciel. Pour la vitre brisée, c'était sans doute le geste malheureux d'un habitant en colère et passablement ivre, mais c'est terminé. Je n'ai plus rien à craindre.

Tom ne répond pas. Il semble prendre l'événement avec plus de gravité que moi. Dans le cadre de son travail, il doit régulièrement être témoin de règlements de comptes entre voisins qui s'enveniment.

Sur le pas de la porte, j'ai l'impression de sentir un relent de fumée de cigarette. Je chasse cette idée absurde de ma tête. À tâtons, je cherche l'interrupteur et j'éclaire la grande salle.

— Je monte chercher quelques affaires. Je te laisse prendre une bouteille de vin blanc au frigo.

Il acquiesce. Moins de cinq minutes plus tard, nous sommes de retour à la voiture. Maintenant que nous prenons la route de sa maison, je me sens nerveuse à l'idée de découvrir l'endroit où vit Tom.

À la sortie du village, il met son clignotant pour entrer dans les nouveaux lotissements pas très loin de la maison de mes grands-parents. Il roule au pas dans l'allée desservant plusieurs maisons individuelles. Celle de Tom est la dernière, au bout de l'impasse.

— C'est chez toi ? dis-je, surprise.

— C'est ma maison, répond-il fièrement. Ce n'est pas encore fini, mais petit à petit ça prend forme.

Il se gare près de la porte du garage. Dès le seuil, une délicieuse odeur de sauce tomate me saisit.

— Ça sent divinement bon. Qu'est-ce que tu as préparé ?

— Des lasagnes. J'espère que tu as faim... ?

— Je pourrais dévorer un lion.

Tom sourit, je crois qu'il se rappelle mon appétit d'ogre mis à mal ces derniers jours. Nous quittons notre veste et il me fait visiter.

Sa maison est chaleureuse, décorée simplement mais avec goût. La pièce à vivre est spacieuse. Il y a une cuisine équipée et un grand salon dans lequel trône un joli sapin. Je remarque aussitôt la guirlande scintillante que je lui ai offerte le soir du marché de Noël. Je suis flattée qu'il ait pris le temps de l'installer chez lui.

Pour ne pas le laisser deviner mon trouble, je m'avance vers la cheminée et observe les flammes à travers la vitre. Plusieurs bûches flambent dans l'âtre. J'adore entendre le craquement du bois et sentir la chaleur émanant du foyer me réchauffer le visage.

— Je te montre la salle de bains ?

Je m'arrache à ma contemplation du feu et le suis dans le couloir. Il ouvre une porte qui donne sur une pièce dans des tons de bleu et de marron. C'est joli et propre.

— Merci, dis-je en refermant sur moi.

Je profite de cet instant d'intimité pour souffler. Ces derniers jours, quelque chose a changé entre Tom et moi. L'attirance est devenue plus évidente. Nos échanges de regards, moins discrets. Plusieurs fois, même, je me suis surprise à imaginer qu'il m'embrasse. J'ai espéré que l'occasion manquée de l'autre soir se présente à nouveau. Mais je me demande si compliquer encore ma situation est une bonne idée. Entre le café à rouvrir, les préparatifs de Noël et ma promotion qui se profile, je ne sais déjà plus où donner de la tête.

J'ouvre l'eau chaude et m'efforce de faire vite. Tout en me savonnant, je détaille le gel douche et les autres produits à la recherche d'une touche féminine oubliée par mégarde par l'une des dernières conquêtes de Tom. Si au moins Tom pouvait être un menteur, un profiteur ou un charmeur invétéré. Mais c'est tout le contraire. Il est sincère, fiable et attentionné. Le

genre de cocktail qui pourrait bien faire exploser mon pauvre petit cœur en mal du véritable amour.

Quand j'ai fini de me laver, je m'habille et me sèche les cheveux. Pour finir, j'applique une touche de maquillage et me parfume dans le creux de la nuque – suivant à la lettre les commandements d'Amélia.

Quelques minutes plus tard, je quitte la salle de bains et trouve Tom installé sur un tabouret à la table de la cuisine. Quand il me voit arriver, son regard glisse sur ma silhouette. Cette robe que j'ai trouvée in extremis au milieu de mes affaires semble produire son petit effet.

— Je me suis dit qu'il fallait faire honneur à tes lasagnes.

C'est faux, bien sûr. J'ai sélectionné cette tenue en pensant à lui et à sa réaction potentielle. Ce soir, je joue avec le feu, sans parvenir à m'en empêcher.

— Tu es très belle, murmure Tom.

La récompense est au-delà de mes espérances. Ses yeux se nimbent de désir. C'est la première fois qu'un homme est aussi attentif à moi. À ce que je ressens ou à ce que je pense. À ma manière de m'habiller et aux projets qui me tiennent à cœur.

Nos regards restent rivés l'un à l'autre. J'aime de plus en plus l'idée que cet homme si adorable soit Tom. Ce garçon qui a fait partie de mon enfance et qui voulait attirer mon attention avec tant de maladresse.

Il finit par se détourner et sort une bouteille du frigo.

— Je te sers un verre de vin ?

— S'il te plaît.

Je le rejoins à la table. Durant le repas, je l'interroge sur sa vie à Albertville avant qu'il rejoigne Saint-Martin. Il me raconte quelques anecdotes sur sa vie sentimentale et personnelle, en se montrant franc et drôle.

— Avec les filles, j'étais assez immature. Pas tout à fait sérieux dans mes relations... Je n'avais pas vraiment de projets.

— Et maintenant, tu en as ?

Je me rappelle que c'est précisément ce qu'il m'a dit quand nous étions sous le gui. Ses yeux s'éclairent. Je comprends que la réponse est oui.

— Et toi ? élude-t-il. Comment tu t'imagines dans dix ans ?

La question prête à réflexion. Si tout se passe comme prévu, dans dix ans, je pourrai m'offrir un appartement rien qu'à moi. Je serai très occupée, entre mes journées passées à convoiter le job d'Agathe et les mails à envoyer au futur gérant du café pour m'assurer que tout se passe bien, sans y mettre les pieds.

Cette perspective ne me réjouit pas autant qu'elle le devrait.

— Je ne sais pas, dis-je. Je suppose que ma famille et moi aurons trouvé une autre bonne raison de nous chamailler.

J'ai conscience de botter en touche, mais Tom n'insiste pas. Peu après, il débarrasse nos assiettes et nous ressert un verre de vin. Il met un peu de musique et s'approche de moi. Est-ce que j'ai déjà dit combien il était sexy ?

— Tu dances ?

— Tom... Tu veux vraiment que je t'écrabouille les pieds ?

— Dans mes souvenirs, tu étais plutôt douée dans ce domaine.

Je rougis quand je me rappelle le jour dont il parle. Il est entré au café alors que je ne l'avais pas entendu. Je m'étais lancée dans la chorégraphie de Britney Spears sur *Baby One More Time*. On se remet difficilement de ce genre d'humiliations.

— Ne me dis pas que tu te rappelles ça... ?

Il prend ma main et m'attire à lui. Sa voix se fait plus grave tandis qu'il plonge ses yeux dans les miens.

— Je me rappelle tout. D'ailleurs, je tiens à m'excuser pour avoir été maladroit avec toi.

Mon cœur s'emballe. Encore cette évocation du béguin qu'il avait pour moi.

— Maladroit ? dis-je pour me donner une contenance. Tu veux dire carrément odieux. Tu m’as laissé un souvenir impérissable.

Je détourne le regard pour ne pas le laisser lire l’effet qu’il me fait.

— Un souvenir impérissable, murmure-t-il comme s’il savourait mes mots.

Il pose son doigt sous mon menton et me ramène à lui, tandis que nous bougeons en rythme sur la musique douce.

— J’espère que je me suis mieux débrouillé ces derniers jours pour te montrer ce que je ressens.

Son regard glisse sur ma bouche. Mon estomac fait des loopings et mon cœur bat si fort que j’ai peur qu’il s’arrête avant que j’aie pu sentir ses lèvres sur les miennes.

— Qu’est-ce que tu dirais si je t’embrassais ? demande-t-il.

— Je...

Je n’ai plus les pensées claires. Tom sourit à nouveau et je fonds littéralement.

— Est-ce que c’est un oui ? Je dois quand même t’avertir qu’au cas où j’ai acheté un bouquet de gui.

D’un signe de tête, il me montre le bouquet suspendu au-dessus de la porte.

— Vous êtes si prévoyant, agent Tom.

— Agent Tom... Est-ce encore une allusion à mon uniforme ?

— Tu veux dire ton...

Ses lèvres fondent sur les miennes, m’empêchant de terminer ma phrase. Tom m’embrasse avec douceur. Quand il se détache de moi, mes jambes sont en coton.

— Ça va ? chuchote-t-il contre ma bouche.

J’acquiesce, mais j’ai la tête qui tourne.

— Est-ce que tu ne chercherais pas à me détourner de notre conversation ?

— Quelle conversation ?

— On parlait de ton costume.

Tom capture à nouveau mes lèvres. Tandis qu'il m'embrasse, il presse sa main au bas de mes reins. Nos corps se soudent et la température grimpe d'au moins 10 °C. Quand il me relâche, je suis à deux doigts de tomber dans les pommes.

— Tu recommences, murmuré-je.

— À faire quoi ? dit-il, les yeux brillants de désir.

— À m'empêcher de terminer ma phrase.

Il secoue la tête et caresse mon nez avec le sien.

— C'est vrai. Je devrais te laisser finir. Mais, si tu te trompes encore, je serai dans l'obligation de te faire constater par toi-même qu'il s'agit bien d'un uniforme.

Son uniforme si sexy. Je souris et m'apprête à parler. Mais Tom me fait taire d'un baiser chaste.

— Attention, je te préviens, dit-il, soudain très sérieux. Je range mon uniforme dans ma chambre.

J'ai parfaitement compris ce qu'il sous-entend.

— Tu dis que ton uniforme est dans ta chambre, réponds-je sur un ton navré. Tu veux sûrement parler de ton... déguisement.

Il sourit et se mord la lèvre. D'un geste adroit, il me soulève du sol et enroule mes jambes autour de sa taille.

En quelques secondes, nous sommes dans sa chambre. Avec précaution, il me pose sur son lit. Il dépose une série de baisers tendres sur mon épaule. La fièvre reprend le dessus quand il retrouve mes lèvres. Mon cœur s'emballe au moment où ses mains se faufilent sous ma robe. Ses mains qui me semblent étrangement familières.

Tom se redresse et ne me lâche pas des yeux pendant qu'il retire son pull. La passion se lit dans son regard, et tout mon corps frissonne dans l'attente du contact de sa peau contre la mienne.

Quelques minutes plus tard, mes vœux sont exaucés. Et, durant le reste de la nuit, j'ai plusieurs fois l'occasion de constater que faire l'amour avec un Tom, c'est bien plus intéressant qu'avec un Matthieu.

OceanofPDF.com

24. Quand tout le monde m'aide pour les derniers préparatifs

Dimanche 20 décembre

Encore au milieu des brumes du sommeil, je vide la tasse de café que Tom m'a servie et en réclame une autre.

— Doucement ! dit-il en riant.

— Si seulement un certain policier m'avait laissée dormir quelques heures, dis-je en lui adressant un regard faussement contrarié.

Je me hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser sur ses lèvres. Cette nuit a été inoubliable. Tom s'est montré aussi attentionné dans sa chambre qu'il l'est au quotidien.

Je vide ma deuxième tasse et lui adresse un regard interrogateur.

— OK, dit-il, on va chercher ta camionnette.

— Merci, dis-je, soulagée.

À la veille de l'ouverture du café, la liste des tâches à réaliser s'est considérablement allongée. Nous devons aller à Albertville et acheter un jeu de chaînes. Puis récupérer mon véhicule et l'équiper pour le ramener à Saint-Martin. Ensuite, il y a les gâteaux à préparer, les tables à dresser. Je dois vérifier les cartes, et m'assurer d'avoir un fond de caisse...

Tom s'approche et me serre dans ses bras.

— Arrête de t'inquiéter, murmure-t-il contre mon oreille.

La douceur de ses mots associée à la chaleur de son torse me réchauffe jusqu'au plus profond de moi. Tom réussit à m'insuffler un sentiment de plénitude inédit. Au creux de ses bras, je me sens forte. Exit, la Lili trouillarde d'il y a quelques semaines encore. Celle qui n'aurait jamais pu mener ce projet à terme.

Je me défais de son étreinte à regret et nous terminons de nous préparer. Un quart d'heure plus tard, nous sommes en route pour Albertville.

Durant le trajet, j'observe le paysage à travers la vitre. La neige a recouvert la région d'une couche de trente centimètres de poudreuse. Après de nombreuses tentatives ces derniers jours, cette fois, le manteau adhère au sol, donnant du fil à retordre aux chasse-neige que nous croisons sur la route.

Tom m'observe du coin de l'œil. Je ne me lasse pas de ce paysage magique. La montagne semble avoir revêtu une cape de laine blanche, constellée de strass que les rayons de soleil rendent éblouissant. C'est idiot, j'ai l'impression de redécouvrir ma région. Celle que j'ai troquée pour un endroit dans lequel je n'ai jamais su trouver mes repères.

— Regarde ! me dit Tom à la sortie d'un virage.

Je ris quand nous passons devant ma camionnette. Elle est méconnaissable, ensevelie sous la neige. Malgré tout, je me surprends à lui trouver de l'allure. Il s'agit tout de même de mon fidèle carrosse, celui qui m'a rendu de nombreux services depuis mon arrivée à Saint-Martin !

Nous la dépassons pour nous rendre au magasin le plus proche. Sans chaînes, il sera impossible de lui faire quitter le bas-côté de la route pour la ramener au café.

Durant le reste du trajet, Tom pose sa main sur ma cuisse. La douce chaleur de sa paume irradie jusqu'à mon cœur. Pour la première fois depuis longtemps, je me sens bien. Jamais je n'aurais pensé éprouver tant de joie dans cette région que je m'étais juré de quitter pour toujours.

Tom gare sa voiture sur le parking d'un grand garage automobile. En habitué de la région, il choisit le bon modèle en quelques minutes. C'est aussi lui qui, sur le chemin du retour, s'occupe d'équiper la camionnette pendant que je déneige le pare-brise et les vitres. Il envisage même de me donner des cours très particuliers dont le thème sera « savoir équiper sa voiture avant de prendre la route quand il neige ». J'ai hâte de voir ça.

Nous arrivons au café vers 10 heures. Tom me propose son aide, mais je refuse. Il en a assez fait pour aujourd'hui.

Dès qu'il est parti, je vais me changer. Je troque ma robe contre un jean et je commence à préparer les gâteaux. Pour l'ouverture, j'ai prévu de cuisiner un *carrot cake* et des biscuits à la cannelle en hommage à ma grand-mère, qui les proposait quand j'étais petite.

Pour me donner du courage – et peut-être l'ingrédient supplémentaire qui rendra ces gâteaux délicieux –, je lance une préparation pour vin chaud et je mets ma playlist spéciale Noël. J'entame la dernière ligne droite, au bout de laquelle se trouve un Noël particulier. Un moment que, pour la première fois depuis des années, j'attends avec impatience.

Ma sœur et Chloé arrivent vers 13 heures. L'odeur des gâteaux encore chauds les met en appétit.

— Ça sent trop bon, je peux goûter ? me demande Chloé, les yeux brillants de gourmandise.

— Bien sûr !

J'ai doublé les quantités pour avoir de quoi contenter l'appétit de mes visiteurs du jour. Chloé et Élisabeth, mais aussi ma mère, mon père, Quentin et Nuggets. Tous m'ont dit qu'ils voulaient passer pour voir le résultat, la veille de l'ouverture, et m'aider à finaliser les derniers préparatifs.

Chloé déguste son gâteau avec joie. Et je sers une tasse de vin chaud pour ma sœur et une pour moi.

— Quoi de neuf ? demandé-je en lui tendant sa boisson.

Elle me parle de sa fin de semaine au bureau. Des sourcils levés de son chef quand elle a demandé à prendre des congés pendant les vacances de Noël et de la visite surprise qu'elle a reçue de Quentin et Nuggets, juste parce qu'ils passaient près de chez elle. Ce qui, d'après elle, n'était pas arrivé depuis longtemps.

Puis c'est au tour de Chloé de me faire le récit de ce que j'ai manqué. La bouche pleine, elle me raconte ses cours soporifiques au collège, la dernière vidéo de la Youtubeuse qu'elle suit en ce moment et ce qu'elle sait du garçon avec qui elle doit faire un exposé sur la Seconde Guerre mondiale.

Je souris en l'écoutant. Rien ne me fait plus plaisir que de les avoir ici avec moi et de voir leur visage s'éclairer quand elles me parlent de ce qui compte pour elles.

Nous sommes encore en grande conversation quand Quentin et Nuggets débarquent. Mon frère porte un jean noir et une chemise grise. Nuggets, un jean bleu foncé et un joli pull noir. Il a même délaissé sa casquette et s'est coiffé les cheveux en arrière, ce qui le rend beaucoup plus séduisant que d'habitude. Tout en me saluant, il s'excuse d'être là, au milieu d'un rassemblement familial.

— Tu ne crois pas que tu as mérité ta place ? dis-je pour le rassurer.

Nuggets rejoint très spontanément Élisabeth pour prendre de ses nouvelles. Quentin et moi les observons attentivement.

— On dirait qu'ils s'entendent bien... , dis-je.

— J'étais en train de me faire la même réflexion, déclare mon frère.

— Et encore, chuchote Chloé, à qui rien n'échappe, vous n'avez pas entendu ma mère expliquer combien Nuggets est doué dans la peinture. Elle parle de lui à tous nos voisins.

Nous nous regardons et éclatons de rire. Élisabeth et Nuggets se tournent vers nous et cherchent à savoir ce qui provoque notre hilarité.

— Attends que maman arrive, murmuré-je à l'attention de Quentin. Elle va se mettre en tête de les rapprocher en moins de deux.

— Elle n'aura pas beaucoup à les forcer.

— Mais au fait... c'est quoi, son prénom ?

Mon petit frère me regarde, surpris.

— Ne me dis pas que ses parents l'ont vraiment appelé Nuggets ? dis-je, horrifiée devant cette éventualité.

— Il s'appelle Norbert. Mais ne lui dis pas que je te l'ai dit, il pourrait me tuer pour ça.

Norbert. C'est vrai que ce prénom ne lui ressemble pas. Finalement, je crois que je me suis habituée à Nuggets.

— Il a une histoire compliquée, ajoute mon frère. À l'occasion, je te la raconterai.

La porte s'ouvre, interrompant nos commérages, mais ce ne sont pas mes parents. C'est Tom. Ma respiration se coupe quand il entre dans le café. Lui aussi a fait un effort vestimentaire, et pas des moindres. Sous son manteau marron, il porte un jean près du corps et une chemise bleu marine. Ses cheveux sont encore humides de la douche qu'il vient de prendre. Il est à tomber. Non... il est mieux que ça.

Il m'adresse un sourire et va saluer le reste de la famille. Quand il revient à mes côtés, je lui propose un verre de vin chaud, aussi émoustillée que Chloé quand elle me parlait du beau gosse avec lequel elle doit faire un exposé.

Peu après, Élisabeth vient chuchoter à mon oreille :

— C'est moi, ou Tom ne t'a pas dit bonjour ?

Toujours aussi perspicace !

— Vraiment ? dis-je en sentant le rouge me monter aux joues au souvenir de notre nuit. Il a peut-être oublié et je n'ai pas fait attention.

Ma sœur plisse ses yeux de Sioux.

— Ou alors c’est parce que vous vous êtes déjà vus ce matin, au réveil, par exemple !

Je me confonds en justifications hasardeuses incluant la neige, la camionnette et l’absence de chaînes, mais pas dans cet ordre, si bien que ma sœur éclate de rire.

— Garde tes explications pour maman !

Effectivement, aujourd’hui, ma mère va avoir du pain sur la planche.

Mes parents nous rejoignent en milieu d’après-midi. L’effusion bat son plein. Ma fidèle équipe m’aide à dresser les tables, agencer la vaisselle, mettre les boissons au frais, préparer les ingrédients pour les boissons chaudes. Et fixer les tableaux de Madie aux murs.

Tout le monde insiste pour mettre la main à la pâte et m’aider à faire le ménage. Si bien que, quand la nuit tombe, le café luit de mille feux.

— C’est magnifique, dis-je quand tout est prêt.

J’observe la grande salle. Les banquettes rouges choisies avec soin, les tables en bois, les guirlandes scintillantes, l’immense sapin qu’Élisa et Chloé ont décoré, le bouquet de gui que j’ai acheté le soir du marché de Noël en compagnie de Tom. Mes yeux s’attardent sur la couleur ocre des murs, conseillée par Nuggets. Tout ici me rappelle quelqu’un qui m’est cher. Ce soir, je comprends pourquoi Madie semblait aussi attachée à son café.

Je me tourne vers ma famille, restée silencieuse.

— Merci, dis-je.

Mon père se racle la gorge. Il semble sur le point de faire une annonce.

— J’ai laissé quelque chose dans ma voiture.

Il traverse la salle et quitte le café, sans rien ajouter. Je risque un regard vers ma mère, qui secoue la tête, comme si, de toute évidence, mon père avait une fâcheuse tendance à quitter une pièce quand le moment est trop chargé niveau émotion.

Tom s’approche et me demande si j’ai besoin d’autre chose.

— Tout est prêt, dis-je fièrement. J'ai déposé mes affiches chez plusieurs commerçants pour annoncer l'ouverture. Demain, je n'aurai plus qu'à attendre les clients.

Pour les jours à venir, c'est moi qui vais assurer le service des clients. Ensuite, il faudra fermer. Et attendre le verdict de ma famille. Vendre ou non. Sans personne pour se tenir derrière le comptoir, l'issue est évidente. À moins que je ne décide de rester. Plusieurs fois, cette éventualité m'a traversé l'esprit. Je pourrais rester ici et tenter ma chance avec le café.

Un bip m'extrait de mes divagations. C'est un mail. Afin de m'assurer de ne pas manquer un message en provenance de l'une des entreprises que je gère, je tire mon téléphone de la poche de mon jean pour lire l'identité de l'émetteur.

Bonjour,

Est-ce que la place est encore disponible ?

J'ai réussi à me libérer plus tôt. Si vous êtes d'accord, je pourrais passer au café le 22 décembre et prendre la place le 26 si vous décidez de m'embaucher.

Tenez-moi au courant.

Stéphanie

— Tout va bien ?

C'est la voix de Tom. Je reviens à lui, tout en cherchant à masquer ma déception.

— C'est une bonne nouvelle. Une candidate se présente pour prendre la gérance. Elle s'appelle Stéphanie Lavallette et dit avoir vécu dans le coin, ça te parle ?

Tom acquiesce.

— Oui, je la connais. Sa famille habite dans le lotissement, juste avant le cimetière. Elle doit avoir vingt-deux ans, peut-être vingt-trois. Si je me rappelle bien, elle faisait les saisons dans une station en Italie.

— Elle est monitrice de ski ?

— Non, elle faisait le service dans un restaurant.

Donc elle a de l'expérience dans le service à la clientèle. Cette fille pourrait bien être la candidate idéale. Je reviens à son mail et, en guise de réponse, lui demande de passer dans la journée du 22 pour un entretien formel.

Au moment d'expédier mon mail, j'hésite. Si cette fille fait l'affaire, je devrai la laisser s'occuper du café. Et je n'aurai plus d'excuses pour tergiverser. Il me faudra rentrer et clore la parenthèse de Saint-Martin. Convaincue que c'est ce que je dois faire, je finis par appuyer sur « envoi ».

Mon père ouvre à cet instant, les bras chargés de deux bouteilles de champagne.

— Surprise, dit-il.

Ma mère s'empresse d'aller chercher des verres à la cuisine. Et nous trinquons.

Au café de Madie.

À mon retour dans le coin.

Aux fêtes, qui s'annoncent des plus joyeuses.

Pourtant, je ne parviens pas à déloger le nœud qui me serre la gorge à la perspective de rentrer à Lyon.

25. Quand l'ancien gérant décide de reprendre sa place

Le jour de l'ouverture

Je crois que tout est prêt.

Mon tablier enroulé autour de la taille, je déverrouille la porte du café et j'oriente la pancarte que j'ai achetée pour l'occasion sur la face « ouvert », côté rue. Je me tourne pour regarder la grande salle. Les banquettes rouges, les guirlandes scintillantes, le grand sapin qu'Élisa et Chloé ont décoré me font face. J'éprouve la sensation d'être chez moi.

Après un instant de réflexion, je me rends compte qu'il manque quelque chose. Je m'approche du comptoir et lance ma fameuse playlist de Noël. La voix de Franck Sinatra sur *Jingle Bells* s'élève dans le café. Cette fois, tout est fin prêt.

D'ailleurs, la porte s'ouvre. C'est Monique.

— Est-ce que je peux boire un thé ?

Je m'approche et l'installe à une table, près du sapin, en lui assurant que c'est la meilleure place. Elle m'adresse un sourire et regarde attentivement la carte, sur laquelle je propose plusieurs marques de thé. Mon choix s'est largement étoffé depuis sa dernière visite.

Une minute plus tard, je reviens avec sa commande. Et une tasse supplémentaire.

— Puis-je me joindre à vous ?

Elle acquiesce, les yeux brillants de la bienveillance dont elle me gratifie depuis qu'elle connaît mes intentions.

— Je voudrais faire honneur à ma première cliente.

— Du temps de ta grand-mère, je venais tous les jours, me dit-elle. Il n'y a pas de raison que ça change.

Je suis très sensible à son soutien. Elle vide l'eau chaude dans sa tasse et me demande :

— Est-ce que tu t'es décidée à prendre la gérance du café ?

— Je ne peux pas, dis-je sur un ton mélancolique, comme si ma présence ici appartenait déjà au passé. Mon travail m'attend à Lyon.

Elle me sonde de son regard si transperçant qu'il me donne l'impression qu'elle parvient à lire en moi.

— C'est curieux, de se donner tout ce mal pour ouvrir un café et de ne pas rester pour s'en occuper.

Évidemment. Il fallait qu'elle pose cette question. Celle qui me met face à mes contradictions.

— Je voulais voir de vrais clients entrer, dis-je en haussant les épaules. Et puis j'ai encore l'espoir d'empêcher la revente. Une candidate doit se présenter cette semaine. J'assure simplement l'intérim.

— Et si elle ne fait pas l'affaire ?

Visiblement, je peux compter sur Monique pour creuser les sujets sensibles.

— Je suppose que je devrai fermer. Je prévois de rentrer quelques jours après Noël. J'ai rendez-vous avec ma responsable.

— C'est dommage, dit-elle simplement. Les vacances scolaires ont débuté et, avec la neige qui est arrivée, il y aura du monde au village ces prochains jours.

Je l'espère. Car, durant les quelques jours où je serai là, j'attends de pied ferme ces familles en quête d'un endroit douillet pour déguster une

boisson chaude. À cette idée, le souvenir de l'une de mes premières soirées au village me revient. J'étais allée chez Sandro, moi aussi à la recherche d'un lieu chaud et animé pour trouver du réconfort. C'est là-bas que j'ai dégusté l'excellent gâteau au chocolat de Monique.

— Monique, demandé-je en revenant à elle. Vous seriez d'accord pour recommencer à faire des gâteaux pour le café cette semaine ?

Elle semble réfléchir. Je comprends que ma demande pourrait mettre à mal sa relation avec Sandro. Aussi, j'ajoute :

— Enfin... je ne veux pas faire de tort à Sandro. Je n'aurais pas dû vous poser la question.

— Pas du tout. Sandro a pris la relève uniquement pour que les traditions du village ne se perdent pas. Il sera ravi d'apprendre que le café reprend enfin du service.

Son sourire chaleureux me donne du baume au cœur. Elle a raison. Le café et le pub se complètent bien, ici, à Saint-Martin.

— Alors c'est un oui ?

— Un grand oui !

Durant les minutes qui suivent, elle me relate quelques souvenirs partagés avec ma grand-mère. Pendant que je l'écoute, le temps file sans que je m'en rende compte.

Vers 11 heures, une famille de skieurs fraîchement revenus des pistes fait son entrée. La mine découragée des parents m'indique que la séance du matin ne s'est sûrement pas passée comme ils le voulaient.

— Je dois vous laisser, dis-je à l'attention de Monique. Je crois que ces gens ont besoin d'un énorme chocolat chaud.

— Avec supplément guimauve ! renchérit-elle.

Les enfants courent derrière moi et rejoignent le sapin, au pied duquel ils s'installent.

— Regarde, maman, comme il est beau !

La petite fille s'émerveille devant les boules choisies avec soin par Chloé.

— C'est ma nièce qui l'a décoré, lui expliqué-je. Elle a très bon goût.

Je réprime mon envie de rire. Il y a quelques semaines, je n'aurais pas misé sur le bon goût de Chloé. Et je suis certaine qu'elle aurait volontiers mis le feu au sapin !

Je prends la commande de mes premiers véritables clients de la matinée et je file en cuisine. La journée passe à toute allure. Je reçois la visite de ma mère, et celle de Quentin. J'ai mon père au téléphone ainsi qu'Élisa. Tous veulent savoir comment se passent mes débuts.

Vers 18 heures, je m'installe sur l'un des tabourets du comptoir, vidée de toute énergie. Je regarde les derniers clients rentrer chez eux avec un sourire béat. Leur apporter un moment de joie et de détente m'a permis de garder le rythme toute la journée. Mais ce n'est pas terminé, il me faut encore puiser dans mes dernières ressources pour mettre de l'ordre en cuisine et faire quelques préparatifs pour la journée de demain.

Je me sers un verre d'eau au moment où la porte s'ouvre. J'affiche un sourire, prête à accueillir ce qui sera sans doute l'un des derniers clients de la journée.

— Bonjour, bienvenue chez...

Je m'interromps quand je reconnais l'homme qui se tient sur le seuil. Grand, enroulé dans une longue parka noire, coiffé d'un bonnet qui dissimule la moitié de son visage, il regarde la salle comme s'il la voyait pour la première fois. Et pour cause, il n'a pas remis les pieds ici depuis plusieurs semaines.

— Monsieur Chaumin ?

Sébastien Chaumin. Je m'essuie les mains sur mon tablier et m'approche de lui. Je suis surprise de le voir ici alors qu'il n'a pas répondu à mes appels.

— Je vous dérange ? demande-t-il. Vous alliez fermer ?

— Non, non, pas de problème. C'est juste que je suis un peu surprise de vous voir ici.

Notamment parce que, sans réponse de sa part, j'ai pris contact avec une autre candidate. Il défait son écharpe et m'adresse un sourire sans joie. Le genre à vous refroidir jusqu'aux os.

— J'aurais dû répondre à vos messages. Mais, comme j'étais dans le coin ce soir, je me suis dit que passer directement était une meilleure idée.

— D'accord.

Il fait quelques pas et regarde la nouvelle décoration avec attention.

— Vous avez fini par remettre le café en état.

Il ne se montre pas particulièrement chaleureux. Son attitude est étrange, inquiétante, même.

— Oui... On m'a aidée, du coup, les travaux ont avancé plus vite que prévu. Je viens tout juste de rouvrir le café.

Sébastien hoche la tête, l'air pensif. Et, comme j'imagine qu'il revient pour la place, je décide de clarifier le malentendu.

— J'aurais sans doute dû vous rappeler pour vous en avertir, mais finalement j'ai reçu une autre candidature. C'est une jeune femme du secteur. Rien n'est encore fait, mais je compte lui donner la priorité.

Il continue de regarder un peu partout, sans répondre.

— Est-ce que... tout va bien ?

Il se tourne vers moi, aussi brusquement que si je venais d'interrompre le fil de ses pensées. Un relent de tabac froid accompagne son mouvement.

— Pardon, je me disais seulement que la dernière fois vous ne m'aviez pas fait visiter.

Sa demande me surprend. Je n'ai pas le temps de lui demander plus d'explications, car la porte du café s'ouvre et Tom entre à son tour, vêtu de son uniforme. À sa manière de se frotter les mains pour glaner un peu de chaleur, je devine qu'il vient de faire une ronde à pied.

Le sourire qu'il affiche disparaît subitement au moment où il croise le regard de Sébastien Chaumin.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demande Tom en fronçant les sourcils. Mes yeux passent de Tom à Sébastien. J'en déduis qu'ils se connaissent.

— Je venais faire un tour, en souvenir du bon vieux temps.

J'ignore ce qui se trame, mais j'ai un mauvais pressentiment.

— Sébastien a répondu à mon annonce d'il y a quelques semaines pour trouver un gérant, expliqué-je pour clarifier la situation. Il est passé le soir de la coupure d'électricité pour voir le café. Et j'étais en train de lui expliquer que j'avais décidé de retirer mon offre de travail.

Tom lui adresse un regard sans équivoque.

— Ce qui veut dire que vous n'avez plus rien à faire ici !

Les deux hommes se toisent durement. Le message est clair, Tom lui demande de quitter les lieux sur-le-champ, usant de son uniforme pour appuyer sa requête.

— J'allais partir. Merci ! dit Sébastien à mon attention, un sourire mauvais au coin des lèvres. Je repasserai à l'occasion.

Il s'avance vers la porte et quitte le café. Dès que nous sommes seuls, j'interroge Tom.

— Tu le connais ?

— C'est l'ancien gérant du café.

Je reste interdite, tâchant de recouper les éléments que j'ai en ma possession. L'ancien gérant du café m'a été décrit par plusieurs personnes, et toutes se sont accordées pour dire que ses intentions étaient malhonnêtes.

J'en déduis qu'il voulait récupérer sa place. Après tout, en amadouant mon père, il avait déjà réussi à faire de cet endroit le refuge d'une bande de voyous. Pourquoi ne pas retenter sa chance avec moi ?

Tom inspecte la salle, comme si l'ancien gérant pouvait avoir causé des dégâts, ne serait-ce qu'en arpentant la pièce.

— Il n'a rien fait, dis-je. Il m'a seulement demandé de visiter.

Tom revient à moi, surpris.

— Visiter ?

— C'est ça.

À cet instant, je me rappelle la conversation que mon père et moi avons eue dans la cuisine. Il m'a dit que le contenu de l'armoire du haut appartenait à l'ancien gérant, mais qu'il n'était jamais passé pour les récupérer.

— Je crois qu'il est revenu pour récupérer ses affaires, précisé-je à Tom.

Sauf qu'il n'en a pas parlé. En quelques mots, je lui explique cette partie de l'histoire que mon père avait préféré passer sous silence, sous le coup des menaces proférées à notre rencontre.

Tom m'écoute attentivement. Quand j'ai fini, il contacte l'un de ses collègues, au commissariat. Après quelques minutes de discussion, il raccroche.

— Je sais pourquoi il n'est pas venu au rendez-vous fixé par ton père.

Tom est si sérieux que je crains ce qu'il va m'annoncer.

— Il était en prison pour cambriolage. Il a été libéré il y a à peine un mois.

J'en reste bouche bée. Sébastien Chaumin est un repris de justice.

— Tu as gardé ses affaires ? me demande Tom.

— Elles sont encore dans l'armoire, dans une pièce à l'étage. Il y a un ou deux sacs et de vieilles couvertures.

Tom ne fait aucun commentaire. Il prend l'escalier et je lui emboîte le pas. L'air plus sérieux que jamais, il ouvre l'armoire en grand et entreprend d'en vider le contenu.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je pense qu'il a une idée en tête.

Quand tout est sur le sol, nous faisons l'inventaire des affaires de l'ancien gérant.

— Trois bâches, un sac en toile.

— Un sac de sport, ajouté-je, et deux couvertures.

— Et cette caisse à outils.

Tom en regarde attentivement le contenu.

— À quoi tu penses, Tom ?

— Je me demande si ce n'est pas lui qui a brisé la vitre du café, l'autre soir.

Je réfléchis un instant. Vu le profil de cet homme, je ne peux pas lui donner tort. Pourtant, je l'imagine mal se créer des problèmes supplémentaires juste pour récupérer ces vieilles affaires.

Tom revient à l'armoire. Il referme les portes et entreprend de la déplacer.

— Tu crois qu'il y a quelque chose derrière ?

— On va voir ça tout de suite.

Au moment de la pousser, l'armoire fait de la résistance, comme s'il y avait encore quelque chose à l'intérieur. Surprise, je rouvre les portes et observe les rayonnages. Rien.

Tom se poste à côté de moi et se baisse pour regarder l'étagère du bas.

— Un double-fond, dit-il.

Il se tourne vers la caisse à outils et, muni d'un pied de biche, fait sauter la planche de bois qui donne accès au fond de l'armoire. Là, à la lueur de l'ampoule suspendue à un fil, je découvre un butin : des montres, des bijoux, de l'argent.

Tom se redresse, hors de lui.

— Ils étaient sous mon nez depuis le début !

— Tu veux dire que le café de ma grand-mère était le QG de cette bande de voyous ?

Horriifiée, je plaque une main sur ma bouche.

— Avec ces preuves, je vais enfin pouvoir arrêter l'un d'entre eux.

Tom m'explique son plan. Et je comprends que c'est dans le café que les policiers vont monter leur embuscade.

OceanofPDF.com

26. Le café sert à tendre un guet-apens

Peu après 19 heures, assise au comptoir du pub, je vide le verre de génépi que Sandro vient de me servir.

— Doucement, *mia bella* ! dit-il en me resservant.

Après que plusieurs collègues de Tom nous ont rejoints au café, pour discuter du plan, il a jugé préférable que je passe la soirée au pub. Et ce, jusqu'à nouvel ordre.

Tom ne décolère pas de savoir que la bande de malfaiteurs était sous son nez depuis le début et qu'ils ont utilisé le café en tant que QG. La suite m'est apparue clairement. L'état du système électrique du café était dû aux multiples essais de la bande avant de mettre son plan à exécution dans les maisons environnantes. Savoir qu'ils s'entraînaient dans le café de ma grand-mère, en toute impunité, m'a mis un coup au moral.

Tom et ses collègues pensent que Sébastien va revenir pour effacer les preuves, puisque c'est ce qu'il a tenté de faire précédemment. La vitre brisée et l'odeur de cigarette devant la porte d'entrée du café attestent cette théorie. D'après Tom, j'ai contrecarré ses plans et, maintenant qu'il sait que sa couverture est fichue, il voudra agir vite, donc ce soir.

— Tu vas voar, me répète Sandro en boucle depuis que j'ai débarqué dans son café dans un état proche de l'hystérie, ils vont faire du bon travail.

Sandro a raison. Tom et son équipe sont préparés. Mais cela ne m'empêche pas d'être terrifiée.

Une demi-heure plus tard, mon père entre dans le pub et me rejoint au comptoir.

— Ma puce, comment ça va ?

Il a l'air affolé, sans doute autant que moi, et j'essaye de le rassurer sur mon état de nerfs.

Sandro avance, un verre d'alcool fort devant lui. Mon père lui adresse un signe de tête pour le remercier. Ça n'a pas toujours été facile entre eux ces derniers temps. Visiblement, ce soir, il enterre la hache de guerre.

Mon père me prend les mains.

— J'ignorais que ce gars était encore dans les parages. Après notre dernière discussion, je pensais qu'on ne le reverrait plus au village.

— Il faut croire qu'il n'avait pas prévu de partir sans son butin, dis-je. Et toi, ça s'est passé comment au commissariat ?

— Bien.

Sur les conseils de Tom, mon père est allé faire une déposition. Il a enfin parlé de ce qu'il avait cru bon de garder pour lui.

— Ils m'ont dit que j'aurais dû le faire plus tôt, ajoute-t-il.

— Tu aurais au moins dû nous en parler, à nous. On aurait pu recouper les éléments avant ce soir.

Au regard triste que m'adresse mon père, je comprends qu'il s'en veut.

— Je ne pouvais pas ignorer ses menaces, finit-il par dire. Je ne voulais vous faire prendre aucun risque.

Je serre ses mains dans les miennes. Je sais qu'il a agi pour le mieux. Sébastien Chaumin a su se montrer intimidant, le voir à l'œuvre en cette fin d'après-midi m'a permis de cerner sa nature. C'est un homme instable et dangereux. Personne ne pouvait prédire jusqu'où il était capable d'aller pour ne pas se faire prendre.

Mon appréhension redouble quand je me rends compte que Tom est peut-être en train de l'affronter en ce moment même. Son courage force

l'admiration. Et je reconnais sans peine qu'il est fait pour ce travail. Il a trouvé sa voie.

Deux heures plus tard, alors que mes ongles font les frais de mon inquiétude, Tom fait son apparition, un sourire aux lèvres.

— Il a tenté sa chance, comme je l'espérais, et nous venons de procéder à son arrestation, dit-il d'emblée. Devant les preuves de sa culpabilité, il est même passé aux aveux.

Je lui sais gré de ne pas avoir fait durer le suspense. Je bondis de mon tabouret pour lui demander des précisions.

— Il est revenu avec d'autres gars de sa bande ?

Toute la tribu est suspendue aux lèvres de Tom.

— Il était seul. Il a fracturé la porte du café et s'est faufilé jusqu'à l'étage. Nous étions trois à l'attendre dans le noir, et un autre policier était posté dans la ruelle, au cas où. Il n'a pas pu se sauver.

J' imagine que Sébastien s'est débattu, mais Tom ne dira rien à ce sujet. Rassurée de le savoir ici, je me glisse dans ses bras.

— Merci ! murmuré-je à son oreille.

— C'est le minimum que puisse faire l'agent de police un peu trop zélé du village...

Je ferme les yeux un court instant pour savourer sa présence contre moi. Il est sain et sauf. Je suis si fière de lui.

— Je crois qu'oun a tous besoin d'oun verre ! C'est ma tournée.

La sollicitude de Sandro me touche. Même s'il a mauvais caractère, il est un pilier du village. L'un de ceux qui défendent son âme, quoi qu'il arrive.

Tom décline son offre.

— Je suis juste passé pour vous tenir au courant. On a encore du pain sur la planche : nous avons d'autres suspects à appréhender et des preuves à collecter. Tu ne pourras pas rentrer au café ce soir, Lili. Et demain il faudra

contacter ton assureur pour lui faire constater les dégâts sur la porte. Ne t'en fais pas, avec l'attestation de la police, les réparations devraient être rapides.

Je hoche la tête. Je m'apprête à demander à mon père de me ramener à Albertville, mais Tom me devance.

— Je me disais que tu pourrais passer la nuit chez moi.

Son regard plonge dans le mien. Fébrile, il attend ma réponse.

Chez lui.

J'acquiesce. Ce soir, l'attendre chez lui me semble si évident.

— D'accord.

Il me tend ses clés et dépose un baiser sur mes lèvres.

— Oun dirait qu'il y a de l'amour dans l'air ! lance Sandro.

L'intuition de Sandro sonne juste. Retrouver Tom est l'une des meilleures choses qui me soient arrivées.

Mon père et moi prenons un autre verre tandis que plusieurs clients curieux entrent dans le pub en quête d'explications. Les véhicules de police ont probablement attiré leur attention. Sur un ton théâtral, Sandro raconte comment des malfrats très dangereux – probablement recherchés par Interpol – ont été arrêtés par la police locale, alors qu'ils projetaient de s'en prendre à son pub, le prochain établissement sur leur liste noire. Mon père et moi rions en écoutant son récit abracadabrant, sans chercher à le contredire. Après tout, il mérite son moment de gloire.

Au bout d'un moment, alors que Sandro répète son histoire pour la troisième fois, je repère une jeune femme que je n'ai encore jamais vue ici. Brune, l'air concentré, elle note sur son calepin la moindre information débitée par Sandro. Inutile de cumuler les indices pour comprendre qu'elle est journaliste. L'événement a déjà dû faire le tour du secteur.

Une idée me traverse l'esprit :

— Bonjour. Vous avez une minute ?

Elle semble à la fois un peu surprise par mon approche et circonspecte.

— L'arrestation s'est passée dans mon café, dis-je pour la convaincre de m'accorder un peu de temps. Je pourrais vous donner quelques détails.

Ses yeux se mettent à briller, signe que j'ai réussi à capter son attention. Nous nous asseyons à une table et je m'emploie à lui raconter l'histoire du café. Ou plutôt je lui raconte comment un policier héroïque a sauvé l'une des institutions du village tout en mettant fin à une série de cambriolages. Si je me fie à la méthode Sandro, je suppose que, lorsqu'on raconte une histoire, il est permis d'exagérer un peu.

Le lendemain, je me réveille dans les bras de Tom. C'est le seul endroit au monde où j'ai envie d'être à cet instant. La série de baisers qu'il dépose au creux de mon cou me fait frissonner. Il est rentré au petit matin et, malgré la fatigue, je note qu'il a suffisamment d'énergie pour s'occuper de moi.

Son téléphone se met à sonner, nous interrompant.

— Hum... , grommelle-t-il.

Répondant à mes espoirs silencieux, il reste concentré sur mon bien-être, sans paraître se soucier de la sonnerie. Mais, quand son téléphone se met à sonner pour la deuxième fois, il finit par consulter l'écran et se redresse brusquement.

— Thomas Rotagnon, j'écoute ?

Je me redresse aussi, surprise de le voir tout à coup si solennel.

— Aujourd'hui ? Oui, d'accord. Je serai là.

Il raccroche et se tourne vers moi.

— C'est ma cheffe. Elle veut me voir de toute urgence.

Sa cheffe. Bien. Elle a dû lire la presse dès son réveil... La journaliste que j'ai rencontrée hier m'a assuré qu'elle publierait son article à la première heure pour s'assurer la primauté de la nouvelle.

— Tu sais pourquoi ? demandé-je d'un air faussement innocent.

Le téléphone de Tom vibre à nouveau. Penché sur l'écran, il fronce les sourcils.

— C'est un collègue.

Après une pause, il ajoute :

— Il vient de m'envoyer un article publié en ligne par le journal local.

Il parcourt l'article en arborant sa petite moue adorable avant de revenir à moi.

— Et de quoi est-il question ?

Tom m'observe longuement et plisse les yeux... Il a bien vu que je ne parvenais pas à réprimer un sourire.

Grillée !

— C'est bizarre, dit-il, suspicieux, il n'y a eu aucune annonce officielle et pourtant cette journaliste semble en savoir long sur ce qui s'est passé. C'est toi ?

— Maintenant que tu le dis, dis-je en haussant les épaules, il y avait bien cette journaliste au pub hier. Comme Sandro a passé son temps à me resservir, j'ai peut-être livré une ou deux informations sans faire attention.

Je prends une moue désolée. Pourtant, je ne le suis pas. Je tiens à ce que les habitants sachent qui a permis de résoudre l'enquête.

Tom n'est pas en colère.

— Tu ne perds rien pour attendre !

Il dépose un baiser sur mes lèvres. Puis il se lève et se dirige vers la salle de bains. Dix minutes plus tard, il est douché et habillé. Il s'approche de moi et les effluves de son parfum me chatouillent le nez.

— Je dois y aller. Tu m'attends ici ?

Je secoue la tête.

— Non, je dois filer m'occuper des préparatifs de Noël.

Tom m'adresse un regard compréhensif : pour cette journée en famille, il sait que je veux que tout soit parfait.

Je me rends au café en milieu d'après-midi seulement, car j'ai préféré qu'il reste fermé pour permettre au serrurier de travailler sur la porte. Quand il a terminé, je lui offre une tasse de thé à la cannelle.

— Voici votre nouveau jeu de clés.

Je le remercie et m'empresse de les attacher au porte-clés de Madie.

— Vous pensez que je pourrai rouvrir bientôt ? demandé-je tandis qu'il boit une gorgée de thé.

— Dès maintenant. J'ai terminé.

Il doit lire sur mon visage que son annonce me réjouit. Après tous mes efforts pour parvenir à rouvrir le café de ma grand-mère, je compte ne plus perdre une minute. Tandis que je le raccompagne, je tourne la pancarte sur la porte.

« Ouvert ». Et, cette fois, c'est pour de bon.

Un quart d'heure après le départ du serrurier, une jeune femme se présente au café. Grande, blonde, un large sourire aux lèvres, elle porte une doudoune bleu électrique sur un pull à col roulé.

— Bonjour, je suis Stéphanie.

La candidate. Avec l'agitation des derniers jours, je l'avais presque oubliée.

— Je vous en prie, installez-vous.

Stéphanie sourit de plus belle. Elle s'approche du comptoir, tout en contemplant la salle.

— Waouh, vous avez fait des travaux, non ?

J'acquiesce.

— Le café de Madie était déjà sympa, mais là c'est vraiment magnifique.

On peut dire qu'elle a réussi à marquer des points en quelques mots. Durant la suite de notre conversation, je découvre que Stéphanie est très attachée au village. Elle connaît la plupart des habitants et parle d'eux avec tendresse.

À l'issue de l'entretien, je suis convaincue. C'est la personne idéale pour reprendre le café. Pourtant, je ne lui donne pas de réponse immédiate.

— Je vous recontacte, dis-je en la raccompagnant.

Elle jette un dernier regard à la grande salle avant de s'en aller. Je devrais être heureuse d'avoir trouvé quelqu'un de bien. Mais imaginer que, d'ici quelques jours, c'est elle qui se tiendra derrière ce comptoir est difficile à accepter. Je regrette d'avoir à quitter le village.

Quoi qu'il arrive, une partie de moi restera ici.

OceanofPDF.com

27. Quand je réalise que c'est déjà Noël

Le 25 décembre

C'est déjà Noël. Cette journée s'annonce comme la plus belle de cette année. En attendant mes convives, je fais les cent pas dans la grande salle. Je m'impatiente. Je voudrais qu'ils soient déjà là.

Ma sœur arrive la première, les bras chargés de cadeaux.

— Vous voilà enfin ! dis-je.

Elle m'étreint chaleureusement et Chloé nous aide à disposer les paquets sous le sapin.

À peine quelques minutes plus tard, c'est Quentin et Nuggets qui font leur entrée. Il m'a fallu beaucoup insister pour que ce dernier accepte de se joindre à nous. Finalement, j'ai rusé : je lui ai expliqué avoir besoin de ses services pour repeindre en urgence une partie du mur abîmée par l'effraction de l'ancien gérant. Bien sûr, c'est faux. Je n'ai nullement besoin de ses services. Seulement de la présence des personnes qui me sont chères.

Il s'approche et me prend dans ses bras, dans un geste d'affection inédit.

— C'est moi ou il n'y a pas de peinture à faire ? demande-t-il en désignant la porte.

— De la peinture ? J'ai parlé de peinture ?

Il sourit.

— Désolée. J'ai dû me tromper. Maintenant que tu es là, tu vas rester ?

Je récupère sa veste pour trancher la question. Mes parents arrivent avec Madie au moment où je sers une coupe de champagne à mes premiers invités. Comme d'habitude depuis son entrée à l'Ehpad, je retiens mon souffle et, silencieusement, je vérifie que tout est en place : mon foulard, ma pince pour retenir mes boucles et la touche de parfum.

Fébrile, j'aide mon père à faire passer le fauteuil roulant et observe ma grand-mère tandis qu'elle redécouvre cet environnement si cher à son cœur. J'ai tant attendu ce jour que mes mains tremblent.

— Elle ne va pas trop mal aujourd'hui, me glisse ma mère à l'oreille en déposant plusieurs plats sur le comptoir.

Ces derniers jours, Madie ne parlait plus beaucoup. Je hoche la tête, me répétant que ce qui compte c'est qu'elle soit là. Avec nous.

Je décide de laisser à ma grand-mère un peu de temps pour apprivoiser les changements et me concentre sur les gâteaux confectionnés par ma mère.

— Il y en a pour un régiment, dis-je en souriant.

— Tu sais, les émotions, ça donne faim.

Je sais qu'elle aussi attendait ce moment avec impatience. Ce jour où nous pourrions enfin mettre les tensions de côté pour passer un bon moment ensemble. En famille. Pendant longtemps, je n'ai pas compris son acharnement à vouloir nous réconcilier, mais aujourd'hui je sais que c'est elle qui était dans le vrai. Aucun désaccord ne doit abîmer nos liens. Ils sont trop précieux.

N'y tenant plus, je m'approche de ma grand-mère. Ses petits yeux continuent de scruter la pièce avec une précision qui m'inquiète. Est-ce qu'elle aime ce qu'elle voit ? Ou, malgré ma bonne volonté, est-ce que j'ai dénaturé cet endroit au point qu'elle n'y trouve plus aucun repère ?

Je m'agenouille près d'elle et prends sa main dans la mienne.

— Madie, dis-je, la voix chargée d'émotion.

Ses yeux se posent sur moi.

— Ma Lili, murmure-t-elle.

— On est au café. C'est ton café.

Elle sourit. Et, pour la première fois depuis longtemps, j'ai le sentiment qu'elle est pleinement ici, avec nous, dans l'instant présent. Comme pour me donner raison, une larme silencieuse coule le long de sa joue et je peine à réprimer les miennes.

— *Ton* café. Regarde comme il est magnifique.

Je serre sa main dans la mienne pour lui transmettre tout l'amour que j'ai pour elle et tout l'amour que j'ai pu ressentir pour ce lieu magique.

— Ma Lili, répète-t-elle.

Je sens qu'elle est émue, elle aussi. Et parce que j'ai envie qu'elle emmagasine un maximum d'images, pour repousser la maladie qui grignote sa mémoire, je lui offre une visite guidée.

Doucement, je pousse son fauteuil jusqu'aux banquettes, dans lesquelles je m'assois tout en lui expliquant que les clients les ont trouvées très confortables. Je lui montre les murs que nous avons repeints en suivant les conseils de Nuggets. Je l'emmène dans la cuisine et sors toute la nouvelle vaisselle. J'en suis à lui raconter en détail les premières journées d'ouverture quand mon père nous rejoint.

— Tu viens ? On va trinquer.

Je cligne des yeux, comme tirée d'un rêve. Je dois avoir l'air ridicule, à raconter tout ça à Madie alors qu'elle ne gardera peut-être rien en mémoire.

— Je voudrais tellement qu'elle se rappelle.

Il s'approche et me prend par l'épaule.

— Ne t'inquiète pas pour ça, ma Lili. Certains souvenirs se gravent dans le cœur.

Je me tourne vers mon père et lui adresse un regard reconnaissant. Il a su me donner ma chance même quand j'ai tenu tête à toute la famille pour me lancer dans une mission impossible.

— Merci, papa, pour m'avoir fait confiance.

C'est le plus cadeau qu'il ait pu me faire.

Nous ramenons Madie dans la grande-salle. Et nous trinquons.

Au café.

À l'entreprise de peinture que Nuggets est sur le point de mettre sur pied.

À l'arrestation de l'ancien gérant.

Et, secrètement, je trinque au bonheur de les avoir ici.

Ma mère vient s'installer près de moi.

— Tom n'est pas là ?

— Il est avec ses parents. Ils sont arrivés ce matin.

Elle se montre tellement déçue que je finis par ajouter :

— Je lui demanderai de passer avec eux tout à l'heure. Ce matin, ils ont dit qu'ils adoreraient revoir Madie dans son café.

Ma mère sourit. J'en profite pour lui dire que les parents de Tom ne sont pas les seuls à vouloir saluer ma grand-mère. Monique, Sandro, Enzo, Charlie et sa femme, et la moitié du village ont la ferme intention de débarquer dans l'après-midi !

Plus tard, Chloé prend une cuillère sur la table et tape sur le fond de son verre pour réclamer l'attention. Élisabeth m'a expliqué qu'elle était parvenue à reprendre contact avec son père et que, contrairement à ce qu'elle avait imaginé, il ne l'a pas repoussée. Il se pourrait même qu'ils se rencontrent bientôt. À la mine radieuse qu'affiche ma nièce, je comprends que cette nouvelle lui a apporté la sérénité dont elle avait besoin.

— Désolée d'interrompre vos conversations d'adultes soporifiques. Mais je vous rappelle qu'aujourd'hui c'est Noël. Il est peut-être temps d'ouvrir les cadeaux, non ? !

Nous éclatons de rire. Cette femme en devenir reste encore une enfant, et c'est une bonne chose !

Mon père enfle son bonnet de Noël, comme le veut la tradition, et commence à distribuer les cadeaux. Chacun de nous s'extasie devant ses

présents. Ma sœur est ravie de recevoir des places pour le concert d'Adele, auquel elle pourra emmener Chloé. Nuggets est très ému en découvrant le coffret du parfait entrepreneur que nous lui avons concocté : des flyers, des cartes de visite et une formation en comptabilité organisée par mes soins.

Madie hérite d'un joli pull en cachemire, et d'une couverture en laine pour les promenades du matin dans le parc de l'Ehpad.

Ces visages souriants me font chaud au cœur, et je ne cesse de prendre des photos pour immortaliser cet instant, avec mon nouveau polaroid. J'ai l'intention de remplir l'album photo de Madie avec une pile indécente de clichés débordants d'amour et d'épingler tous les autres sur les murs du café.

Quand l'effusion liée à l'ouverture des paquets retombe, ma sœur s'approche et me tend une minuscule enveloppe.

— C'est pour toi !

La curiosité aiguisée, je l'ouvre délicatement et tombe sur un carton sur lequel est inscrit le mot : « vote ».

Je lève un regard interrogateur vers ma sœur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'on va voter, dit-elle sur le ton de l'évidence.

Je mets quelques secondes à comprendre.

Le vote. Celui qui m'a conduite à passer du temps ici.

Sans me laisser le temps de prétexter que je ne suis pas prête, elle se tourne vers sa fille.

— Chloé ! C'est le moment.

Ma nièce saisit un verre vide et une cuillère abandonnée sur le comptoir. Elle réclame à nouveau notre attention.

— Désolée d'interrompre une fois de plus vos conversations toujours aussi soporifiques ! Mais il est temps de procéder au vote.

Le silence se fait et je comprends que, comme d'habitude, tous les convives, excepté moi, sont au courant de ce qui va suivre.

Mon cœur se met à battre plus fort. Du regard, je cherche mon frère. Il se contente de hausser les épaules en m'adressant un clin d'œil. Puis je me tourne vers mon père, qui s'éclaircit la voix.

— Comme vous le savez, j'ai eu tendance à prendre les décisions seul cette année, ce qui ne m'a pas particulièrement réussi.

Il regarde ma mère et lui offre un sourire.

— Je voudrais qu'on finisse par trancher à propos de ce café !

Mon cœur cogne si violemment que je sens ses pulsations jusque sous mes tempes. Mon père poursuit :

— Que ceux qui veulent que le café de Madeleine devienne le café de Lili lèvent la main !

Je reste interdite. Mes pensées se bousculent. Je crois que je n'ai pas compris ce qu'il veut dire.

— Mais qu'est-ce que...

Les mains se lèvent. Celle de ma mère. Celle de mon père. Celle de Nuggets, qui s'excuse de voter même s'il ne fait pas partie de la famille. Celle d'Élisa, qui m'offre le sourire d'une grande sœur fière de sa cadette. Et celle de Chloé.

Mes yeux embués de larmes se posent sur Madie. Lentement, je vois sa main se dresser. La larme que je retenais roule sur ma joue, ouvrant la voie à toutes les autres.

— Mon Dieu, qu'est-ce que vous faites ? dis-je en essayant de rester calme.

— On pense que ce café te revient, dit mon père. Et, si tu es d'accord, on aimerait que ce soit ton cadeau.

Il se penche et prend un énorme paquet resté seul sous le sapin.

— Ouvre, dit Chloé.

Les mains tremblantes, je m'en saisis. Bouleversée, je déchire l'emballage et découvre une énorme plaque, plus moderne que l'enseigne de bois fixée sur la devanture.

Je ferme les yeux un instant.

Mon cerveau n'arrive pas à faire le tri des informations qu'il reçoit, mais mon cœur aime déjà cette enseigne.

— On voudrait que tu restes, ajoute ma mère.

Rester.

Je suis si bouleversée que je ne parviens pas à aligner plus de trois mots. Rester avec eux. Ma famille. J'y ai pensé. Plusieurs fois. Si fort que je n'ai aucun mal à m'imaginer accepter cette proposition. Pourtant, un nouveau travail à Lyon m'attend et j'ai quasiment engagé une jeune femme pour assurer la gérance du café. De mon café.

Je m'apprête à répondre quand la porte s'ouvre. Tom fait son apparition, en compagnie de ses parents. Comme prévu, un attroupement les suit. J'entends l'accent de Sandro, les grommèlements de Charlie, la voix fluette de Monique.

— On tombe mal ? demande Tom.

Un voile d'inquiétude obscurcit son regard. J' imagine qu'il ne s'attendait pas à me trouver en larmes.

— Au contraire, vous arrivez pile au bon moment.

Je repose l'enseigne dans son paquet et m'occupe de prendre soin des nouveaux invités. Tous se montrent très chaleureux avec Madie. Ils lui parlent de son café, comme si elle n'en était jamais partie.

Plus tard, alors que je me remémore quelques anecdotes avec ses parents, Tom nous rejoint.

— Je peux vous l'emprunter ?

Il me tire par le bras, sans attendre leur réponse.

— Mets ta veste, je voudrais qu'on fasse un petit tour dehors.

Devant tant d'empressement, j'éclate de rire.

— Avec plaisir, agent Tom l'intrépide.

Le froid me saisit quand je franchis le seuil. La différence de température entre le café surchauffé et le froid polaire qui sévit chaque Noël me glace jusqu'aux os. Tom s'approche et enroule son bras autour de mes épaules. Sa prévenance m'arrache un sourire.

— Tom, tu as une idée de l'endroit où tu veux aller ?

Il me montre les bancs, sur la place, et je me rappelle soudain toutes les conversations que nous avons eues à cet endroit.

Je m'installe la première. Mes fesses congèlent aussitôt qu'elles entrent en contact avec la pierre gelée. J'entame une énième séance de cryolipolyse. Mais je n'ai pas le temps de m'appesantir sur cette sensation désagréable car un magnifique policier s'assoit tout près de moi.

— Alors ? Que me vaut cet entretien ? Ai-je fait quelque chose de répréhensible, agent Tom ?

Il sourit. De ce si beau sourire qui me rappelle que je serais idiot de quitter ce village où tant d'amour me tend les bras.

— Je ne sais pas encore, dit-il. Tout dépendra de ton attitude pendant l'interrogatoire.

Il se penche vers moi et me murmure à l'oreille :

— Il est possible que je procède à ton arrestation. J'ai ma paire de menottes sur moi.

Je rougis devant le sous-entendu érotique.

— J'étais sûre que depuis mon arrivée au village tu fomentais des plans contre moi, juste pour le plaisir de me passer les menottes.

— Ça se pourrait bien.

— Quand je pense que tu fais croire à tout le monde que Tom l'intrépide, l'enfant terrible, a disparu, dis-je sur un ton faussement indigné.

Tom me regarde ; cette fois, je le sens très sérieux.

— Grâce à toi, j'ai eu ma promotion. Ce sera officiel dès demain.

Un immense sourire étire mes lèvres.

— C'est vrai ? Mais pourquoi tu ne me l'as pas dit tout de suite !

Tom prend mes mains tandis que je précise, avant qu'il ne réponde quoi que ce soit :

— Je regrette d'avoir à te dire ça, mais tout le mérite te revient. Je n'aurais jamais eu le courage de me frotter à ce type. La police de ce village avait besoin de quelqu'un comme toi. Agent Tom... Ça te va comme un gant.

Tom semble savourer mes paroles.

— Ce n'est plus agent Tom, mais brigadier Tom. Il faudra t'y faire.

— Un nouveau déguisement à l'horizon ? dis-je en souriant.

— Peut-être bien.

Nous nous regardons l'un l'autre, plus complices que jamais. Puis l'éclat dans ses yeux se modifie. Tom semble inquiet.

— Reste, Liliputienne, dit-il tout bas.

Ses mains enserrant les miennes. Si fort que je ressens la puissance de sa détermination.

— Avant que tu arrives, dis-je, ma famille a tranché sur le sort du café.

Tom me regarde attentivement, tandis que je poursuis.

— Leurs arguments ont été très persuasifs.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que j'ai déjà pris ma décision.

Je fais une pause, juste pour ménager mon effet auprès de lui, avant d'ajouter :

— Ils m'ont proposé de reprendre « Chez Madie ».

— Tu vas rester pour reprendre le café ! répète-t-il en baissant les yeux. C'est une bonne nouvelle.

— Une *très* bonne nouvelle, dis-je sans plus chercher à le torturer. Mais je dois t'avouer que ce n'est pas la seule raison qui me pousse à rester.

Du bout du doigt, je soulève son menton pour l'obliger à me regarder dans les yeux.

— Je t'ai déjà parlé d'un policier zélé ? Parce que c'est surtout pour lui que je voudrais rester.

— Je crois que ça me dit quelque chose. Un gars super, c'est ça ?

— N'exagérons rien.

Tom s'approche et m'embrasse. Et je sens que mon cœur va éclater de tout l'amour qu'il a reçu ces dernières semaines.

OceanofPDF.com

Épilogue

Deux mois plus tard

La sonnerie du réveil m'arrache à mon sommeil.

— Noooooon... pas maintenant !

Tom enroule son bras autour de ma taille.

— Courage, ma Lili, la saison est bientôt terminée.

Ces dernières semaines, le café ne désemplit pas. C'est à peine si j'ai le temps de me réapprovisionner avant que les clients ne me dévalisent. Le week-end, j'ai même recours à l'aide de Stéphanie, que je paye en extra. Elle a été ravie que je lui propose quelques heures, quand finalement j'ai retiré mon offre d'emploi.

La pilule a été plus dure à avaler pour Agathe. Elle ne s'attendait pas à ce que je renonce à ma promotion et à mon job en même temps. Mais elle a fini par me comprendre et m'a assuré qu'elle aurait du mal à retrouver quelqu'un d'aussi consciencieux que moi. Quelqu'un qui ne céderait pas aux caprices de M. Thévenot, par exemple...

Tom se lève le premier pour m'encourager. Il nous prépare un café. Ces derniers jours, seule cette odeur parvient à me tirer du lit.

Quelques minutes plus tard – et toujours aussi embrumée –, je le rejoins au comptoir. Je m'installe sur un tabouret et vide ma première tasse.

— Doucement, Lilipuce !

Je souris béatement tandis qu'il se prépare un breuvage survitaminé. Depuis sa nomination en tant que brigadier, Tom a entrepris un programme sportif qui me fatigue rien que lorsque j'en entends parler. Il se donne du mal pour être à la hauteur des attentes des habitants, et je suis fière de lui.

— On mange ensemble, ce midi ? me demande-t-il, son verre rempli d'un liquide vert peu appétissant à la main.

— Je ne peux pas. J'ai promis à mon père de faire visiter la maison de mes grands-parents.

Des acquéreurs se sont manifestés. Peu après Noël, nous avons dû trancher la question de cette grande maison. J'ai eu un pincement au cœur quand il a été question de la revendre, mais j'ai accepté. C'est ce qui semble le plus raisonnable. Nous avons également décidé que je me chargerais des visites puisque je suis la plus proche et que je saurai me montrer convaincante pour vanter les atouts du village.

— D'accord, alors on se retrouve ce soir.

Il vide son verre, m'embrasse sur le front et quitte la maison pour son footing matinal.

Sa maison. Celle dans laquelle je m'installe tous les jours un peu plus.

À moitié réveillée, je me remplis une autre tasse quand mon téléphone sonne. Je reconnais le numéro de l'agence de location.

— Mademoiselle Rivolier, j'ai préparé votre contrat.

Fabio a été ravi d'apprendre que je souhaitais acheter la camionnette. Elle n'est pas en très bon état, mais elle me rend service au quotidien avec le café.

— Très bien, je passerai en fin d'après-midi.

Juste après ma visite aux Gentianes. Vivre ici me permet de passer presque quotidiennement à l'Ehpad et de profiter de ma grand-mère. À chacune de mes visites, je lui parle du café. Du nombre croissant de clients qui tous raffolent de sa formule de la marmotte, des gâteaux de Monique

toujours aussi délicieux. D'ailleurs, elle ne me contredit pas quand elle déguste la part que je mets chaque fois de côté pour elle.

Même si ma grand-mère parle peu, je sais qu'elle m'écoute. Je vois à son sourire que mon père avait raison : certains souvenirs ne se logent pas là où on le croit. Ils ne sont pas dans la mémoire mais gravés dans nos cœurs. Inoubliables.

Je termine ma deuxième tasse de café et consulte mon agenda, ouvert devant moi. Le week-end prochain, j'ai l'intention de réunir toute la famille au café. Mes parents, Élisabeth et Nuggets, qui flirtent en douce en étant convaincus que personne ne s'en est rendu compte, Chloé, Quentin et sa nouvelle copine, les parents de Tom. Je demanderai à Sandro de passer. Charlie sera content d'être de la partie, lui aussi. Et, bien sûr, j'inviterai Monique. Elle m'a fait promettre de la convier chaque fois que Madie serait de sortie.

Je souris en imaginant ce repas. Et je souris de plus belle à la perspective de tous ceux que je compte organiser durant les mois à venir, car attendre Noël prochain pour nous rassembler, c'est bien trop long !

REMERCIEMENTS

J'ai pris un immense plaisir à écrire l'histoire de la famille Rivolier.

Tout d'abord, et comme d'habitude, je voudrais remercier mes parents. Toujours présents pour moi, toujours là pour me rappeler les valeurs essentielles et que rien n'est impossible dès lors qu'on s'en donne les moyens. J'ai de la chance d'avoir grandi sous leur regard bienveillant.

À l'écriture de ce roman, j'ai une pensée très spéciale pour mon frère. Je voudrais écrire ici ce que parfois j'ai du mal à dire : tu es tellement courageux. Merci de t'accrocher à la lumière et de nous permettre de passer de bons moments en famille.

Ma famille ne serait pas réunie ici au complet sans un million de remerciements pour ma sœur d'amour, mon mari d'amour et mes enfants d'amour. Oui, il y a beaucoup d'amour par là !

Je voudrais dire un mot de ma belle-famille, parce que c'est aussi ma famille. Tant de fois, toutes ces belles personnes m'ont montré l'importance des liens familiaux. Appartenir à ce groupe est une chance. Aussi, je tiens à remercier : Yvette et Franck, Nadine, Laurent, Diana, Thierry, Alba, Eric, Julia, Vincent, Angelo, Agnès, David, Lucie... Et bien sûr les cousins : Jessica, Kevin, Anthony, Matteo, Esteban, Romance. J'embrasse Patou, Carine, Stéphanie, Marie-Hélène, Jean-Claude et Dédé. J'ai la chance d'appartenir à une belle tribu.

Je voudrais remercier Émeline pour ses relectures rapides et sincères. Tu n'imagines pas à quel point ça compte pour moi. J'embrasse fort Véronique, qui trouve toujours du temps, malgré tout, pour me lire et pour parler de mes projets. Tu es inspirante.

Bien sûr, j'envoie mille baisers à la #teamdedingues, mes adorables, incontournables amies autrices : Audrey Alba, Caro M. Leene, Déborah Guérand. Je vous aime trop ! Xoxo

Enfin, je tiens à remercier très sincèrement mon éditrice, Marie. Je voudrais que tu saches que j'adore travailler avec toi. Je te suis tellement reconnaissante pour l'énergie monstrueuse que tu dépenses dans les relectures de mes textes. C'est une chance inouïe de bénéficier de ton enthousiasme, et de ta bienveillance.

Sachez que, grâce à Marie, le manuscrit est bien meilleur. Merci, merci, merci !

Le mot de la fin est pour vous, lecteur de cette histoire. J'espère que cette balade à Saint-Martin vous a plu.

Merci de me suivre, du fond du cœur.

Julia Nole

OceanofPDF.com

Vous avez aimé *L'hiver n'est jamais froid
au café de l'amour* de Julia Nole ?
Prolongez la magie de Noël avec son roman
*Comment j'ai boycotté Noël (et survécu à
l'Alaska)*



Tournez vite la page pour découvrir un extrait !

Harper
Collins
POCHE

OceanofPDF.com

Prologue

Courtney sorenson

Je souris. Marcher dans la rue pour parcourir les quelques centaines de mètres qui me séparent de mon rendez-vous galant est un instant magique. L'euphorie est dans l'air, les papillons virevoltent au creux de mon ventre. Tout est à sa place.

Je pousse la porte du restaurant avec dix minutes de retard, ravie d'avoir mis en pratique le fameux adage : « Il faut savoir se faire désirer. »

Confiante, je m'avance jusqu'à l'hôtesse et lui dis, sans chercher à paraître discrète, puisque je rêve de prononcer ces mots depuis des semaines :

— M. Richardson a réservé une table pour deux.

La jeune femme me sourit poliment, dans son tailleur noir impeccable, et ouvre son cahier. En clair, Derek n'est pas arrivé. Je note dans un coin de ma tête que, la prochaine fois, il me faudra prévoir une demi-heure de plus, dix minutes sont loin d'être suffisantes pour simuler un retard.

Quelques secondes filent, pendant lesquelles je suis suspendue au doigt de l'hôtesse qui glisse sur le cahier des réservations sans paraître trouver ce nom.

Mon cœur s'emballe, et un léger vent de panique souffle sur ce qui me reste de confiance en moi. L'hôtesse finit par lever les yeux dans ma direction, un peu moins souriante et, après un mouvement de tête signifiant

« J'espère qu'elle ne me fait pas le coup de la fausse réservation pour avoir une table », elle reprend depuis le début.

Cette fois, elle trouve immédiatement.

— Oh ! C'est pour Derek !

Mon enthousiasme est un peu entamé par l'étincelle qui brille dans son regard. Je me demande un instant pour quelle raison Derek lui semble si familier, avant de renoncer. Rien ne gâchera cette soirée.

— C'est ça, bredouillé-je.

Derek est donc un habitué de cet endroit. Première nouvelle. Mais nous avons beaucoup à apprendre l'un de l'autre. Ce qui est parfait, étant donné qu'aujourd'hui va débiter *officiellement* notre relation.

Fini le temps de l'anonymat. Les rendez-vous interminables, les promenades au zoo de Portland, les après-midi vélo... Tout ça, c'est pour nous.

L'hôtesse m'entraîne dans l'aile droite de la grande salle du restaurant. Lustres en cristal, nappes bordeaux, moquette noire, tout est à la hauteur de cette soirée. J'ai l'intention de graver chaque détail dans mon cerveau pour m'en souvenir dans quelques années, quand il me faudra expliquer comment Derek et moi avons décidé de transformer notre flirt en une relation en bonne et due forme. Notre histoire est la quintessence d'un conte de fées moderne.

Bientôt, il me présentera à ses proches, qui vivent essentiellement sur la côte Est. Pour la première fois, je rencontrerai ma belle-famille. Opération délicate qui ne m'est pas encore arrivée. Mes précédentes relations n'ont pas été suffisamment sérieuses pour que je franchisse cette étape. Aujourd'hui, je suis prête.

Je m'installe à la table, parfaitement située, nous ménageant assez d'intimité pour discuter de nos projets à venir.

Dix minutes plus tard, le serveur s'approche. Je lui souris poliment et lui explique que j'attends quelqu'un. Dès qu'il s'en va, je me mets à

rêvasser. J’imagine l’arrivée de Derek. Parfait dans son costume sur mesure bleu marine.

Il a l’aura de ces hommes sûrs d’eux. Ce je-ne-sais-quoi dans l’attitude qui le rend sexy et attire tous les regards.

Il s’excusera – à moitié seulement – pour son retard, et je me mordrai la lèvre, encore très impressionnée malgré la relation secrète qu’on entretient depuis des semaines. Puis, il regardera la carte et commandera du champagne, ma boisson préférée. Un détail qu’il a sûrement noté dans un coin de sa mémoire pour me préparer quelques surprises savoureuses.

Quand le serveur repasse, m’arrachant à mes douces pensées, je m’oblige à commander à boire.

— Un verre de vin blanc.

Classique mais distingué. Si Derek a ses habitudes ici, mieux vaut que je sois à la hauteur. Il se peut que nous y revenions rapidement.

Peut-être la semaine prochaine. Ou après notre voyage dans les Hamptons, région située au nord-est de l’île de Long Island, à l’autre bout du pays, et qui constitue un petit paradis pour une fille comme moi, qui n’a quasiment connu que l’Oregon.

Cette escapade, Derek me la promet chaque fois qu’il sort de mon lit, encore tout chaud et ensommeillé, avant de se rendre au bureau. En clair, c’est l’équivalent d’une lune de miel, le côté ringard en moins. C’est le genre de voyage dont on peut parler durant des années, jusqu’à ce qu’un autre voyage tout aussi sophistiqué le détrône. Paris, Londres, Saint-Pétersbourg... Nous avons l’embarras du choix. Et, à partir d’aujourd’hui, nous aurons tout le temps de nous organiser.

Ce voyage dans les Hamptons sera le premier d’une longue série. D’ailleurs, pour m’assurer de faire forte impression, j’ai acheté cet après-midi une robe spéciale « Hamptons ». Une folie. Un modèle signé Valentino, qui a nécessité la moitié de mes économies. Un fourreau noir,

bien rangé au fond de mon dressing, prêt à intégrer ma valise. Car, ce soir, j'ai l'intention de fixer la date de départ.

Tranquillement, je finis mon verre de vin. Après une demi-heure d'attente supplémentaire, la lumière tamisée et les conversations des autres tables m'irritent. Derek enregistre un total de soixante-deux minutes de retard. J'espère qu'il a prévu de passer la nuit avec moi pour se faire pardonner !

Tandis que mes pensées vagabondent encore vers d'autres projets : emménagement commun, mariage – est-ce que Derek est du genre à se marier ? – et autres joies de la vie à deux, le serveur revient se poster devant moi. Cette fois-ci, je capte son demi-sourire embarrassé.

— Est-ce que vous souhaitez passer commande ? Je peux vous conseiller...

— Merci, le coupé-je poliment. Je préfère attendre mon compagnon.

Il pince les lèvres et s'en va, tandis que je disserte sur le mot « compagnon », que je trouve un brin décalé. Peut-être désuet. Bref, j'entame une analyse sémantique, à la recherche d'un autre mot pour qualifier notre relation. « Ami » est trop impersonnel, « petit ami » puéril. Reste « concubin » que je trouve un peu trop formel. Après moult hésitations, j'opte pour « amoureux ».

Amoureux... La dose de guimauve et de romantisme qu'il faut pour caractériser l'étincelle entre nous. Notre lien si spécial qui est sur le point de passer de l'ombre à la lumière.

Je soupire et lève le doigt pour demander un autre verre. Derek et moi ne nous sommes jamais dit les mots qui scellent deux cœurs pour toujours. Enfin, presque toujours, la tendance étant relativement mauvaise ces dernières décennies. Et j'ignore si c'est le bon moment. « Comment savoir si l'on est réellement amoureuse ? Comment savoir à quel moment le dire ? » Si je me précipite, je risque de ne recueillir, en réponse, qu'un long silence gêné. Quand mon verre arrive, j'en suis là de mes réflexions.

Après dix nouvelles minutes, mes pensées ne sont plus aussi claires que lorsque je suis arrivée et l'élan romantique fait place à l'agacement.

Un coup d'œil à ma montre finit par me décider à lui envoyer un texto. Après tout, je mérite d'être informée de son retard et rassurée sur son arrivée imminente. C'est comme ça qu'on traite son « amoureuse » officielle.

Quand sonnent 22 heures, je n'ai toujours pas de réponse. Le seul changement notable réside dans la performance du compteur qui s'active dans ma tête. Au total, j'attends depuis quatre-vingt-onze minutes. J'admets que c'est mauvais signe. Le serveur aussi. D'ailleurs, il m'explique que, si je ne commande pas maintenant, le cuisinier ne pourra rien me préparer.

Avec un peu de recul, je me dis que c'est à cet instant que j'aurais dû quitter le restaurant. Parce que, devant deux assiettes de gratin de fruits de mer, j'ai du mal à encaisser les coups d'œil des clients assis aux autres tables. Ils se demandent probablement si je ne suis pas atteinte de schizophrénie ou autre pathologie du genre. J'envisage de lever le majeur pour faire taire leurs interrogations, avant de me rappeler que ce type de débordement pourrait nuire à l'image de jeune femme bien éduquée que je travaille depuis des années.

La mort dans l'âme, je termine mon assiette, celle de Derek et une demi-bouteille de vin blanc supplémentaire. Le serveur m'assure que c'est ce qu'il y a de mieux pour accompagner les crustacés. Il pourrait ajouter qu'il convient très bien au lapin aussi.

Quand les dernières tables se vident, un peu après 23 heures, je décide de rentrer. La soirée restera effectivement mémorable pour deux raisons que je n'avais pas envisagées : mon téléphone est resté désespérément silencieux, et mon compte en banque vient de prendre une autre claque – après l'achat de la robe. Cette fois, je crains qu'il n'y survive pas. Je passe sur mon ego bousillé et le regard de compassion que m'adresse l'hôtesse,

quand je récupère ma veste, un peu étourdie. C'est le troisième rendez-vous manqué du mois. C'est aussi la goutte de trop.

Une fois dehors, la nuit et sa fraîcheur me font frissonner. Malgré l'heure, je me refuse à rentrer. Je marche sur Madison, sans destination particulière. L'air est bon, et l'ivresse me permet de prendre l'indifférence de Derek avec philosophie.

Enfin... Presque.

La liste de ses défauts, que je me récite mentalement depuis ma sortie du restaurant, est d'une grande aide. J'en suis à « connard égocentrique », quand il daigne m'envoyer un message. À presque minuit, après trois heures trente de silence, j'ai droit à deux lignes d'explication. Sa réunion de pilotage avec Jared s'est éternisée, et il ne pouvait pas demander à s'éclipser sans attirer l'attention. Aux yeux de son associé, Derek est célibataire, donc disponible.

Je songe à partager avec lui sa liste de défauts, mais renonce à lui répondre. Je finis par rentrer chez moi, le moral dans les chaussettes, l'amour-propre aussi.

Une fois dans la cuisine de mon deux-pièces, après avoir payé le taxi, en tarif de nuit – c'est officiel, mon compte en banque vient de décéder — , je n'envisage qu'une chose, délester le congélateur d'un pot de glace triple chocolat. Méthode classique qui a déjà fait ses preuves plus d'une fois depuis que j'ai rencontré Derek. Parce que, au-delà de l'affront que je viens de subir, je sais que le plus dur reste à venir. Derek est mon amant mais aussi mon patron. Détail qui, de toute évidence, ne me permettra pas de le rayer de ma carte mentale une bonne fois pour toutes.

Demain, il me faudra l'affronter.

Le lendemain, j'arrive au bureau avec trente minutes de retard. C'est de bonne guerre. Et c'est le temps qu'il m'a fallu pour étaler la dose de

maquillage qui m'assure une apparence humaine ce matin. Alcool, overdose de chocolat et déluge de larmes n'ont jamais été revendiqués par les firmes pharmaceutiques comme étant le cocktail garantissant une mine d'enfer.

Quand je m'installe derrière mon ordinateur, je ne manque pas de jeter un œil du côté du bureau de Derek. Sa porte est grande ouverte. Il m'a forcément entendue arriver.

Pourtant, une heure plus tard, c'est statu quo. *Ciao* les espoirs fous que j'ai nourris malgré moi ce matin : lui, devant la porte de son bureau, un bouquet de roses à la main, hurlant son amour pour moi, de sorte que chaque employé de chez Routh Protect puisse entendre que je suis la femme de sa vie. Ou encore, lui, en larmes, rampant sur la moquette, me suppliant de lui pardonner sa conduite irrespectueuse de la veille. Les peines de cœur ont toujours eu cette faculté extraordinaire de me faire envisager des scénarios de sauvetage surréalistes. Comme s'il existait une version d'*Alerte à Malibu* spéciale Courtney en péril, destinée à recoller les morceaux de mon cœur en miettes, une semaine sur deux.

Avachie sur mon bureau, je soupire avant de me rendre à l'évidence : j'ai beaucoup trop misé sur cette relation.

En fin de matinée, mon amant mystérieux, et qui compte le rester, me demande de venir dans son bureau. Rien d'inhabituel en vue, car nous faisons un point chaque vendredi pour préparer la semaine à venir. Je lui demande de patienter dix minutes. Je songe plutôt à cent quatre-vingt-treize minutes, laps de temps durant lequel j'ai attendu, assise à la table du restaurant, sous le regard de clients amusés par la situation, mais je ne veux pas risquer de perdre l'occasion qui m'est donnée d'avoir une vraie conversation avec lui.

Onze minutes plus tard, après avoir avalé ma salive et lissé ma jupe un peu trop courte, j'entre dans la grande pièce baignée de lumière et referme derrière moi.

Derek est occupé à lire un courrier, assis dans son imposant fauteuil en cuir noir. Ma gorge se noue à mesure qu'une foule de détails absurdes me revient en tête. La douceur de ses cheveux, son odeur, sa voix rauque quand il se réveille le matin. Et le contact de sa peau chaude et rugueuse en même temps, quand il se plaque contre moi, brûlant de désir.

L'esprit torturé, je toussote pour m'annoncer. Il lève les yeux et sourit. Après discussion avec moi-même, impliquant des neurones définitivement acquis à sa cause, je décide, d'une part, de me séparer du morceau de mon cerveau aussi faible que corrompu, et, d'autre part, de ne pas lui rendre son sourire. L'image des deux gratins de fruits de mer suffit à me faire garder le cap.

Visiblement amusé de me voir boudier, il m'invite à m'asseoir et me scrute de la tête aux pieds. Ma jupe semble lui plaire.

— Tu m'en veux ? demande-t-il en se mordant la lèvre.

D'habitude, au bureau, il me vouvoie. Je vois dans ce signe une volonté de faire amende honorable. Tandis qu'il attend ma réponse, il m'adresse ce regard que je ne connais que trop bien, celui qui me donne l'impression d'être une pâtisserie qu'on offre à une fille au régime depuis six mois. Mais il ne va pas s'en sortir si facilement ! Ce rendez-vous manqué m'a ouvert les yeux sur la réalité de notre relation. Ça ne peut plus durer comme ça.

— Je t'ai attendu des heures.

L'amertume est perceptible dans ma voix.

— Je sais. Le travail est compliqué en ce moment. Jared songe à développer le réseau d'agences. Il cherche quelqu'un pour prendre en charge la partie opérationnelle. C'est un dossier qu'il veut que nous traitions en priorité.

Il m'adresse un clin d'œil, et c'est tout. Voilà l'unique compensation censée panser l'horrible blessure qu'il m'a infligée, en me laissant l'attendre toute une soirée.

Il enchaîne sur le bilan hebdomadaire. Plus particulièrement sur les réclamations des clients. Routh Protect est une entreprise qui vend des assurances. Elle s'est implantée sur le secteur spécifique des conditions extrêmes. Parce que, comme le dit le slogan, « Quelqu'un doit veiller sur vous, même lorsque vous avez adopté un mode de vie extraordinaire. » Comprendre « déluré et stupide, qu'aucune autre assurance ne veut prendre en charge ». Dans ce cas de figure, les petites lignes qu'on oublie de lire, au bas du contrat, sont aussi nombreuses que les réclamations des clients. Celles qui sont traitées ici, au bureau de Portland.

Je l'interromps, décidée à remettre le sujet sur le tapis.

— Derek, il faut qu'on parle.

Il s'adosse à son siège et tord la bouche en une moue contrariée. Je sais d'avance ce qu'il va dire.

— Plus tard. J'ai une pile de candidatures à étudier.

Il prend cet air indéchiffrable. Celui qui ne me permet pas de savoir ce qui se trame dans sa tête. Celui qui lui a valu d'être à la tête d'une entreprise prospère. Le regard d'un joueur de poker face à son adversaire lors de la finale internationale. Mais aujourd'hui, ça ne prend pas. La partie est sur le point de se terminer.

— Non, maintenant. Je ne peux pas continuer comme ça.

Nos regards restent rivés l'un à l'autre. Lui, dans l'attente de ce que je vais annoncer, et moi, déterminée à clarifier notre relation.

Je veux qu'il entende mon ultimatum : soit on passe à la vitesse supérieure, soit on met un terme à nos rendez-vous.

— Tu veux arrêter ?

Pour ménager mon effet et le mettre face à la situation de crise, je décide de hocher la tête. J'ai besoin qu'il comprenne l'urgence de la situation. Je m'apprête à enchaîner par une réplique bien pensée, qui le pousse à prendre la bonne décision – à savoir, officialiser — , quand la porte s'ouvre brusquement. Un éclat de voix nous parvient. En me tournant,

je reconnais Debby et sa voix exaspérante. Une femme trop blonde qui a deux défauts insupportables : elle est la sœur de Jared, l'autre associé de l'entreprise, et l'ex-copine de Derek. Ayant eu de surcroît l'honneur de faire partie des officielles.

— Je savais que je te trouverais là !

Elle s'adresse à lui évidemment. Elle ne gaspille pas sa salive à échanger avec des filles comme moi, parce qu'à ses yeux j'ai également deux défauts insupportables. Le premier est que je me trouve socialement en dessous d'elle ; Debby est responsable marketing dans une entreprise qui vend des vêtements pour enfant. Elle n'est pas assistante, comme je le suis, puisque aucune de mes demandes de promotion n'a abouti. Le deuxième est que je suis du même sexe. Debby est ce genre de femme qui privilégie les contacts avec la gent masculine, qui d'ailleurs le lui rend bien.

Derek m'adresse un regard lourd de sous-entendus. Je dois me taire. S'il y a quelques jours encore ces deux yeux bleus, me fixant avec complicité, me donnaient le sentiment d'être privilégiée, ce matin, ils me font mal.

— Je dérange ? demande Debby d'un air taquin.

Oui, effectivement.

— Non, bien sûr, répond Derek, on avait fini.

Je mets cinq secondes pour comprendre qu'il s'adresse à moi. Mon sang quitte mon visage d'un coup quand je réalise qu'il ne compte pas la faire attendre, le temps pour nous de terminer notre conversation.

Debby s'installe sur ma chaise aussitôt que je suis debout et commence à raconter son week-end, comme si d'un claquement de doigts je venais de disparaître.

J'ai envie de vomir.

Malgré l'étourdissement, je quitte la pièce, faisant comme si elle n'était pas arrivée au mauvais moment. Comme si Derek et moi n'avions rien d'important à nous dire. Nous deux, ce n'est pas si fondamental que ça.

C'est même déjà du passé, car Derek n'a pas eu l'air si offusqué que je propose que nous en restions là.

Une fois à mon bureau, je me remets au travail, comme le gentil soldat que je suis. Je réponds au téléphone, tâchant d'ignorer le rire de crécelle de Debby qui ne se gêne pas, elle, pour flirter sur le lieu de travail de Derek.

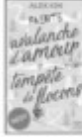
Le choc est difficile à absorber. Mais je sais, au plus profond de moi, que notre relation ne peut pas se terminer ainsi. Aucun conte de fées n'a prévu que la fille sournoise et trop maquillée s'accapare le prince charmant, et qu'ils vivent heureux avec leurs enfants arrogants, malpolis mais surdoués.

Aucun n'a jamais connu de fin aussi atroce.

OceanofPDF.com

* * * * *

❄ Mettez des paillettes dans votre Noël
avec notre sélection de romances parfaites
pour la fin d'année ! ❄

❄ * * ❄ * ❄






Harper
Collins
POCHE

© 2021 HarperCollins France S.A.

Conception graphique : Atelier Mook

Illustration : © Atelier Mook

ISBN 978-2-2804-6565-6

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr/collection/eth

OceanofPDF.com